Conte de Jor



leïla chellabi

roman

Conte de Jor

leïla chellabi

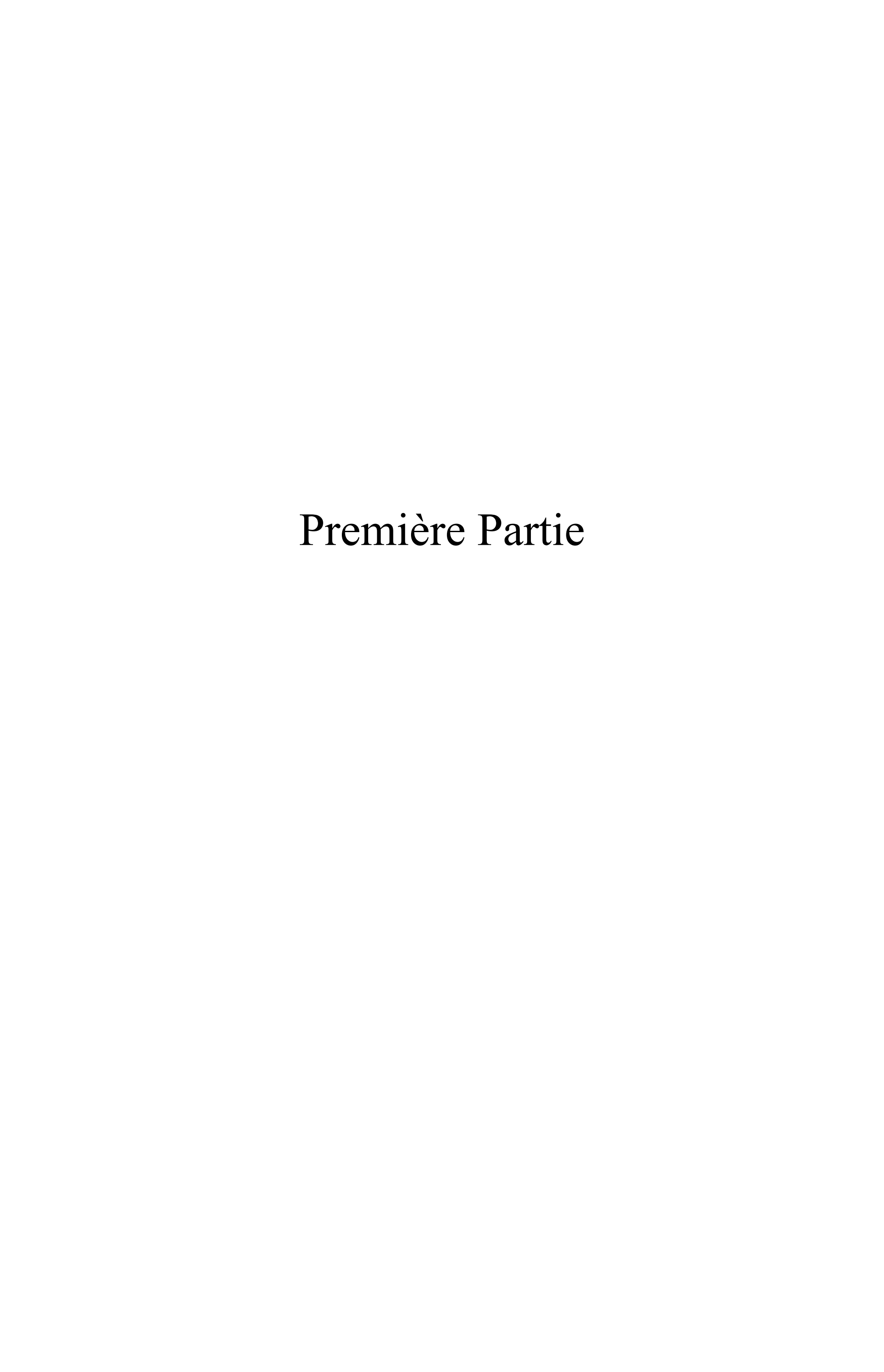
roman

leïla chellabi

Conte de Jor

LCenteur

Mon inspiration a visité l'actualité avant de faire naître ces personnages qui se croisent et se trouvent au non hasard de leurs vies inventées que l'on aimerait offrir en cadeau à tous comme une chance de plus pour se sortir de la gabegie où la pédophilie plonge certains.
Conte de vie et conte d'amour, conte pour le cœur et conte pour l'âme qui se cherche des amis, des amours, des beautés pour se retrouver belle et se faire une santé spirituelle malgré les turpitudes traversées.
Ce Conte de Jor est venu tout doux comme une caresse sur la joue mouillée de larmes de celles et de ceux qui ont souffert l'enfer.
Je le dédie au sens et à l'amour en chacun.
LC



Première Partie

De ces forces vaines qui s'abattent sur la raison comme des avalanches égarant le cœur, Suzi ne sait trop quoi penser. Portée par un creux de vague inhabituel pour elle, elle ronchonne un peu, beaucoup, exagérément, jusqu'à ce que ses rangements attaqués avec fièvre la mènent devant la glace étroite de la salle de bains. C'est en relevant la tête, après avoir jeté un tee-shirt sale dans le panier, qu'elle accuse le choc de ses cheveux hirsutes, trop longs constate-t-elle, en les aplatissant sans succès d'une main poussiéreuse. Après une grimace désespérée et impuissante, Suzi passe à une vitesse supérieure, appelle en même temps Jean-Claude son coiffeur et décommande un dîner barbant qu'elle avait eu la faiblesse d'accepter.

L'appartement minuscule est bien conçu et elle en fait le tour, après une bonne douche fraîche, en string et balconnet, à la recherche de sa montre qu'elle ne trouve décidément pas.

C'est comme une voleuse qu'elle s'habille ensuite, très vite, et sort après avoir enfoncé un chapeau de maille de coton jusqu'aux sourcils. Dans l'escalier qu'elle descend rapidement, elle met ses lunettes noires avant de lancer un « 'jour Élisa » à sa gardienne qui lui sourit au passage.

Il est presque deux heures de l’après-midi. La circulation est encore fluide mais Suzi préfère le métro à sa voiture, une fois n’est pas coutume et puis Jean-Claude n’est qu’à deux stations.
Le salon de coiffure est presque vide et cela est si inhabituel que Suzi s’inquiète de Jean-Claude. Mais il est là, dans une arrière-salle où l’on va le chercher, en train de prendre un café.
Suzi veut une coupe. Très courte. Le plus court possible, sans brushing bien entendu et devant son insistante détermination, Jean-Claude sourit avec calme, prêt à tout.
Suzi repart comblée, un demi-centimètre de cheveux couvre son crâne charmant, elle embrasse Jean-Claude de joie et se rue dans la rue pour se rendre à son rendez-vous suivant en courant.
Suzi court en permanence, elle a l’impression que jamais elle ne peut faire autrement. Zen, elle voudrait être zen, mais cela ne marche pas. Trop de choses et trop peu de temps. La durée n’en finit pas de se galoper après, et elle, Suzi, là-dedans, court toujours après tout et n’importe quoi.
Le mot vacances a même une consonance si étrange tout à coup, qu’elle ne peut même pas y penser qu’il est déjà à des lieues d’elle...
Pressée, stressée, renfrognée mais bien coiffée à son goût, Suzi s’engouffre après dix minutes de course dans un immeuble de la rue du Faubourg Saint-Honoré.
Elle escalade deux étages en ignorant l’ascenseur, sonne, entre, traverse un hall où deux jeunes femmes à l’accueil lui lancent un bonjour auquel elle répond

par un signe de la main qui brandit son chapeau devenu inutile.
Une porte matelassée, au bout du couloir, qu'elle ouvre pour taper à une autre porte de bois massif. Sans attendre la réponse, elle entre.
C'est une immense pièce à très haut plafond. Un homme derrière le bureau qu'elle embrasse. Une femme dans un fauteuil devant le bureau qu'elle embrasse aussi avant de s'affaler pour reprendre son souffle dans un fauteuil de cuir noir confortable.
– Je ne comprendrai jamais comment tu peux courir ainsi. On a toujours l'impression que quelque chose d'irrémédiable est latent ou vient juste d'arriver. Tu es fatigante Suzi.
La femme blonde, très élégante, vient de lancer calmement ces quelques mots dans lesquels pointe une irritation certaine.
L'homme éclate de rire, sans un mot il prend une cigarette dans une boîte devant lui, qu'il allume ensuite à l'aide d'un briquet en argent massif.
La femme continue :
– Mais Pedro ! Le docteur t'a interdit de fumer, non ?! C'est loufoque, moi je démissionne. Comment peut-on, comment serait-il possible de dialoguer avec vous deux ? Vous êtes imprévisibles, difficiles, épuisants et en plus, vous vous moquez de ce que je peux dire ou penser… alors !
Puis la femme s'est levée, pour sortir.
À la porte elle s'est retournée pour dire :
– Ce soir ne soyez pas en retard. Dîner à 20h. Peux-tu pour une fois, Suzi, être décente ? Merci d'y

penser. À ce soir donc.
Face à Suzi, l'homme très serein apparemment tire tranquillement sur sa cigarette pour ensuite lancer des ronds de fumée parfaits vers le plafond.
– J'adore quand tu fais des ronds de fumée, s'exclame posément Suzi qui a retrouvé son souffle et enchaîne : elle a raison, tu ne devrais pas fumer, n'est-ce pas ?
– Elle a raison, répond simplement l'homme, en continuant.
– Sommes-nous à ce point désespérants ? J'avoue en être inconsciente. Ce qui est sûr c'est que tout le monde me dit la même chose. Je te parais toujours pressée ?
L'homme la regarde en souriant.
– À ton avis ?
– Bien sûr, laisse tomber Suzi.
– Je compte sur toi ce soir. Le dîner est important. Il nous ouvre ou pas le marché chinois. Et tu as, à mon avis, tous les atouts pour maîtriser une situation qu'il nous faut absolument favorable face à la concurrence. Suzi, je compte sur toi.
Suzi écoute en silence. Son visage impassible est de marbre. Seules ses lèvres pleines ont un peu frémi tandis que dans son regard lointain les yeux accusaient une sorte de fermeture mais était-ce dû à ses prunelles noires mystérieuses ? Faute de pouvoir répondre, l'homme a réitéré sa demande ainsi que l'importance du dîner. Suzi n'a rien dit. Elle a ensuite quitté la pièce, sans se retourner et disant doucement :

– À ce soir donc. Espérons que les petits plats dans les grands et ma pomme en cerise sur le gâteau de bienvenue feront l'effet souhaité. Je serai à l'heure et décente. Sans rien promettre, je serai à la hauteur, j'espère.
Dans ce murmure inattendu parce que lent et monocorde, Suzi est sortie d'un pas plus mesuré. Il reste cinq heures à remplir avant la soirée planifiée par l'homme et préparée par la femme. Cinq heures que Suzi choisit de passer seule dans quelques boutiques où elle déambule d'une allure désabusée juste pour perdre un peu de ce temps précieux qu'on lui achète si cher. Cinq heures pour dépenser l'argent de cette enveloppe remise par l'une des jeunes femmes de l'accueil dès son départ tout à l'heure, lorsqu'elle quittait le bureau, comme un rond de fumée de plus s'évanouissant dans la chaleur de cette journée d'un mois de juillet parisien.
Suzi s'est arrêtée de courir afin de ne plus entendre que le son des battements de son cœur dans une cage thoracique mise en valeur par un tee-shirt, oui, mais de Gaultier. Et ce cœur, Suzi se demande si elle le connaît bien ? Et même parfois si c'est le sien tant il lui semble se détacher de toute difficulté intérieure avec une aisance pleine de superbe.
Et pour Suzi, c'est réellement une vraie question.

Quelque part dans Paris, un salon immense avec vue sur un parc, un square public en prolonge la verdure, muet à cette heure entre chien et loup. La ville change de rythme, elle s'illumine d'un couchant tardif que les lumières artificielles n'envahissent pas encore. Le ciel est clair si l'on fait abstraction de la légère pellicule de pollution un peu grisâtre qui en atténue les clartés tardives.
Suzi parcourt en sifflotant, d'un pas élastique qui sied à sa grâce naturelle et longiligne, la distance qui sépare son petit deux-pièces de l'appartement somptueux où elle est invitée à se rendre ce soir. Invitée est-il le mot juste ? se demande Suzi… Priée ? Conviée ? Finalement les mots ont aussi leur ambiance propre qui en détermine les intentions ou les suggestions, comme les déterminations que l'on s'efforce de ne pas appeler des ordres. Allez savoir dans tout ce fatras ce qui convient ou ne convient pas, surtout lorsque dans la pénombre des non-dits, se disent, se discutent et se monnayent ce qui est commandé, souhaité, acheté à prix d'or ou à bas prix et ce n'est pas incompatible !
Vêtue d'un tailleur pantalon qui souligne son élégance naturelle, Suzi avance d'un pas sûr vers une soirée de plus, un dîner d'affaires dans lequel objet

et sujet à la fois, elle est en mission délicate, sur un fil de rasoir entre équilibre et paquet cadeau à offrir (elle) pour recevoir (contrat en vue)… Suzi n'a pas d'état d'âme. Elle a besoin de vivre. Et sans cette éducation parfaite reçue dès son plus jeune âge, elle ne pourrait pas faire ce qu'elle est payée pour faire. Et la licence de lettres, entre autres diplômes, n'est pas en mesure de lui assurer les fins de mois plutôt confortables que lui valent son talent, son éducation et sa culture. Suzi qui n'a pas eu vraiment le choix sait que pour vivre il faut gagner sa vie. Le tout est de savoir la gagner du mieux possible en se regardant toujours avec plaisir et curiosité dans un miroir. C'est ce qu'elle fait avec succès depuis trois ans. À vingt-trois ans, Suzi est une femme avertie. Et paradoxalement elle choisit, même si ses choix sont fortement orientés par un homme qui fait des ronds de fumée parfaits et une femme du monde un peu particulière.

Tout en cheminant ainsi dans sa tête Suzi est arrivée devant l'immeuble où le dîner a lieu. En marchant elle avait déboutonné la veste de soie sauvage or et violet de son tailleur haute couture, qu'elle reboutonne avant de sonner à l'interphone pour annoncer son code F.35 qu'elle annonce d'une voix morne. La porte de verre grésille à son ouverture et Suzi monte les quatre étages qu'elle connaît bien, ignorant comme à l'accoutumée l'ascenseur cossu et silencieux dont la cage de verre miroite dans la lumière de l'entrée somptueuse.

L'homme aux ronds de fumée est là. Sobre, il ne fume ni ne boit. La femme l'accueille comme une amie très chère, sourire et baisers familiers avant de la présenter dans l'ordre à un petit chinois impassible et compassé dont aucune expression ne révèle quoi que ce soit, à un prince libanais d'une région dont elle ne retient pas le nom, à un grand chinois – du Nord sans doute – aux allures d'acteur américain qui se serait trompé de film, et à une jeune chinoise du nom de Mei, la fille du petit premier… dix-sept ans à peu près et toutes ses dents.

Suzi à peine présentée, une huitième personne entre dans le salon, c'est Jean-Claude le coiffeur de ces dames, homme de compagnie et facile à placer qui coiffe, écoute, retient et fait des rapports épatants à une maîtresse de maison qui a du mal à être partout à la fois avec chacun et qui pourtant tient absolument à être au courant de tout.

Dîner d'affaires pour chinois pressés que Suzi connaît bien. Elle-même eurasienne de naissance et hongkongaise de surcroît, venue à Paris il y a quelques années à la demande de sa tante pour des vacances. Elle n'est jamais repartie. Prise très vite dans les filets d'un réseau aux mailles scintillantes dont elle a profité avant qu'il ne profite d'elle. Mais, se dit Suzi, il y a échange et de quoi pourrais-je me plaindre ? Je vis bien. C'est l'essentiel.

L'ambiance est cool pourrait-on dire. Mais que savoir des visages qui jouent les masques rieurs alors qu'une tension extrême est en jeu tout entière contenue dans des non-dits supportables uniquement à

cause des sommes astronomiques en jeu. Contrats mirobolants. Informatique et plats cuisinés à la française, à la chinoise pour remplir à souhait les envies de part et d'autre de ces mondes chinois et européens qui s'aiment sans trop bien se comprendre à part les chiffres, langages magiques qui de par la planète font la vie belle au commerce, à l'import-export et à l'économie quand elle se mondialise assez pour faire la fête aux devises diverses.
Comme d'habitude chez la tante de Suzi, le dîner chinois est excellent. Tout ici respire le raffinement européen et l'exquise touche délicate que les Chinoises savent mettre lorsqu'elles reçoivent, en tout, dans tout, quels que soient les saveurs ou parfums choisis. Et cela va jusqu'à ces étoffes superbes dont elles savent se parer. Même les bijoux dans leur vert jade tendre ou soutenu nacrent les cous et les oreilles comme aucune autre pierre. Suzi ne porte pas de bijou ce soir, ce qui semble, une fois de plus, contrarier sa tante qui le lui a fait remarquer d'emblée, avant de la présenter, en catimini. Suzi n'a pas relevé. Elle a avec sa tante une relation très particulière où le silence est roi de son côté tandis que côté tante, c'est un accent habile dosant et saupoudrant des mimiques ou des phrases murmurées de façon systématique.
Suzi qui revient d'un week-end sur la côte a le teint ambre nacré et seul un collier de perles fines siérait à cette peau mate et fine ce soir, pense-t-elle tout en dégustant une coupe de champagne.
Les chinois sont assez dissipés tout à coup et leurs rires fusent tandis que Pedro, l'homme aux ronds de

fumée de l’après-midi, leur dit quelques mots, les yeux fixés sur Suzi qui détourne la tête vers le prince libanais. Ce dernier s’est approché d’elle et lui demande depuis combien de temps elle vit à Paris.
Une conversation banale à souhait s’est engagée entre eux. Sa tante N’ga s’entretient avec Mei la jeune chinoise et la complimente sur sa robe chinoise made in Hong Kong au ton de sorbet abricot. Mei a le visage lisse de l’adolescence et ses joues nacrées sont rosées de plaisir, mais sans doute est-ce le champagne, se dit Suzi qui l’observe d’un œil bridé distrait.
Le prince n’a pas l’air d’un prince.
La jeune fille a déjà l’air d’une femme,
Sa tante N’ga a l’air d’une marieuse,
Pedro d’un maquereau,
Les deux Chinois ont l’air de deux Chinois.
Et moi ? s’interroge Suzi en souriant au Libanais qui lui dit en riant :
– Vous avez l’air d’avoir deux airs chère mademoiselle. Je me demande si vous m’avez écouté ?! répondant ainsi sans le savoir à sa question muette.
Suzi lui sourit pour dire :
– Je meurs de faim, pas vous ?
Le Libanais, ne voyant pas le rapport, murmure quelque chose dans une barbe qu’il ne porte pas, s’éloignant un peu pour admirer un tableau peint sur laque, laqué ? Il ne sait trop. Culture différente, goût indécis, pensée hésitante. Il s’assoit enfin, juste au moment où N’ga demande à tous de passer à table. Ce qui d’un coup détend l’atmosphère. C’est drôle,

se dit Suzi, comme tout cela est prévisible et assez monotone, finalement.
Le temps de manger.
Le temps de ne pas dire.
Le temps d'entrevoir.
Et la voilà partie avec les deux Chinois vers une nuit parisienne dont Pigalle est un attrait qu'ils ne veulent pas manquer et dont l'*InterContinental* est la base qu'il leur faudra ensuite rejoindre dans l'ordre ou le désordre qu'aura décidé une ambiance alchimique dont Suzi n'anticipe jamais les surprises.
La boîte de strip est classique, sans intérêt autre que la proximité des filles qui se déshabillent sous votre nez ou presque. Les deux Chinois sont de marbre. À Hong Kong c'est aussi une façon de passer quelques heures. Mais ici les Européennes sont différentes et devant leur regard intéressé, Suzi se dit qu'elle a une chance de rentrer seule chez elle en évitant l'*InterContinental*, les blondes semblent leur plaire ainsi que les gros seins. Suzi se sent avec bonheur hors du coup… si l'on peut dire et c'est pour elle un soulagement. Le grand Chinois est très galant. Il s'occupe d'elle et tente de converser. Ce qu'ils font en cantonais. L'autre est au paradis du voyeurisme, il ne dira pas un mot, et reprendra un taxi pour rentrer seul à l'hôtel.
C'est donc avec le grand qu'elle continue la soirée déjà bien avancée. Il n'est que minuit. La nuit est jeune. Elle fait contre mauvaise fortune bon cœur et ouvre le dialogue un peu plus que de coutume. Il est en mal d'écoute. Sa femme lui manque ainsi que son

gamin. Il lui parle aussi du contrat et lui dit qu'ils signeront demain avec Pedro. Bonne nouvelle qui lui donne l'impression de perdre son temps puisque l'objectif est atteint, se dit-elle, j'aimerais bien rentrer.
Mais elle ne s'en tirera pas à si bon compte. Le Chinois a beau être galant et respectueux, son droit de cuissage lui tient à cœur. Et il l'exercera dans les toilettes de cette boîte de jazz, avant de se séparer pour rentrer chacun chez soi. Suzi n'en a cure. Le contrat est rempli pour elle et de toute façon se dit-elle, c'est celui qui me plaisait le plus. Propos stupide qu'elle se reproche sitôt pensé, avant de se couler longuement sous une douche bruyante. La nuit sera calme, la nuit sera longue puisque ce n'est que vers quatorze heures le lendemain que Suzi émergera grâce à la sonnerie du téléphone qu'elle a oublié de débrancher.
C'est une erreur. Mais jusqu'à un certain point, n'est-ce pas toujours une erreur ? se demande Suzi en se levant. Le miroir lui renvoie un visage reposé, elle n'a pas abusé de boisson hier soir et le matin sera donc… le matin ? se dit-elle en regardant l'heure… Elle a déjà loupé son premier rendez-vous et appelle sur le champ pour s'excuser. Mais Pedro est d'une humeur de rêve et il la félicite encore. Pour quoi ? se demande-t-elle.
Mais l'heure est au stress et les questions qui affluent sont superflues. Pas le temps de répondre, d'analyser, de chercher, pas le temps à part celui de courir après qui, après quoi ?

C’est en quittant l’appartement après une toilette minutieusement rapide, le visage net de tout artifice que Suzi se dit en passant… qu’en fait, se courir après ressemble étonnamment à sa vie quotidienne, à ses comportements et à ses mini-fuites constantes qu’exige de façon toute pragmatique, son emploi du temps.
Être employée et employer son temps sonnent tout à coup étrangement à sa pensée distraite, et tandis que son regard évalue par habitude la tenue d’un homme qui passe en joggant, sa tignasse dans le vent et son souffle court, ses chaussures qui clignotent - encore un gadget américain - et ses muscles luisants de sueur, Suzi jongle avec ces mots-là qui l’interpellent : être employée et employer son temps. Rémunération et loisir. Course et sérénité. Stress et complétude.
La journée déjà bien avancée est belle. Le soleil s’étoile de nuages mais ses rayons insistants filtrent, sans se laisser intimider, égayant Paris ou du moins le huitième arrondissement dans lequel Suzi marche d’un pas sûr.
Avenue Montaigne elle entre chez Torrente. Madame Torrente est là qui l’embrasse avant de disparaître en disant :
– J’ai quelque chose à vous demander Suzi, une faveur. Mais votre ensemble est prêt à l’essayage, Mimi va s’occuper de vous. Je reviens.
Robe et veste, c’est un ensemble classiquement original, une coupe stricte et une allure superbe comme tout ce qui sort de chez Torrente, que Suzi adore. C’est impeccable, elle peut partir avec, ce qu’elle ne

fait pas pour ne pas s'encombrer le reste de la journée qui s'annonce longue. Elle vient de rappeler Pedro, le Chinois, le grand, le même, quelle lassitude ! veut l'inviter à dîner.
– M'inviter ou me sommer ? demande-t-elle à Pedro un tantinet agressive.
En riant Pedro a éludé :
– Je te somme ! Mais je t'adore.
– Ben voyons, a-t-elle répondu en raccrochant.
Torrente livrera donc l'ensemble demain.
C'est dans le salon d'essayage où elle a rejoint Suzi que madame Torrente lui fait part de sa requête.
– Cela m'embête de vous le demander Suzi, mais j'aimerais que vous me dépanniez pour la prochaine collection. Anita est malade et je ne veux pas engager quelqu'un d'autre. J'ai pensé à vous. Bien entendu vous serez payée en articles de la boutique, deux ou trois modèles à votre guise. Vous me sauveriez la vie.
– Alors je vous la sauve c'est d'accord.
Madame Torrente embrasse Suzi en disant :
– Voyez les détails avec Bruno. Il vous préviendra pour tout et pour essayer les modèles que nous préparons. Cela va me permettre de créer exotique, pour une fois !
Rires des deux femmes, dont l'écho vibre encore dans le salon tandis que Suzi déjà ailleurs a passé le seuil de la porte d'entrée principale. Pour continuer sa course.

Suzi s'efface et se compose pour sortir d'un monde et entrer dans un autre, sans heurt, juste en passant,

recomposant d’elle des lignes qui se croisent ou s’élèvent à moins que d’un coup d’œil dérisoire dans une vitrine, un miroir ou un plan d’eau, elle n’en enfonce les problématiques en fonction du moment à passer, à dépasser ou à éluder. La course, sorte de fuite en avant est un bon prétexte aidant de son agitation les moindres détails vite vus, vite oubliés.
Suzi s’exprime et se rétracte, acquiesce ou rejette comme elle court, facilement, sans faire plus de vague qu’une écume immédiatement absorbée par le sable de ses désillusions qui à vingt-trois ans pavent déjà sa vie.
Mais pourquoi ? Pourquoi ? se demande-t-elle.
Il n’y a pourtant aucun mystère à tout cela et bien qu’elle n’en ait parlé à personne encore, Suzi a répertorié mémoires d’inceste et langage de bois au fin fond de ses souvenirs qu’atténuent maintenant ces quelques années parisiennes qui polissent de leurs apparences bienheureuses une jeune vie difficile à assumer sans courir.
Parce que courir ouvre un espace restreint aux images et sensations inoubliables qui peuplent les cadres de son enfance tandis que ceux de son adolescence sont remplis par les frôlements insidieux que les non-dits volent aux pas-dits pour se faire des vacances au présent, là où, sans une chance de récidive, ils s’évanouissent dans l’agitation sévère d’un comportement très insaisissable. Suzi est insaisissable, et ne seraient-ce ses non et ses oui, ses sourires, ses peut-être et ses silences que soulignent ses yeux bridés, comment sa tante et Pedro feraient-

ils pour comprendre son attitude à la fois, paradoxalement sereine et pressée, évanescente et tranchante. Car Suzi n'est que paradoxes. Plusieurs contradictions lui confèrent ce charme sévère et coulant qui n'appelle que le respect, quel que soit l'interlocuteur, homme ou femme, c'est curieux, se disent ses amis ou ceux qu'elle croise, Suzi c'est un recul permanent sur l'instant avec une formidable capacité à s'en saisir totalement pour mieux s'en défaire comme d'une chemise sale. Suzi est une sorte de satellite asiatique et mystérieux glissant sur orbite intérieure et se complaisant à faire irruption dans les situations les plus folles comme les plus banales avec une sorte de calme qui ajoute à l'étrangeté de son regard un piment certain. Avec Suzi, l'on ne sait jamais si c'est le moment ou pas, si elle est d'accord ou pas, si elle est ok ou non, si elle est bien ou terriblement mal. Avec Suzi c'est toujours une saison à venir, encore inconnue et dont le climat sera, de toute façon, perturbé. Avec Suzi c'est aussi un printemps certain qui ourle de ses latences les fleurs à éclore de ses dessins en amont, comme une rivière morte qui comploterait son renouveau avec les instances secrètes d'une nature foisonnante.
Le stress est le compagnon de toujours, Suzi ne connaît que lui et s'il s'est glissé subrepticement en elle dès l'enfance, c'est que les mains de chaque homme de sa famille présent au foyer – en l'occurrence son père, son oncle, puis son beau-père – furent pour elle les cauchemars annonciateurs de ces viols qu'elles ont préparés et orchestrés. Suzi n'a pas oublié. Aucun des

gestes, aucun des regards, non plus que les yeux fuyants de sa mère qui, à ces moments-là, complice ou assassin, se trouvait toujours mieux à faire à l'extérieur ou à l'autre bout d'une maison.
Suzi n'a rien oublié. Son père est mort. Elle ne l'a pas pleuré. C'est sur elle qu'elle a déprimé à son enterrement. Comment expliquer à qui que ce soit que ce jour-là naissait au silence purgatif toute une tranche d'enfance dont la force ne cesserait ensuite de l'obséder.
Comment dire à un beau-père séduisant, les horreurs intimes qui prenaient avec lui des allures de tendres secrets.
Comment ne pas mépriser un oncle veule et maladroit qui susurrait en douce, pour mieux la brusquer, la terrorisant et la battant sans laisser jamais de traces ?
Comment vivre l'indicible et comment se confier et à qui ? Lorsqu'on a neuf ans, puis dix, puis cent, si vite et sans aucune transition ?
Comment ?

Dans ces morts successives qu'a connues Suzi d'elle-même, les autres se sont brouillés comme des images dont elle ne pouvait trouver aucun trucage pour les rendre acceptables. La vision crue de leurs aspects les plus révoltants n'a jamais pesé l'équilibre du néant. Seul le chaos a vaincu les maigres tentatives d'une enfant à vouloir être comme les autres. Mais, au fait, se demande aujourd'hui Suzi, comment sont les autres ?

Elle qui n'a mesuré que ce qu'ils font, défont ou refont, comment, se dit-elle aujourd'hui, peut-on savoir ce qu'ils sont ? Réellement ? Et ne sont-ils que ce qu'ils font ou ne font-ils que ce qu'ils sont ?
La réflexion tourne peu à peu à une rêverie, sorte de voyage onirique un peu flou qui continue, suit ou précède quelque course à boucler comme un sprint contre l'écœurement d'un cœur qui, depuis, ne s'y retrouve plus du tout. Il est vrai qu'avec ces repères sales, il n'est certes pas facile de jouer les linottes joyeuses sans en demeurer perplexe de gravité impuissante.
C'est pourquoi, dans sa course sans fin, Suzi s'arrange-t-elle pour ne jamais avoir à regarder l'autre, ou le moins possible. L'espace très serré qu'elle accorde à ses occupations dont il fait partie, ne donne accès à aucune marge de réflexion et c'est ainsi qu'elle manie à sa manière une prudence qui lui est chère et familière depuis toujours. Pauvre Suzi ? Non, décidément non. Suzi, malgré tout cela et plus encore, ne peut se résigner. À vingt-trois ans, j'ai la vie devant moi, non ?
Mais devant, c'est comme derrière, le stress, la course infinie vers qui, vers quoi, qu'elle partage avec une solitude que remplissent si peu les présences pourtant envahissantes de sa tante N'ga et de Pedro.
Paris est beau, Paris est complice en ses solitudes, Paris compatit, Paris bouge pour pousser un peu plus en ses artères combles les courses des uns vers les pièges d'autres qui tous s'y adonnent avec délice. En

effet, Paris est au secret de chacun une sorte d'amplificateur où incognito et anonymat se taillent une part belle quand, sollicités, anges et démons se maquillent une gémellité que l'illusion perverse accepte comme un cadeau. Empoisonné, ce dernier verrouille les cœurs des uns pour dissoudre en l'âme des autres ces excitations aigres-douces qui font les nuits bleu marine des pathologies psychologiques. Paris est un grand magicien qui vous fait croire en ses tours auxquels il vous entraîne pour ensuite vous léser un peu plus de vous-même si tant est que vous y preniez plaisir. Et d'aucuns, comme Suzi, y prennent un plaisir certain dont le stress est une épice finement dosée, juste ce qu'il faut pour maintenir une tension apparemment salutaire.
Tous les hommes se ressemblent-ils ?
C'est la question qui surgit en Suzi lorsque, attablée au restaurant, le Chinois, le grand, lui faisant face, elle repense tout à coup à son père. À son oncle. À son beau-père. Un tiercé de choc pour pédophilie galopante où inceste et sentiments troublants et troublés s'acoquinent assez fortement pour réduire à néant une voix d'enfant dont le silence ainsi appris à ses dépens ne fera plus jamais écho à des déclarations pourtant sincères qui tenteront d'en envahir l'espace feutré.
Suzi est donc silencieuse.
Le Chinois, le grand, aussi.
Seuls les couverts tintent sur la porcelaine fine d'une vaisselle traditionnelle dans ce grand restaurant proche du Rond-Point des Champs-Élysées.

Suzi regarde ses mains avec intérêt. Chacun de ses gestes lui semblent assez étrangers pour pouvoir vivre leur vie sans elle. Une sorte d'absence dont elle se repaît et lorsque le Chinois, le grand, pose sa main tiède sur la sienne, c'est sans surprise qu'elle constate que sa main fine et manucurée y répond. Pression subtile et engageante qu'elle octroie d'un vide intense qui l'habite.
Son indifférence l'étonne. Le Chinois, le grand… stop, se dit Suzi, stop. Pourquoi sans cesse ce qualificatif stupide. Il a un prénom. Il a même un nom, une adresse, une identité. Mais Suzi n'y prête aucune attention. C'est un homme. Il est chinois et grand. Comment se dire, comment faire, comment parvenir à voir en lui un être humain et non simplement quelques caractéristiques sans intérêt ? Son père était chinois. Son oncle était grand. Son beau-père était un homme. C'est exactement ce qu'elle voit en face d'elle en ce moment. C'est un homme. Il est chinois. Il est grand.
Suzi secoue sa nonchalance intérieure, tentant de s'intéresser au repas qu'elle trouve insipide, ce qui est absolument injuste. Est-ce lui qui rend ce repas insipide à son goût ? Comment savoir où se logent indifférence, insipidité et passivité ? Comment en détecter les violences ? Comment passer à autre chose ?
La soirée ne sera qu'un amas précis de souvenirs, qu'un comportement confus, celui de Suzi, agrémentera de séduction indifférente. C'est en fait ce qui excitera le grand Chinois. Les repères qu'elle re-

connaît dans cette flamme sexuelle grimpante ne lui plaisent pas. Mais elle les connaît. Aussi fera-t-elle avec. Une sorte de fatalité, en somme. C'est ainsi que va la vie même quand, sans se ressembler elle se répète. Suzi, en bonne actrice de la vie, va et vient aux rendez-vous qu'elle ne choisit pas mais dont elle établit en elle-même, pour elle, les règles rassurantes à ne jamais transgresser. Ne pas tomber amoureuse en fait partie. Mais plus qu'une loi intime, ce serait une sorte de *modus vivendi* avec ces repères que l'on évince, que l'on fuit avec assurance, toujours prête à les souhaiter, jamais disponible pour y répondre.

Une forme d'ironie tournante, une façon d'appeler et de se désister. Suzi se visionne en coup de fil, facile à faire, facile à raccrocher, facile à dire, facile à taire. Un coup de fil dont l'interlocuteur, à l'autre bout, serait paré d'un visage absent dont la voix muette ne saurait que taire.

Un silence à deux, à reconnaître et à pratiquer afin de ne pas tomber dans bien pire : l'horreur des mots qui ne vont pas, qui ne correspondent pas, qui n'expliquent ni ne consolent. Ce silence qu'elle reconnaît pour bien le connaître est en quelque sorte un discours qui, ne pouvant s'adresser à une enfant, en viole les intimités secrètes avec couardise et honte, laissant à leur place saccagée le seul choix de se taire et de se terrer. Une mort lente dont le caveau n'a pas de fond. Piège duquel il est rare de déverrouiller le silence ainsi imparti en toute injustice.

Suzi qui sort maintenant des toilettes du restaurant, rejoint le grand Chinois séduisant devant la porte où il l'attend.
Le *Plaza Athénée* est à deux pas.
C'est là qu'elle va s'humilier un peu plus, avec bonheur, s'interdisant ainsi le non salvateur qui ne lui est guère familier pour quelques francs de plus dont elle n'a que faire. Mais les habitudes psychologiques ont des ressorts étourdissants. Et c'est ainsi que le Chinois ce soir-là a fait l'amour à une enfant docile qui ne réagissait pas plus qu'une crêpe. Crêpe de qualité et exquise, aux douceurs insoupçonnées, qu'il a pourtant appréciée à sa fausse valeur.
N'être pas frigide et pourtant demeurer insensible ne sont pas incompatibles lorsque parfois un système de survie verrouille une possibilité d'extraversion intime dont la peur est le loquet.
C'est le cas de Suzi qui sous une apparente sûreté absolue aux illusoires racines d'une sérénité toujours apparente passe dans un lit d'homme comme elle passe dans la vie quotidienne chez Torrente, Pedro ou ailleurs.
En cette matinée qui lui appartient, Suzi, assise au *Flore*, en plein St-Germain, en plein Paris déjà très actif, prend un petit déjeuner classique, café, croissants. Il fait beau sur ce quartier qu'elle aime et pour une fois – et ce n'est pas vraiment coutume – elle s'est assise dans l'effervescence des autres pour prendre un temps. Suspendue entre agitation et stress refoulé, toute sérénité quant à son visage et son corps qui semblent détendus, Suzi fait un « break de

forme ». Elle n'en est pas coutumière et les évite même car c'est dans ces moments-là qu'elle se met à sombrer dans un affolement intérieur qui la terrorise. Sorte de piste glissante où seuls les obstacles apparaissent ainsi que des dangers insurmontables, glissant avec elle depuis le passé et si fort, qu'il lui est impossible d'en réduire ensuite la vitesse mentale d'un stress qu'elle connaît trop bien. Pente dangereuse s'il en est, qui de sommeil en éveil et de somnolences en apathie, lui ouvre des périls intérieurs dont elle se passerait bien des réminiscences…

Le *Flore* est calme en cette matinée tranquille et seuls quelques habitués y prennent leur petit déjeuner, les uns devant un cahier ou un livre, tandis que d'autres lisent leur journal habituel. L'heure est calme autant que faire se peut dans Paris qui démarre sa journée.

Un éclat de rire parvient à Suzi qui se retourne. C'est celui d'un homme qui lit un périodique. Elle ne voit pas son visage mais la tenue, l'uniforme traditionnel de certains des jeunes du quartier : jeans et tee-shirt blanc sous blouson Perfecto. Suzi reprend son observation flegmatique des passants tout en dévidant le fil ténu de ses retenues les plus fortement ancrées au fond de ses problématiques souvenirs dont rien, lui semble-t-il, ne peut la délivrer. Mais Suzi est à nouveau distraite de son monde intérieur fermé par un conciliabule qui lui parvient. Se retournant encore, elle constate que le garçon qui l'a servie est en conversation familière avec le lecteur au fou rire qui

a maintenant replié son journal sur la chaise en face de lui. Les deux hommes sont de bonne humeur et le regard de consommateur-lecteur est si direct quand ses yeux croisent ceux de Suzi que cette dernière détourne les siens tant elle sent monter une bouffée de rougeur inhabituelle à ses joues lisses et mates.
Suzi, se référant à sa prudence habituelle a repris sa position initiale. Mais dans son dos, l'homme s'est levé pour venir la rejoindre. Le garçon est parti vers d'autres clients et quand l'homme se plante devant elle en disant :
– Je peux ?
Elle n'a d'autre réaction possible que d'accepter, tant sa surprise est grande.
Une fois assis, il a saisi le sucre que Suzi ne mange jamais pour le consommer avec délice derrière une expression coquine. En disant :
– C'est un aliment stress, vous le savez sûrement. Mais curieusement, paradoxalement, cela déstresse aussi. C'est bon. C'est mauvais. Et comment faire un choix pour ce qui est du renoncement au sucre quand, comme moi, on l'aime ? Parce que, enfin, il y a autant de raison d'en manger que de ne pas en manger, surtout quand il est brun comme celui-ci.
La tirade est si incongrue dans ce contexte matinal que Suzi parvient, en toute prudence, à ébaucher un sourire. L'homme, lui, éclate de rire.
– Sérénité asiatique ou indifférence occidentale ? demande-t-il.
Suzi, tétanisée, ne sait que dire.

Alors l'homme, sans plus parler, se met à regarder les passants avec une attention particulière, comme s'il s'absentait.
Un temps de silence qui s'éternise.
Suzi est mal à l'aise. Lui pas du tout.
Cinq minutes ou une demi-heure, une heure ? C'est Suzi qui coupe le temps, pour le couper, comme si ensuite cela sera plus facile de ne rien dire à nouveau pour un temps indéterminé.
– Vous êtes vraiment bizarre, murmure-t-elle.
– J'ai bien cru que vous n'ouvreriez jamais la bouche que pour, éventuellement, boire, répond-il. Votre cas n'est donc pas désespéré.
Puis la regardant avec insistance :
– Il ne l'est pas, ajoute-t-il.
Suzi est toujours paralysée et ne sachant que dire, elle croise ses mains sur ses genoux. Ce qui n'échappe pas à l'homme qui les fixe avant de souligner :
– Vous avez de belles mains. Je m'appelle Louis, et vous ?
– Suzi, dit-elle, gênée.
C'est que Suzi n'a pas l'habitude des relations directes. Elle sait dialoguer sans dialoguer, tout en dialoguant par entremetteur interposé, homme ou femme, dans l'objectif d'un contrat cernant la situation de façon ferme et nette. Mais quand la spontanéité du contact libère l'enjeu jusqu'au désintéressement, alors Suzi est perdue. Elle ne sait plus.
– Je ne sais pas comment faire avec vous, dit alors Louis. Je ne vous drague pas. Je ne veux pas mettre

de pression. Je suis un ami potentiel, un ennemi possible, c'est à vous de le décider. Mais ce qui est sûr c'est que jamais je ne pourrai être vous dans une relation. Ami, ennemi ou rien ? Moi j'opterai pour l'ami. Et vous ?
Suzi, muette, se débat intérieurement entre rien et tout, agressivité et indifférence, elle ne sait que dire à cet homme. Peut-être qu'il répond à une vieille question toujours d'actualité. Et peut-être pas. Mais comment savoir.
– Mais comment savoir si vous ne me répondez pas ? dit Louis comme un écho à ses interrogations.
Suzi choisit alors de se perdre dans ce regard inconnu. C'est la première fois de sa jeune vie. Pour dire :
– Ami ? avec une pointe d'incertitude.
– Ami ! Louis a ponctué avec fermeté. Puis il s'est retourné vers le garçon pour commander du café.
Et tout à coup Suzi a ressenti un effet choc pour elle. Une sorte de décompression absolue dans laquelle elle s'est coulée comme une vague lisse avec un plaisir extrême. Comme si, tout à coup, le fait de dire un mot à cet inconnu encore étrange la libérait d'un fardeau séculaire horriblement lourd qu'elle pouvait enfin déposer sans le moindre doute aux pieds du présent pour mieux continuer son propre chemin.
Dans un silence attentif, Suzi découvre une première fois dans le sillage de laquelle un soulagement s'annonce, dont elle n'a pas bien conscience. Paris, identique à lui-même, prend un visage soudain plus humain, plus léger, plus confiant, dont l'avenir dessine

des horizons potentiels. Suzi dans le silence, écoute une voix différente, la sienne, aux intonations plus viriles. Est-ce une autre voix ? Est-ce la sienne ? Ou celle d'un homme prénommé Louis dont le regard direct a déverrouillé d'un coup cette prison intime dont il n'a aucune idée et au-devant de laquelle il s'est pourtant précipité.
Suzi qui connaît bien, pour les vivre et les revivre à chaque tournant du quotidien, des fois qui se répètent, Suzi est décontenancée par cette fois novatrice de sensations diverses et légères qu'elle respire comme une bouffée d'un autre monde que vents et tempêtes passés n'auraient jamais traversé.
Il y a un désordre intérieur qui se découvre un ordre nouveau. Et cette fois première, source d'étonnements, est-elle une fois à revenir ou bien un début de continuité où il faudra, à Suzi, ne pas mettre trop de repères et référents afin de ne pas l'user d'emblée…
Suzi, prudente, savoure cette fois-là, tout intérieure qu'un homme du nom de Louis vient de forcer en elle, sans intention, juste en étant ce qu'il est, direct et simple, comme une fois toute neuve qui se serait accomplie avec force dans l'impact d'un regard en comprenant ? en croisant ? en rencontrant un autre.
Suzi a le cœur aérien. Ce qui lui permet d'en prendre conscience, de ce cœur, là en elle, qui ne battait pour rien ni personne depuis si longtemps, que l'écho soudain du cœur de Louis y fait une intrusion bien agréable, ainsi qu'une joie indicible qui, s'adressant à elle, serait porteuse de l'autre. Et cela, pour Suzi est tout à fait nouveau.

Ce n'est que quand Suzi s'est retrouvée seule dans son petit appartement qu'elle a pris la mesure de ce qui s'était passé le matin même, en elle, au *Flore*. Puis notant dans son agenda les coordonnées de Louis, une petite fille, très loin dans son passé, a levé les yeux de l'innocence perdue sur elle, aujourd'hui, lui souriant pour la première fois. Sourire qui a marqué son écriture, libérant les lettres comme un espoir de plus, comme un moyen de plus, comme un signe enfin qu'aucune fatalité, jamais, ne peut avoir raison du cœur, pourvu que derrière la porte verrouillée par les autres, une main reste tendue ou un regard disponible.
C'est ainsi que Suzi pour la première fois a eu les larmes aux yeux. Pour la première fois depuis quelque vingt années de survie parmi lesquelles ni les pleurs, ni les joies n'avaient vraiment trouvé leur place réelle et spontanée.
Cette journée mémorable fut donc notée par Suzi d'une croix verte sur la page du 10 juillet 1997 de son agenda personnel.

*

Pedro se sent très fatigué.
N'ga, rouspéteuse en diable, se plaint de sa nièce Suzi. Pas assez présente à son goût aux dernières réunions mondaines qu'elle a organisées pour des clients potentiels richissimes donc sérieux.

Pedro tente de la calmer, lui faisant remarquer que Suzi n'a pas eu d'adolescence et qu'elle a besoin d'un peu d'air, non ?
– Non, décide N'ga d'un air rageur.
Pedro hausse les épaules. Résigné et impuissant à lui faire entendre raison.
N'ga est insupportable, pense-t-il.
N'ga est une emmerdeuse.
N'ga est fatigante.
Il la connaît très bien pour l'avoir pratiquée depuis longtemps.
Après tout, se dit-il, tandis qu'elle continue de râler, c'est moi le patron, je n'ai qu'un mot à dire pour tout stopper. Elle n'a de valeur cette N'ga que par sa nièce. Et il semblerait que Suzi soit au bord du ras-le-bol en ce qui concerne sa tante. Alors ?
Pedro s'est levé. Ils sont tous deux dans le salon de l'appartement somptueux loué par Pedro pour N'ga et Suzi, que cette dernière fuit et dont N'ga est devenue l'hôte permanent. Mais Pedro comprend Suzi, Ô combien ! C'est pourquoi il lance d'un air détaché :
– Il semblerait que cet appartement soit bien trop grand pour toi toute seule. Les soirées peuvent se faire ailleurs. Je vais y réfléchir, je te tiendrai au courant.
N'ga est restée muette. Et tandis qu'il se dirigeait vers la sortie, attendant une réaction violente, Pedro dut bien constater que N'ga n'était plus en état de réagir tant le choc était violent.
Une fois Pedro parti, N'ga s'est ruée sur le téléphone pour appeler Suzi chez elle. Mais c'est le répondeur

qui a débité son message froid tandis que Suzi de l'autre côté avait coupé le son pour réfléchir en paix à sa matinée et à Louis.
N'ga avec rage a raccroché sans laisser le moindre message.
N'ga ensuite a passé une très mauvaise soirée, maudissant à la fois Pedro et Suzi.
Et se disant que décidément les traditions et le respect des aînés étaient bien loin des préoccupations de sa nièce. Puis, gênée par le mot respect qui résonnait bizarrement dans sa colère, N'ga a appelé une amie chinoise et entremetteuse comme elle, dans le 13e arrondissement. C'est là qu'elles ont décidé de se voir et de passer une soirée ragots pour se remonter le moral. Décidément Paris, la démocratie et tout le tintouin… ne sont pas si magnifiques que ça !
Et ce fut pour N'ga et son amie la conclusion d'une journée vraiment pas facile pour la première. La seconde ayant pour sa part la responsabilité d'une maison assez particulière où trois jeunes femmes exerçaient leurs talents physiques et complices dans la liberté toute relative d'une affaire de famille élargie au quartier.

*

Louis ne sait pas penser à Suzi autrement que comme à un mystère vivant et insoluble. De la jeune femme et de leur première rencontre au *Flore* il garde un souvenir agréable et très particulier où le regard oblique de Suzi dessine, sur la matinée en

question, une sorte de ligne fuyante et à la fois précise qui ne lui dit, a priori, rien de très engageant.
Pourtant Louis ne peut rayer de sa mémoire toute neuve les traits délicats de ce visage lisse et imperméable à toute expression qui a su l'attirer avec autant de magnétisme.
La fiancée de Louis est une sorte de tanagra sortie tout droit d'un tableau florentin dont les blondeurs pastel ne peuvent se comparer à la brûlante esquisse asiatique que représente à ses yeux Suzi.
Suzi dont la silhouette fine passe et repasse dans son souvenir qui en redessine les traits à grands coups de plaisir insistant. Suzi dont la bouche esquisse un sourire ravissant pour aussitôt en murer l'ouverture sans avoir desserré les lèvres pleines. Suzi dont les mains se promènent à ses pensées comme deux oiseaux prêts à s'envoler avant même qu'il n'ait pu en saisir le bout des doigts exquis se dérobant au moindre geste direct. Suzi dont les syllabes du prénom se déclinent comme deux notes légères entraînant de-ci de-là où bon lui semble l'imagination qui s'en nourrit pour en embellir l'ardente façon qu'il a de se répéter encore et encore ce nom qui n'a rien de réellement chinois. Mais qui, pourtant, évoque tout un monde à la fois occidental et asiatique, mais pourquoi Suzi, comme un emblème dessiné à Hong Kong et répertorié en Europe, façon eurasienne et goût exotique assuré pour vision large et échange international d'envergure.
Louis va et vient dans son souvenir, et le post-it sur lequel est noté le numéro de téléphone de Suzi ne

quitte pas la poche arrière de son jean, décollant, collant et recollant les morceaux d'un puzzle qui fait, défait et refait le chemin de son envie de plus en plus forte de revoir cette femme fragile aux allures de roseau dont il aimerait beaucoup percer les secrets évidents.
Louis est un être sain.
Il n'est ni compliqué, ni complexe.
C'est pourquoi, sans doute, il est attiré de façon nette par cette femme venue d'ailleurs dont la prudence extrême parvient à exciter à la fois, sa curiosité, son imagination et son corps, dans l'ordre.
Louis est fiancé, mais sa santé morale et naturelle, pourrait-on dire, est chevillée à une liberté intérieure que rien ne peut altérer, ni personne. Sa fiancée, la blonde délicieuse de ses rêves d'enfant, archétype de la femme idéale à ses yeux d'adolescent le sait. Simplement Louis est un homme à présent et l'idéal est un piège que la réalité repousse dans les limites restrictives de ses impuissances. Il le sait. Pour lui, du moins, en est-il ainsi.
Louis était amoureux.
L'était-il ?
Louis n'est plus amoureux.
Questions sans intérêt qu'il s'adresse à lui-même comme une note d'intention à ne pas éluder. Peu pressé d'y répondre, il a décidé d'en vivre les réalités, de les savourer ainsi que des délices à découvrir, à délaisser ou encore à collectionner. Il ne sait pas encore que sont ces délices, il ne sait pas encore si ce sont des délices.

Mais il chavire entre brune et blonde, dans l'espace foudroyé d'un présent dont il ne s'est encore confié à personne, pas même à sa sœur. C'est dire. C'est une sœur jumelle. Alter ego de qualité confiante qui sait tout de lui et peut tout comprendre. Une façon de se regarder dans le miroir. Une façon aussi de s'en détacher sans pour cela abandonner de soi ce qui, à l'extérieur, en fait encore partie.
Mais Louis est tout entier à l'écoute.
De qui ? De quoi ?
Seul son cœur délivre, en ses battements, les rythmes insoupçonnables à son entourage, qui meublent ses silences de leur mélodie intime. Il a l'air et pas la chanson. Cette dernière est aussi du ressort de la partenaire qui, pour l'instant n'est qu'un prénom dans la pénombre :
SUZI
auquel il est en train de se familiariser.
C'est à ce moment doux et tranquille que le téléphone a sonné. Louis n'a pas décroché et sa fiancée a dû laisser un message lui demandant de la rappeler. Ce qu'il n'a pas fait.

*

Le stress de Suzi s'est ralenti, brisé comme une vague trop forte sur l'écueil de ses propres surprises dues à cette première fois salutaire dont elle découvre, une semaine après sa rencontre avec Louis, l'effet positif sur ses comportements et habitudes.

Pour une fois, elle ne pense pas à un homme en fonction d'une soirée avec chèque à la clé.
Pour une fois, elle se regarde dans le miroir de sa salle de bains avec une fraîcheur inconnue allumant ses prunelles et emplissant les lignes obliques de ses yeux d'une pointe d'humour, de joie.
Pour une fois elle a délaissé jupes et ensembles affûtés, élégants, pour se glisser dans des tenues plus sport et un tantinet cool, humeur et décontraction vont de pair, et découvrir des facettes d'elle, volées à l'adolescence, qu'elle ne soupçonnait plus.
C'est fou, se dit Suzi, ce qu'une seule petite rencontre peut chambouler et transmettre à la vie entière qui en découle ensuite, une sorte de vertige insolent où plus rien n'a sa place en soi de la même façon.
« Avant »… « pendant »… qui échappe un peu, il est vrai, et « après » dont on peut se délecter avant d'en réellement jouir.
Suzi se promène dans la nouveauté ainsi qu'un chat encore frileux, afin d'y déterminer son territoire. Elle innove. Se plaît à revenir sur les mots dits par Louis. Sur son silence, immense et éloquent. Sur ses regards, son œil direct, sa manière d'aller droit au but en parlant d'autre chose, de dire son nom à lui, son prénom à elle. Une foule de choses qualifiées bêtement de « détails » passe et s'installe pour repartir vivre leur vie dans son quotidien. Suzi aime cela, beaucoup plus que ces réalités mornes dont N'ga sa tante et Pedro ont encombré, avec son consentement c'est vrai, sa vie actuelle.

Un goût de rébellion, mais aussi de joie à peine teintée d'enthousiasme lui ouvre une clarté autre qui repousse à l'infini un horizon jusque-là bouché.
Suzi, avec précaution, en toute prudence, se déplace en elle-même entre souffrances lointaines et joies présentes, pas encore très sûre de pouvoir oublier les premières à l'avantage des secondes.
Et pourtant ! Dans l'escalade à venir qu'elle visualise en secret, la main qui se tend, le sourire qui accueille et l'épaule salutaire ressemblent uniquement à ceux de Louis, l'homme rencontré au *Flore* un matin comme tant d'autres, que la vie pourtant a paré de cet éclat nouveau, celui d'une intelligence virile aux accents doux, laissant présager à son cœur de jeune femme un avenir moins sombre ou en tout cas, différent.
C'est ainsi que Suzi, dont le stress a diminué se voyage en technicolor depuis bientôt une semaine, alors qu'elle n'a pas encore revu Louis pour cause de trac face à l'inconnu qu'il représente pour elle.
Quand l'enfance n'a pas tenu ses promesses d'innocence et de pureté,
Quand les adultes ont souillé, cassé, terni ces dons généreux d'une nature qu'ils n'ont pas respectée,
Quand l'instant d'un sourire confiant s'étiole dans la peur paralysée,
Quand l'aube est un cauchemar se levant sur une nuit blafarde et
Quand de douleurs en souffrance le pas de l'adolescence est meurtri parce qu'il passe directement de l'enfer aux problématiques, alors, se dit Suzi, une

matinée comme celle que j'ai passée avec Louis est une promesse encore timide vers une autre manière de regarder un homme, d'oser le regarder différemment. De le regarder, tout simplement.
Et qui sait ce que ce regard lourd de promesses légères et joyeuses peut encore faire naître dans un cœur clos sur tant de précautions que rien, jamais, n'en passe vers ces autres que sont les hommes.

Pour la première fois, Suzi vaque dans son appartement minuscule comme s'il était le palais de mille et une nuits, à venir, claires d'une lune complice en éclairant les moindres recoins et créant ainsi un espace lumineux riche de l'univers tout entier. Un univers si vaste que rien ne pourrait s'y comparer si ce n'est cette analogie – la seule lui venant à l'esprit – d'un regard de Louis sur elle puis dans ses yeux bridés qui sauraient en retenir la profondeur infinie.
C'est pourquoi quand le téléphone a sonné et qu'elle a décroché, elle était heureuse parce que c'était lui. Il lui a demandé si elle acceptait de dîner avec lui. Prudente, elle a préféré la clarté parisienne d'un déjeuner. Ils ont pris rendez-vous.
Demain douze heures.

*

Durant le déjeuner, les yeux, représentants de l'âme, se sont plongés les uns dans les autres. En se croisant, les regards s'emplissaient de rire, de joie, d'humour, de gravité et parfois, pour Suzi, de haine

ou de gêne. La haine est si lointaine qu'elle se déguise en fuite mystérieuse qui coule les yeux vers un coin de salle ou de table tandis qu'un remue-ménage silencieux bouleverse l'intériorité jusqu'à cet effet d'une haine doucement exprimée mais sûrement ressentie, très loin dans les cellules, comme le code secret d'une avanie éludée, encore présente et si difficile à oublier.

Mais Louis ne voit dans ces gênes subites et légères que timidité ajoutant au charme mystérieux de Suzi une once de romantisme dans lequel il sombre, pieds et poings liés. Le cœur suit volontiers cette sorte de sentiment fugitif et rapide qui se bâtit dans le mental des châteaux de lumière dont les plombs ont déjà sauté.

Suzi ne sait pas sa haine. Insidieuse et inconsciente, cette dernière se glisse subrepticement sous l'effet d'un regard trop direct qui semble déflorer un peu plus ce qui déjà a été tant piétiné qu'elle ne trouve plus en elle la force d'en vivre les mécanismes détraqués.

Suzi se sent à l'aise. Elle se connaît assez pour savoir que la timidité lui est étrangère. Ce serait tout le contraire, même. Et avec beaucoup d'honnêteté intérieure, elle se dit que Louis la trouble. Mais ce n'est pas elle que Louis trouble. C'est, quelque part en elle, ces choses de sa vie qu'elle ne peut ni supporter, ni voir.

Et durant le déjeuner, s'installe, malgré eux, un malentendu énorme dont les bases forcément fragiles devront trouver un jour leur équilibre dans l'effon-

drement, à moins que la relation ainsi mal ébauchée n'en trouve à la longue une nourriture servant l'évolution des deux par les souffrances et quiproquos vécus par chacun.
Mais ce n'est qu'un premier rendez-vous, et les espoirs, s'ils sont encore permis, n'ont pas encore la saveur acidulée de ces déceptions dont les amoureux se délectent inconsciemment quand ils croient que les problèmes sont dus à toutes sortes de prétextes n'entrant en ligne de compte, finalement, que comme catalyseurs, détonateurs, et rien de plus.
Ils ont décidé, à la demande de Louis, de se tutoyer.
– Que fais-tu dans la vie ? Comment et avec quoi ou qui vis-tu ?
Suzi a pris un temps pour répondre.
– J'ai des diplômes dont je n'ai pas envie de parler. Je ne fais pas grand-chose. J'aide ma tante qui demeure à Paris pour différentes choses, et elle me paye en conséquence.
– En quelque sorte une affaire de famille ?
– En quelque sorte, a répondu Suzi en plantant l'oblicité de ses yeux noirs dans la clarté ciel de ceux de Louis, qui l'a crue.
L'ambiguïté de Suzi est totale. C'est pourquoi elle n'est gênée que quand elle n'a pas à mentir. Et même si cela est bien entendu inconscient, Suzi peut affirmer avec un aplomb remarquable de sérénité et d'apparente honnêteté, la pire des crapuleries ! Mais, est-ce inconscient ? Dans ce cas précis, bien sûr que non.
Suzi sait mentir.

En fait elle ne sait faire que cela.
Et elle le fait très bien.
C’est pourquoi son assurance surfaite n’est jamais mise en doute par personne. Et Louis ne déroge pas à cette règle qui fait de Suzi la jeune femme la plus fiable qui soit.
Illusion, illusion, tout n’est qu’illusion.
Dérision, dérision, tout n’est que dérision.
Ces mots passent de la tête de Suzi qui se les applique, à celle de Louis qui les exprime en qualifiant ainsi le monde et les autres.
Jeux de passe-passe, télépathie concordante qui dit et fait dire ce que les réalités projettent de leur silence sur la société et les autres. C’est aussi, paradoxalement, ce qui unit et noue entre deux personnes des lignes de moindre résistance ou d’habitudes qui se rencontrent sous d’apparentes similitudes qui ne sont au bout du compte des relations que dysfonctionnements psychologiques aboutissant à des dialogues déphasés par les croyances et perceptions occasionnelles de chacun.
La séduction s’en sert, s’en nourrit, s’y prélasse, elle qui ne voit que son propre nombril dans cette absolue nécessité de survie que représente pour certains le fait de plaire à l’autre, aux autres, avec toutes ces petites misères que l’on entend bien cacher afin de montrer de l’ego le plus beau profil du moment convenant à une relation que l’on se repeint en rose ou bleu le soir quand seul avec soi-même l’être se débat avec ses propres illusions difficiles à ne pas vivre, même quand il ne les voit pas.

Louis a oublié sa fiancée dans ces yeux eurasiens dont Suzi manie le regard avec réserve et habileté. Deux habitudes passées pour elle au-dessous du seuil de sa conscience, ce qui les rend si naturelles que personne et surtout pas Louis ne peut en détecter les schémas illusoires.
Louis est amoureux. Du moins le croit-il, et peut-être l'est-il.
Suzi est sensible à une attraction assez violente que personne ne pourrait deviner. Calme et impassible en ses attitudes codées, elle semble une princesse lointaine dont les faveurs impossibles fascinent l'imagination de Louis qui s'en contente, faute d'autres réalités plus consistantes à se mettre sous le cœur et les sentiments.
Ainsi va leur première rencontre pour une intimité faussée dès le départ.
Mais Suzi, attirée pour la première fois par un homme, est assez surprise pour avoir envie de se laisser aller à ce phénomène physiologique qu'elle découvre en elle, non sans plaisir.
Plaisir feutré. Premier pas difficile. Elle qui a tant l'habitude de livrer son corps pour beaucoup d'argent, avec si peu de pudeur, comment gérer une relation sexuelle alors qu'un certain plaisir voire un plaisir certain en précède les attentes. Elle ne sait pas.
Louis l'a raccompagnée dans une petite voiture rigolote et fluo qui appartient à sa sœur. Il a tenté un baiser, qu'elle lui a rendu, experte et timide, ce qui a troublé un peu plus Louis.

Suzi rentre chez elle, et se rendant compte qu'elle n'a posé aucune question à Louis sur sa vie, elle se demande pourquoi, n'en trouve pas les raisons. Si ce n'est que plus intéressée par elle-même et ses sensations, elle n'est pas à l'écoute de Louis mais simplement de ses propres sensations à son égard. Ce qu'il arrive à faire naître en son corps prend trop de place pour s'intéresser au personnage sans doute. En tout cas, cela lui effleure l'esprit et elle ne rejette pas cette hypothèse qui répond à une question qu'elle se posait à peine.
C'est pourquoi ce soir Suzi descend les quelques marches d'un enthousiasme fragilisé par cette analyse en se disant quand même qu'il lui faut s'avouer très nettement qu'elle a très envie de faire l'amour avec Louis.
Ce qu'elle se dit et se redit jusqu'à ce que le sommeil l'emporte vers d'autres cieux où le corps abandonné n'appartient plus à personne qu'à ce souffle précieux qui en anime la vie inconsciente et physique.
Le rêve n'a pas prise sur Suzi. Ses refus sont trop forts. Et les messages de l'inconscient ne parviennent pas à en passer les portes verrouillées par l'occulte peur qui les refoule.

*

Se sentir vivre un peu plus, un peu mieux, et être en présence de sa tante N'ga, est pour Suzi un supplice qu'elle ne soupçonnait nullement. Pedro, lui, est si

cool en toutes circonstances que rien ne semble lui être étranger. Peut-être est-il à même de tout comprendre ?
C'est une question à laquelle Suzi ne peut répondre puisqu'elle n'a jamais vraiment dialogué avec lui.
En cette fin de soirée, le salon est encore tout illuminé et tandis que les derniers invités partent, N'ga verse un ultime verre à une sorte d'énorme pachyderme chauve aux yeux perçants qui n'a pas quitté Suzi des yeux depuis vingt heures, heure à laquelle elle a fait son entrée dans le salon.
Peindre le mur de sa vie en blanc et tout recommencer depuis le début. C'est l'envie folle, la nécessité impérieuse que ressent Suzi tout à coup, coincée entre ce regard prédateur et les flatteries mielleuses de sa tante, sous l'approbation tacite de Pedro qui échange des coups d'œil entendus avec le pachyderme.
Pour Suzi quelque chose est en train de se passer. Nouveau pour elle ce dégoût rien qu'à l'idée que cet homme la touche. Il y a dix jours à peine, cela ne lui aurait fait ni chaud ni froid.
Aujourd'hui elle en a la chair de poule et se sent si écœurée qu'elle est obligée de quitter la pièce. Elle monte précipitamment au premier où elle entre dans son ancienne chambre puis dans la salle de bains contiguë où, à genoux devant la cuvette des W.-C., elle rend aux égouts parisiens tout le dîner ingurgité. Elle en est aux hoquets finaux lorsqu'elle entend un bruit.
Pedro, dans l'encadrement de la porte, la regarde stupéfait :
– Tu es malade ?

Question stupide, il s’en rend compte en le lisant dans le regard de Suzi tourné vers lui.
Elle lui réplique :
– Non, c’est juste que je m’amuse un peu autrement, pour changer.
Sa voix est un peu éraillée comme si sa gorge coinçait encore. Elle se dirige vers le lavabo pour se passer de l’eau fraîche sur le visage. Puis elle sort un démaquillant d’une petite armoire et nettoie son visage avant de le pulvériser d’une eau en bombe. Pedro lui tend une serviette. Sans un mot elle s’essuie puis se passe une eau de toilette sur la nuque et les tempes avant de s’asseoir sur les W.-C. dont Pedro a tiré la chasse.
– Qu’est-ce qui se passe ? Tu as envie d’en parler ?
Suzi est surprise par le ton, gentil. Elle le regarde, dire ou pas ? Elle n’a pas trop confiance. Elle ne s’est jamais confiée à lui. Une peur monte en elle. Inconnue, violente. Le regard de Pedro, interrogatif, ne la quitte pas mais elle ne peut rien y lire, rien.
– Je, j’ai dû manger quelque chose qui ne me convenait pas, murmure-t-elle.
Elle croit alors voir une lueur dans les yeux de Pedro, si vite éteinte qu’elle se demande si elle n’a pas rêvé.
– Les huîtres peut-être ?
– Peut-être, acquiesce-t-elle.
– Bon, on y va. Le client t’attend. Lave-toi les dents et descends.
Pedro est parti.
Suzi se lave les dents.
Tout à coup elle se sent vidée totalement.

Et une autre peur, rétrospective celle-là, la force à se rasseoir.
Elle vient d'éviter la plus belle correction de sa vie en ne parlant pas. Ses jambes tremblent, ses mains sont glacées.
Suzi n'a personne à qui parler.
Juste le droit de se taire et de subir, comme toujours.
Des relents aigres lui montent à la gorge, la faisant tousser. Une quinte qui lui donne des sueurs froides.
Pedro l'appelle.
Après un regard dans la glace pour y croiser le vide de son expression, elle descend.
Le pachyderme l'accueille avec joie et impatience. Il lui prend le bras et l'entraîne sous les yeux de N'ga et Pedro, vers la porte d'entrée où une limousine est garée. Destination l'hôtel *George V*.
Suzi va une fois de plus subir une sorte de reniement d'elle-même. Et cette soirée, et ce lit, et ce luxe, et cet homme, lui seront ce soir, absolument insurmontables comme de coutume. Mais ce soir elle vit en plus, et cela est nouveau, l'écœurement le plus immonde qui soit. L'indifférence s'est envolée dans la nuit d'une enfance maltraitée, Suzi revit aujourd'hui ces autres fois qu'elle n'avait pas choisies et c'est de tout son être qu'elle dit non, alors que ce mot encore ne peut passer ses lèvres closes sur des années d'esclavage qui ne le lui ont pas appris, non plus que son opposé, oui.
Suzi ce soir-là s'est préparée une aube différente. Seule en elle-même, alors même que le pachyderme l'étouffait de son poids castrant, Suzi a amorcé un

changement de vie. Prenant conscience de sa réalité odieuse, Suzi ne subissait plus que ce poids d'un homme de plus, mais non la fatalité qui l'avait conduite dans ce lit du *George V*.
C'est aux premières lueurs de l'aube qu'elle s'est sauvée tandis qu'il ronflait, enfin repus. Dans son sac un chèque de 25 000 F. C'est peu ou beaucoup, cela dépend. Ce qui est certain c'est que pour Suzi, ce matin-là, sa prise de conscience lui paraissait sans prix, non quantifiable, surtout mise en parallèle avec ce genre de chèque qui jamais ne lui avait paru aussi méprisable.
En rentrant chez elle, un message de Louis l'attendait sur son répondeur, qu'il avait laissé à l'heure exacte où elle rendait tripes et boyaux chez N'ga.
Suzi s'est couchée dans la position du fœtus sur son lit qu'elle n'a pas défait. Puis elle a réécouté la voix de Louis dont les accents fermes et doux l'ont accompagnée vers un sommeil de néant, réparateur si peu, mais bienvenu à son corps meurtri.

*

C'est ce soir-là vers dix-neuf heures qu'ils ont pris un verre ensemble. Suzi a dit :
– Sans me poser aucune question, es-tu prêt à m'emmener loin, passer deux jours, ensemble tous les deux. J'en ai besoin. Et c'est avec toi que je veux partir.
Louis n'a pas posé de question.

Sa voiture, une Honda Civic blanche était garée devant le bistrot, ils sont passés chez elle prendre un sac, puis chez lui. Suzi n'est pas montée.
Elle ne voulait pas savoir où.
Juste partir, avec lui.
Louis a serré sa main gauche avant de démarrer. Il lui a tendu un guide des « *Relais & Châteaux* - Hôtels luxueux et paisibles, bonne chère et calme assurés. »
Suzi a ouvert au hasard. Elle est tombée sur celui de Montignac, en Dordogne, où ils se sont rendus.

*

Après un voyage sans encombre et sans un mot, si ce n'est pour arrêt pipi-boisson-restauration, ils se sont retrouvés en Dordogne au petit matin. Louis en arrivant devant la superbe bâtisse du siècle dernier – un jeune château – a simplement demandé :
– Une chambre ou deux ?
– Une, a répondu Suzi, les larmes aux yeux.
Mais Louis a compris que cela n'avait rien à voir avec les chambres.

C'est une chambre duplex que la patronne appelle une suite. Petit salon en bas, intimité en haut avec une ravissante salle de bains. Le tout très « cosy » puisqu'en plus la blonde patronne est anglaise. Blonde et nature comme les modèles de ces tableaux du dix-huitième. Cheveux vaporeux et bouclés pourtant réunis en chignon pour dégager une nuque douce. Louis s'en est fait la remarque quand il a vu

Suzi à côté d'elle. Le jour et la nuit. La blonde Albion et la ténébreuse Eurasienne. Sa fiancée a surgi, pour disparaître aussitôt. Suzi est plus que présente. Et déjà il tient à elle en pensant au retour inévitable vers Paris et les emmerdes qu'elle semble traverser mal, ajoutées aux siennes qu'il aura à traverser.
Suzi a défait ses affaires et les siennes, en souriant enfin quand il lui a déposé un baiser sur la nuque en écartant les trois foulards de soie dont elle s'était entourée.
– Je suis contente et je te remercie. C'est magnifique ici.
– Rien n'est trop beau pour toi, a-t-il dit et ils ont éclaté de rire devant ce cliché éculé.

*

Petit déjeuner en ville après une douche.
Montignac est une jolie petite ville et ils apprennent que de nombreux Tibétains vivent dans la région. La jeune femme qui les sert les informe de plusieurs centres. Suzi est bouddhiste, Louis, lui, n'est pas grand-chose. Ils décident d'aller se promener vers Le Moustier où le Dalaï-Lama est passé il y a un an.
Ils se baladent, dorment un peu et rient beaucoup jusqu'au déjeuner à treize heures qu'ils prennent au château dans la salle à manger au plafond lointain. Spacieuse, la pièce est belle, ils y sont seuls. Les clients n'arriveront que vers treize heures trente pour cause de randonnée. C'est aussi la région qui veut cela.

Suzi n'est plus sur la défensive, ce qui ravit Louis.

Son mystère pourtant demeure car il ne sait toujours pas ce qui lui vaut ce voyage avec elle, ici, en amoureux. Rien ne s'est passé encore si ce n'est un baiser dans la nuque et le fait d'une intimité précipitée par leur présence dans une même chambre avec un grand lit.
Suzi s'évade, revient, rit et pleure en même temps, se tait et parle de tout et de rien. Surtout de rien.

Louis fait de même sans larmes toutefois, ce qui les rapproche et les éloigne tour à tour dans une semi-farandole que leur vie enroule autour de l'autre pour tenter de déconditionner les schémas tenaces que les non-dits sèment et cristallisent.
Suzi se sent bien. C'est si nouveau.
Louis la met à l'aise parce qu'il est tout à fait bien lui-même. Aucune pression ne vient de lui. Et Suzi peut se détendre, enfin.
La journée sera belle, ensoleillée dehors et dedans, au point que la brise légère qui l'anime soufflera les mots et les gestes justes qui unissent et calment, sans autre ambition que de laisser aller l'un à l'autre en douceur comme le glissement d'une pente escarpée qui trouve enfin son orientation.
Noire, comme son casque de cheveux, la robe que Suzi revêt pour dîner est d'une simplicité troublante. Ligne pure, nette de tout accessoire, elle est assortie à son regard de Jais dont les lignes obliques de ses yeux soulignent le triangle du visage ainsi mis en valeur.

Pour la première fois, Louis est en costume. Suzi apprécie son élégance.
Les flammes des chandelles caressent de leurs tons nacrés les peaux, maquillant d'un éclat particulier leurs yeux qui se noient les uns dans les autres sous les feux qu'ajoutent à l'atmosphère les lustres et les lampes.
Chaleur légère, couchant timide et voix en sourdine pour un dîner en tête-à-tête inattendu puisque hier encore ils étaient loin de penser à ce week-end impromptu.
Les doigts se touchent et les mains se prennent et se caressent tandis que l'oubli, programmé par Suzi, agit en surface, lissant de joliesse un moment à préserver.
Louis ne pense qu'à l'instant.
Et cela se voit.
Elle ne pense qu'à eux.
Et il le perçoit.
La soirée est plus douce que le départ n'aurait pu le laisser supposer.
Ils ont bien fait de venir, de partir.
Chacun, face à la nuit qui commence, regarde l'autre comme un cadeau, en souhaitant qu'il ne soit pas empoisonné.
Et dans le Bordeaux qui coule à flots, qu'ils dégustent avec plaisir, un autre nectar embaumant un parfum inconnu les interpelle. C'est celui de la vie tout simplement qui en épouse les impromptus, épanouissant en leur soudaineté l'ambroisie d'une source commune, celle de la joie, qui enfin servira

de préliminaires à leurs jeux communs : ceux de l'amour et du hasard. Car c'est ainsi, à n'en pas douter, que le destin s'éprend de lui-même jusqu'à pousser l'un vers l'autre ceux qui seront peut-être capables ensuite de l'embellir.
C'est une soirée qui comptera, de celles que n'efface pas le temps parce qu'il peut en programmer les beautés dans son atemporelle éternité.

*

Les jeux de l'esprit sont les confidents suprêmes dans lesquels oser n'est que faire et pour lesquels aimer est si facile que rien dans les rêves qui s'ensuivent ne peut rivaliser avec une réalité faite de richesses si belles qu'elles en anéantissent de leurs merveilles tout le reste et tout le monde.
Cette nuit-là les jeux de l'esprit se sont tus pour laisser place à l'espace corporel organisant de ses formes les lignes mouvantes d'un ballet subtil et passionnel dont Suzi fut l'étoile et Louis le soleil que la nuit claire d'une lune pleine a reconnus comme siens. Et tandis qu'étoile et soleil mariaient leurs lumières dans l'ombre opaline d'une lune attentive, la rencontre scellait de ses instants précieux les secrets avoués qu'efface l'amour de sa miséricorde superbe.
Et comment savoir ce que les clartés de chacun deviendront lorsque dégagées des ombres les âmes épurées pourront donner ce que le cœur pourtant détient de tout temps ?

C’est une question qui ce soir ne se pose ni pour Suzi, ni pour Louis. Seules les lignes d’un équilibre en mouvement, se cherchant, forment l’esquisse d’un couple dont l’avenir est tout entier concentré au présent.
Et c’est cette intensité-là qui donne à Suzi et à Louis la densité merveilleuse qui surgit tout à coup d’une rencontre lorsqu’enfin les corps sont capables de suivre ou d’anticiper – le saura-t-on jamais – ce que le devenir garde encore secret.

*

Montignac est une jolie ville.
La campagne alentour est belle, verdoyante et lumineuse en ses robes pentues qui mènent aux monastères tibétains que, d’un commun accord ils décident de visiter.
C’est au premier monastère qu’ils s’arrêtent. Des programmes d’études sous forme de séminaires ou de stages y sont disponibles à l’accueil où ils se font expliquer le fonctionnement, les quelques chambres disponibles, les repas, le bouddhisme tibétain. Ce dernier ne s’explique pas ainsi, il faut y faire le pas, le premier, nécessaire et individuel avant de prétendre comprendre.
C’est l’atmosphère de ce lieu tranquille qui interpelle le plus Louis et tandis que Suzi part seule à l’aventure vers la boutique remplie de trésors étranges et d’une foule de livres, tandis qu’elle se déchausse pour entrer dans le petit temple des hôtes

puisque le grand est en travaux, lui dit-on. Tandis qu'elle fait ensuite tourner les moulins à prières verticaux, messagers du ciel et de la terre. Tandis qu'elle s'initie tout doucement au silence, à la vacuité qu'elle entrevoit dans le regard d'un moine tibétain qui la frôle sans la voir, tandis qu'elle pèse l'irradiante chaleur qui l'anime à être seule, ici, tandis qu'elle prie – il y avait si longtemps ! – et qu'elle offre son passage, son départ, son retour et le reste de sa vie à plus de sagesse et d'équilibre, du moins y aspire-t-elle, Louis, lui, pendant ce temps s'entretient avec un moine européen ayant pris refuge, ce qui, lui explique ce dernier, est une forme d'engagement suprême ouvrant la voie des vœux, en quelque sorte. Le lama est rieur, joyeux à l'occidentale et Louis qui l'observe, dans sa robe qui dénude une épaule, se demande si cela se vit de la même façon à la tibétaine. Cela lui semble si différent. Différence qui ne se situe pas là où l'on pourrait le croire. Non. Ce serait plutôt une façon d'être, de regarder, de sourire et même de rire. L'approche n'est pas la même. Il y a là une sacrée différence. Pour Louis, il s'agit d'innocence. Sur la photo du Dalaï-Lama au-dessus de la tête de son interlocuteur, le regard rieur est celui d'un enfant ou, du moins, il y a dans ces yeux-là une innocence, une pureté, une ouverture, une confiance qui ne sont que celles de l'enfance. Une intelligence aussi, mais pas celle que l'on torture à l'occidentale par des formations et autres disciplines… non… cette intelligence séculaire qui, sachant assez pour calmer le mental, est capable de

taire pour mieux dire. Troublant, se dit Louis qui continue une conversation très intéressante. Ses questions portent sur les degrés d'étude du lama. N'y a-t-il pas là un leurre pour un occidental ? En effet, la culture, la tradition, l'application atavique des préceptes du bouddhisme par tout lama tibétain ou tout tibétain, ne sont-elles pas des « matières » impossibles à digérer le temps d'un degré passé donc appris ?
Louis a un peu de mal à s'exprimer mais il le sent très fort. Il a envie de s'entretenir avec un lama tibétain, meurt d'envie de rencontrer le Dalaï-Lama, aspire à une authenticité qu'il n'arrive pas à cerner dans ce lama occidental au demeurant fort sympathique. Ce dernier n'est pas réellement rieur. Ce n'est pas la joie qui entretient son rire mais la pirouette. C'est là peut-être ce décalage très fort que ressent Louis.
– Peut-on être lama et occidental ? demande-t-il.
– Bien entendu.
Cette réponse ne satisfait pas Louis qui prend congé en douceur pour s'extraire de ce paradoxe que représente pour lui, à tort sans doute, un lama occidental.
Suzi est introuvable, il décide de se rendre du côté des moulins à prière qu'il fait tourner avec un joyeux élan, remettant son cœur en liesse aux sages tibétains d'un au-delà ici très présent.
C'est là qu'un lama tibétain le rejoint en souriant, à la fois présent et ailleurs. Curieuse sensation pour Louis qui s'est immobilisé juste après la ligne des

moulins à prières qui tournent toujours. Le lama vient droit vers lui comme s'il le cherchait, toujours souriant, un bref « bonjour » s'envole de sa bouche quand il croise Louis pour le dépasser comme s'il n'était pas là et se diriger vers le bâtiment du fond.
Louis le suit sans trop savoir pourquoi. Mais le lama a disparu. Alors Louis contourne le bâtiment, décidé à aller se promener seul en plein champ. C'est alors qu'il aperçoit le lama debout, bien droit, le regardant depuis une porte ouverte donnant sur la campagne qu'il voulait rejoindre.
Louis s'est approché et le lama l'a invité à entrer en disant :
– Je vous attendais.
Surpris, Louis l'interroge des yeux.
– Ne me demandez pas pourquoi. C'est ainsi.
Louis s'est assis à même le sol, dos contre le mur et jambes allongées devant lui.
Le lama s'est assis en tailleur avec une facilité déconcertante. Il a fermé les yeux. Et le silence s'est installé. Légèrement, avec d'infinies précautions, puis plus intensément et si fort ensuite que Louis a totalement dû lâcher prise à toute pensée ou réflexion logique, à tout dialogue intérieur. Le lama avait fermé les yeux depuis un bon moment déjà lorsque Louis dut à son tour fermer les siens. Comme s'il n'y avait pas d'autre choix. Un moment a passé, puis un autre, qui a continué, sorte d'intemporalité étrange dans laquelle Louis glisse malgré lui.
Toucher du corps et toucher de l'âme, que le silence n'est qu'un son intime organisant les espaces intérieurs,

s'en libérant ou les envahissant, les amplifiant ou les peuplant.
Toucher du cœur et toucher du mental et de l'intelligence que tout y est familier mais qu'en même temps les coutumes et habitudes n'y trouvent pas leur place.
Toucher de la sensation et toucher de l'intériorité que la puissance est là, contenue, prête à s'exprimer dans le choix afin de la mener à bien et en même temps savoir que cela n'a rien à voir avec la volonté personnelle.
Entendre, sans la voir, la note étrange d'une couleur amie qui enveloppe et rassure en tonifiant de son impact doux chaque cellule du corps qui en vibre avec délice.
Vivre, sans rien dire un temps qui s'offre en cet écrin précieux d'une communication dont les mots sont exclus et en ressentir la fibre même dans chaque respiration que le souffle respecte comme le ruban délicat d'une continuité que la vie découle sans heurts à qui sait, ainsi, respirer.
Ne rien vouloir et aimer cet état au point de vouloir le prolonger pour y demeurer en toutes circonstances et savoir cela possible.
Louis expérimente le silence sous les auspices d'un lama mystérieux parce que silencieux.
Impossible de dire combien de temps cela dura. Ce qui est sûr c'est que lorsque les yeux de Louis s'ouvrirent, ce fut pour rencontrer ceux du lama. C'est un sourire grave qu'ils échangent avant, l'un puis l'autre, de se lever.

Il n’y a plus rien à dire.
C’est pourquoi ils sortent.
Devant la porte à droite, dos au mur, Suzi regarde l’horizon sans bouger. Assise par terre, elle se lève en les voyant sortir. Le lama les salue tous deux avant de s’éloigner. C’est alors que Louis retourne vers la pièce. Il veut mémoriser cet espace nu et vide à l’exception des tapis qui recouvrent entièrement le sol. Un brûleur d’encens qu’il n’avait pas remarqué, en cuivre. Les murs offrent leur nudité à deux thangkas. Beaux. Rien d’autre qu’un parfum de silence, encore.
Suzi regarde avec lui sans rien dire.
Et il lui prend la main pour marcher un peu.
– Qu’est-ce que c’est beau ce couchant, dit-elle.
C’est alors que Louis prend conscience de la durée.
– J’ai voulu entrer quand je vous ai vus, enchaîne Suzi, mais sur le pas de la porte, je n’ai pas pu. C’est comme si un mur invisible vous protégeait de l’environnement et je ne pouvais avoir accès à la pièce. Alors j’ai attendu dehors.
Louis n’est pas troublé, il comprend.
Elle ne pose aucune question.
Ils sont en phase bien que l’expérience de l’un n’ait rien de commun avec celle de l’autre.
Mais le lien qui les relie déjà s’en accommode. Il n’y a rien à dire pour l’instant.



Deuxième Partie

Il fait bon ce matin et Suzi prépare le petit déjeuner avant d'aller réveiller Louis et Noëlla. La table est dressée dehors sous l'auvent de la terrasse. La plaine immense, vallonnée, entourée de montagnes, est le point de vue le plus beau de cette Côte de Jor où ils sont installés depuis bientôt trois ans.
Trois ans déjà, se dit Suzi, stupéfaite de constater ce matin combien la durée est à la fois minime et grande. La relativité qui y prend tout son sens est une ruse du destin et un cadeau de la vie en général.
Le café, le chocolat pour Noëlla, les tartines et des crêpes faites hier soir et qui réchauffent dans le four. Confitures. Œufs coque.
Pour les réveiller Suzi actionne avec plus de force que le vent ce matin « l'aérole » qui tinte ses sons graves avec cette mélodie harmonieuse qu'elle aime tant. Puis elle crie les prénoms, bien fort, en même temps. Il est neuf heures, c'est une grasse matinée.
Louis déboule bientôt le premier, sa douche est prise et ses cheveux mouillés sont joliment décoiffés. Il embrasse Suzi, admire la vue, remercie Suzi et le ciel, dans l'ordre, et soupire de contentement en versant le café dans leurs deux bols.
Le jour est installé avec bonheur, les oiseaux, les voisins qu'ils voient et saluent sans les entendre car

ils ne sont pas tout près. Une voiture passe, silencieusement, sur cette petite route de campagne devant laquelle est construite la maison périgourdine qu'ils occupent.
En s'émerveillant, comme chaque matin depuis trois ans, ils attaquent avec appétit ce brunch copieux qui permet de déjeuner léger vers treize heures ou pas du tout.
– Salut les mecs !
C'est la voix de Noëlla, ensommeillée encore. Pourtant elle aussi a pris sa douche qui ne l'a que moyennement mise sur orbite.
– Bonjour, lance Louis, encore un réveil difficile ?
– Bof.
– Bonjour Noëlla, comment se porte notre princesse ce matin ?
– Un peu bouffie, trop de coca hier soir.
– Qu'est-ce que vous avez fait finalement ?
– On est restés là, répond Noëlla à Suzi, en montrant d'un œil torve la petite cabane à deux cents mètres de là où Noëlla a organisé son espace vacances avec l'aide de ses amis.
– Ah bon ! Mais nous n'avons rien entendu, dit alors Louis en cherchant l'approbation de Suzi.
– Rien du tout, dit cette dernière en hochant la tête d'un air amusé.
– Nous sommes capables, voyez-vous, de nous distraire, de nous amuser et de profiter d'une soirée de façon digne. Je ne comprends pas votre étonnement. Loulou a même joué de l'harmonica et nous avons tenté – sans succès – de reproduire le OM du « Lama

chéri ». Mais l'instrument il est vrai ne s'y prête pas. Seule la voix humaine fait l'affaire. Ce fut une belle soirée. Les étoiles étaient, de plus, magnifiques dans leur écrin de nuit satiné. Vraiment, une belle soirée.
D'un ton très posé, Noëlla a débité cette tirade, Louis la regarde sérieusement tandis que Suzi qui beurre des tartines à la chaîne, les distribue, très attentive à eux deux.
Et Noëlla enchaîne tout en organisant pain beurré, confiture et chocolat selon un rituel bien précis que chaque matin elle réitère avec une joie calme et profonde.
– Mon anniversaire aura lieu dans deux semaines. Nous avons décidé avec « Lama chéri » de le fêter aussi au centre tibétain avec les enfants qui viennent cette année en vacances du village d'enfants de Dharamsala. Vous êtes conviés, j'y tiens, d'autant que c'est grâce à vous en grande partie si ces vacances ont pu être organisées. La fin de soirée se passera ici, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.
Noëlla, du haut de ses presque huit ans, regarde son père et Suzi qui dit :
– Je te remercie Noëlla pour cette invitation que j'accepte avec joie. Pour la soirée exceptionnelle de tes huit ans, me laisses-tu carte blanche ou as-tu des idées particulières ?
– Je te laisse carte blanche Suzi et je te remercie pour ta gentillesse depuis trois ans. Parce que je n'ai jamais eu d'anniversaire aussi réussi que durant ces trois ans qui viennent de passer si vite.

Louis s'est levé pour embrasser le sommet du crâne de sa fille qui en sourit d'aise.
– « Lama chéri » dit que ce point au sommet du crâne est très stratégique énergétiquement. Et tu m'as toujours embrassée là, n'est-ce pas ? Ce que je trouve de très bon augure.
Louis qui est debout se dirige vers la cuisine pour rapporter du café chaud tout frais.
Noëlla s'est levée puis elle est allée sentir une rose magnifique à laquelle elle s'est adressée comme à une adulte. Puis après une caresse aux pétales offerts, elle est revenue à table pour continuer son brunch avec un plaisir non dissimulé.
– Je suis vraiment très heureuse ici, vous savez. Est-il indispensable de me renvoyer en pension ? C'est si loin la Suisse ! Et puis j'ai tellement envie d'apprendre tout ce que « Lama chéri » sait et il connaît tant de choses que je suis certaine qu'à étudier avec lui, nous y gagnerions tous et chacun. J'espère, Louis, que tu vas y réfléchir durant ces deux semaines qui nous séparent maintenant de ces huit années passées sur cette planète. Parce que moi j'ai autre chose à faire, vois-tu, que de me prélasser dans une pension huppée de la région de Lausanne avec des filles que l'on élève pour la jet-set… le mariage… et autres billevesées dont je me passerais bien.
Puis Noëlla regarde son père droit dans les yeux pour ajouter et terminer :
– Merci d'y réfléchir vraiment. « Lama chéri » aura sûrement des choses à te dire. Seras-tu disponible ces jours-ci ?

– Il me semble plus judicieux d'attendre ton anniversaire, répond son père.
– Comme tu voudras, conclut Noëlla.
On a sonné au portail, elle bondit joyeusement pour embrasser Suzi puis son père et se sauve en disant :
– Je déjeune chez Loulou où vous pouvez me joindre, je serai de retour dans l'après-midi. C'était super bon !
Noëlla est partie. Loulou habite la maison voisine. Suzi regarde Louis gravement.
– Cette enfant est étonnante, décoiffante. Huit ans ! C'est too much ça. Moi à huit, j'étais débile à côté !
Suzi est songeuse. Louis lui baise le bout des doigts.
– Toi tu es aussi une petite merveille. Mais à cet âge-là personne ne t'a laissé le choix des armes pour la vie, n'est-ce pas ? Mais c'est vrai, Noëlla est exceptionnelle. Et ce n'est pas parce qu'elle est ma fille, mais tout de même. Quelle responsabilité !
– Et puis, ajoute Suzi, cette façon charmante qu'elle a d'appeler « Lama chéri » ton lama, ta première rencontre ici, tu te souviens ?
– Et comment donc ! L'oracle des lieux. Quel homme. Et quand je dis homme, je réduis tant que… mais c'est vrai c'est son « Lama chéri ». Finalement, elle est souvent avec lui, non ?
– Quand elle est ici, elle passe au moins deux heures par jour avec lui, matin ou soir, depuis trois ans. Je me demande ce qu'ils peuvent bien se raconter.
– « Lama chéri » ne raconte jamais rien. Mais il a le don d'assister dans les changements radicaux d'une vie, que précède toujours le silence. Et ainsi, il devient, sans

intervenir, le catalyseur de ton propre devenir. C'est ce qui s'est passé pour moi, donc pour nous, souviens-toi.
– C'est juste, approuve Suzi.
Elle continue :
– Tu sais que chaque jour qui passe affermit mon choix intérieur. Quitter Paris, N'ga, Pedro et les autres ne fut pourtant pas une partie de plaisir. Mais chaque matin ce choix se renouvelle, clair et lumineux, parce que tu es là aussi. Je te remercie Louis, tu as été, à l'époque, grandiose. Et tu le demeures à mes yeux, à mon cœur. J'aime Noëlla comme ma fille, ma sœur, moi-même. Et ce miracle qui consiste en ce que je peux aujourd'hui aimer, me vient aussi de toi, ta présence, ta limpidité. Je t'aime.
Et en disant cela Suzi se rend compte à quel point il est facile d'aimer Louis. Il est magnifique, tout simplement.
Le brunch est terminé.
Ensemble ils débarrassent.
La journée s'annonce paisible.
Suzi ressent très fort la nécessité de lire, d'étudier. Il est question pour elle, en ce moment, de médecine tibétaine. Elle s'informe, avec passion, depuis qu'un médecin tibétain les suit tous trois.
Louis va jardiner un peu. Les vacances lui en laissent le loisir. Louis a changé de vie. De métier. De femme, sa fiancée lointaine s'est évanouie dans les bras d'un autre et Paris l'a retenue. Elle avait fait le choix d'une forme de vie, pas d'un homme. Tout est bien ainsi.

Noëlla est une joie un peu angoissante par moments. Sa mère, très jeune, dix-sept ans à l'époque de sa naissance, est repartie dans sa Thaïlande natale comme une folie de jeunesse que l'inconscience récupère afin d'en polir les angles durs pour les rendre acceptables. Plus de nouvelles. Disparue. Noëlla sait. Mais Noëlla est beaucoup plus sage que nombre d'adultes. Pour elle un problème est une solution et une joie, une épopée neuve qui porte et libère. Alors une mère disparue qui doit aujourd'hui n'avoir que vingt-cinq ans est une porte ouverte quelque part qui ne claquera jamais parce qu'un jour un bébé du nom de Noëlla l'a empruntée jusqu'ici. C'est tout. Aussi simple que cela pour Noëlla qui a raconté sa propre histoire à Louis sous forme de conte alors qu'elle n'avait que trois ans. Depuis Noëlla a tout intégré très vite. Elle peut en parler, le fait parfois, avec beaucoup de sagesse et une grande lucidité qui ont toujours émerveillé Louis. Suzi a été acceptée après quelques tests de la part de Noëlla. Tests passés avec succès car la part chinoise de Suzi a rencontré avec bonheur la part asiatique de l'enfant dans un dialogue d'abord silencieux où chacune s'harmonisait à l'autre avec beaucoup de prudence dans une réelle ouverture qui finalement a prévalu. En effet l'enjeu était de taille. Noëlla aime son père. Suzi aussi. C'est cet amour qui est la base sûre de leur relation maintenant comme alors.
Louis est heureux.
Il n'aurait pas su renoncer à Noëlla, non plus qu'à Suzi. Il n'en a d'ailleurs jamais été question.

Le destin, bien avant leur rencontre, avait posé les jalons irréversibles d'un cheminement commun et cela, Louis est persuadé que « Lama chéri » comme l'appelle joliment Noëlla, le sait, et que, de surcroît, il en fait partie, comme un élément incontournable que devait rencontrer Noëlla, donc lui et Suzi.
Les bruits de la campagne prennent peu à peu le pas sur les rêveries de Louis qui attache maintenant toute son attention à traiter les amies de Noëlla, les roses.
Louis est captivé par les couleurs, les senteurs, les clartés et les ombres, les lumières et le ciel.
Et c'est pour lui une sorte de méditation qui l'accapare tout entier.
Suzi, elle, est montée lire.

*

Divine harmonie des cymbales tibétaines que « Lama chéri » fait tinter pour Noëlla qui n'en finit pas de retenir en elle le son particulier qui s'imprime pour disparaître et revenir. Bruit ou son qui ondule, entoure, enveloppe tout en allant droit dedans, soulevant l'être à sa plus subtile capacité d'écoute. Ce n'est pas un jeu. C'est un fragment d'une totalité que Noëlla se découvre être aussi. Sensation étrange qui la rapproche de « Lama chéri » tout en lui ouvrant les ailes de l'autonomie. Route large où chacun avec l'autre trouve sa place et la main tendue qui accueille ou dirige sans imposer.
Noëlla s'assied comme « Lama chéri », en lotus. La colonne vertébrale bien droite comme il le lui a

montré. Ainsi installée, face à lui, elle écoute son et silence qui s'entremêlent, se superposent ou se continuent jusqu'à la pointe d'une sorte d'intense acuité qui, lorsqu'elle en découle, n'est plus que salvatrice.
Ainsi attentive et détendue, Noëlla apprécie à sa juste valeur ce silence inusité qui entend, reçoit, dit, avec ses propres vocables et sonorités, tout un monde qu'il lui semble connaître depuis toujours. Familier ce monde. « Lama chéri » n'a pas son pareil pour lui enseigner une phonétique née du silence et qui y retourne, ondulant sur la voix et mourant sur les sons, avec eux, pour aussitôt les ressusciter alors que l'on se croyait, à la longue, aphone ou essoufflé. Ce qui ravit Noëlla est cette manière toute personnelle et particulière qu'a « Lama chéri » de trouver tout normal. Un jour par exemple, lorsqu'elle était plus petite, elle était sortie, car ses jambes fourmillaient. Puis elle était revenue, s'était rassise et avait enchaîné avec lui, sans qu'il ne bouge ni même ne semble le remarquer, n'était-ce ce sourire complice et énigmatiquement léger qui avait glissé sur ses lèvres.
Jamais auparavant, un adulte ne l'avait vue sortir ou bouger dans la maison ou à l'école ou encore ailleurs, sans non seulement le faire remarquer, mais en plus en commentant, en découpant, lui semblait-il, ses moindres faits et gestes. « Lama chéri », lui, avait simplement continué comme si ces mouvements qu'elle avait eus ou bien étaient inclus intimement au moment ou à ce qu'ils faisaient là tous deux, ou alors comme si continuant son propre mou-

vement intérieur, il l'avait laissée au sien. Et les deux façons de vivre et de comprendre cela n'étant pas incompatibles, Noëlla en avait ressenti à la fois une plénitude et en même temps une liberté que rien n'aurait pu altérer ou mettre en balance. Depuis, « Lama chéri » était devenu son ami inconditionnel. Depuis, les vacances étaient pour elle doublement voire triplement comblantes. Louis, Suzi, et « Lama chéri », plus les copains et amis. Le rêve devenu réalité pour une petite fille au cœur ouvert sur les autres et la vie.

Noëlla dit toujours qu'elle prend refuge lorsqu'elle rend visite à « Lama chéri » dont la porte lui est toujours ouverte. Elle aime ces deux mots-là « prendre refuge », ils évoquent pour elle confiance, sécurité, allégeance à des armées invisibles représentées sur terre par « Lama chéri » qui en connaît toutes les secrètes composantes dont il est le messager.

Avec « Lama chéri », elle peut inventer, il la suit alors, voguant en amont vers ces destinations où elle mène ses personnages. Destinations connues de lui mais qu'il lui laisse pourtant explorer et raconter comme si elles lui étaient inconnues. Jamais « Lama chéri » ne dit « savoir ». Jamais. Et par moments Noëlla a la délicieuse sensation que « Lama chéri » apprend d'elle aussi. C'est décidément un adulte à part « Lama chéri ». Il ne fait rien, ne dit rien, n'écoute rien, comme le font en général les adultes qu'elle connaît. Même Louis et Suzi ont tendance à être très adultes ! Et pourtant ces deux-là sont exceptionnels. Mais il n'y a rien à faire, les adultes ont des

« tics » d’adultes, c’est tout. C’est comme cela, alors mieux vaut faire avec tout en restant vigilant.
Noëlla cette année a demandé à « Lama chéri » de lui enseigner le tibétain. Ce qu’il a refusé, donnant à Noëlla l’avis de commencer avec un autre professeur. Noëlla a compris que « Lama chéri » avait autre chose à faire avec elle et notamment tous ces sons et mantras, comme il dit, qu’elle aime vocaliser à ses côtés. Mais Noëlla a décidé d’attendre pour apprendre le tibétain. Elle sait de façon certaine qu’elle doit accepter ce que « Lama chéri » décide de donner, et qu’elle ne doit pas tenter là une interférence avec ses propres envies si légitimes soient-elles. « Lama chéri » sait. Et Noëlla a décidé d’accepter ce qu’il choisit – mais le choisit-il ? – de donner, comme et quand il le souhaite. Une fois de plus Noëlla lui a dit qu’elle prenait refuge avec lui. Ce qui n’a même pas fait sourire « Lama chéri ».
C’est pourquoi Noëlla s’est dit :
– Quand je disais qu’il ne fait rien comme les autres adultes !
Quand elle est rentrée chez elle ce soir-là, vers dix-huit heures, Noëlla vibrait de tout son corps, comme si chacune de ses petites cellules était branchée sur un courant identique aux sons émis ce jour-là.
Face aux vallées et aux montagnes, les bras écartés, elle a entonné le OM de « Lama chéri », seule face au monde.
Louis et Suzi ont interrompu leurs occupations pour se joindre, dans et par l’écoute, à cette magie d’une

voix de petite fille défiant la planète d'un enjeu venant du ciel, à moins que ce ne soit le contraire ?
À gorge déployée, Noëlla a repris le OM trois fois. Sûre que « Lama chéri » y était lui aussi tout entier contenu, comme tous ceux qu'elle aime.

*

« La fleur est élégante et
Lorsqu'elle ouvre sa robe colorée à
Mon cœur ébloui, j'en
Distingue le parfum subtil ainsi
Qu'une présence légère, compagne de
Toujours, voyageuse à jamais.
La rose est mon amie et quand
Je l'offre à « Lama chéri » il en
Comprend la beauté pour l'offrir à
Son tour, à plus haut que lui.
Je suis une petite fille en quête de
Marches. La rose, mon amie, me
Les enseigne. »

C'est ainsi que Noëlla commence sa dernière journée de vacances. Un poème, quelques mots pour ne pas dire ou dire, pour parler à qui lira et comprendra, pour communiquer, même avec quelqu'un d'obtus s'il parvenait jusqu'à ces mots livrés de bon matin à son carnet intime.
Noëlla attendait beaucoup de l'entrevue de Louis avec « Lama chéri » et elle avait raison puisque ce

dernier a convaincu son père de ne pas la renvoyer en pension en Suisse.
Noëlla restera donc ici, à Montignac où elle suivra une année scolaire plus familiale et où « Lama chéri » pourra continuer cet enseignement tibétain qu'elle veut poursuivre absolument. Choix d'enfant, détermination adulte, Noëlla ce matin est au comble de l'enthousiasme. Pour une fois elle a l'impression de poursuivre ses vacances malgré la rentrée des classes puisqu'elle ne change pas d'endroit, ni d'amis.
Louis a décidé ou plutôt s'est-il laissé décider, convaincre ? Ce fut une évidence plutôt qu'autre chose. Sorte d'intuition qui produit cette action juste qui, en privilégiant l'amour, donne sa justesse et son équilibre à tout choix.
Suzi est ravie de garder Noëlla qu'elle aime de tout son cœur. Et puis Louis est si heureux, même s'il tend à s'en défendre !

Les vacances passées à trois plus les amis n'auront donc pas le goût de nostalgie qui en nimbe les dernières heures. L'enthousiasme est roi, la joie est au rendez-vous d'une rentrée pas comme les autres sur laquelle « Lama chéri » a posé son sceau de la sagesse et l'entente harmonieuse. Son visage impassible répond à celui de Suzi lorsque cette dernière pour le remercier lui porte des fleurs du jardin pour orner son autel. Les roses sont si belles qu'en les lui offrant elle souligne – bien qu'il le sache – que ce sont les amies intimes de Noëlla qu'il reçoit là. Il le

sait. C'est ce que son sourire intérieur ébauche sur ses lèvres closes pour remercier Suzi qu'il devine heureuse.
L'effervescence d'une rentrée pas comme les autres termine donc ces vacances que continuent soleil et promenades. Mais Noëlla s'est recueillie en elle-même afin de respecter avec bonheur les choix des adultes qui cette fois-ci lui conviennent si bien.
C'est la rentrée. Et c'est bien.

*

Ce n'est pas tant l'école et son cursus normal - mais qu'est-ce qui est normal, se disent Noëlla, Louis et Suzi - que tout ce qui se passe parallèlement avec « Lama chéri » tout au long des semaines et des mois qui posent, jour après jour, les miracles du quotidien qui, pour la plupart des gens, passent inaperçus. Parce que les habitudes, la précipitation et le stress ou encore l'agitation ne permettent pas le calme nécessaire à la vision claire et juste de ce qui est – et avec quoi il faut faire et avancer – et non de ce que nos perceptions sentimento-sensorielles en brouillent, court-circuitant ainsi les actions qui précipitent nos frasques et failles avec force autour de nous, de chacun.
C'est à ce calme mental qu'est en train d'accéder Noëlla entre sa huitième et sa neuvième année. « Lama chéri » n'explique rien ou pas grand-chose, mais avec lui, on passe du superflu à l'essentiel avec une telle facilité et une telle rapidité que, forcément,

la différence entre les deux vécue si intensément fait basculer la durée dans cette relativité dont Louis a parlé à Noëlla en évoquant pour elle le monde de la science et ses pionniers comme Einstein. Et ce monde-là fascine Noëlla tout autant que celui auquel elle accède avec « Lama chéri ». À tel point qu'elle a demandé pour Noël toute une panoplie de chimiste et de physicien. C'est dire que les émerveillements qu'elle trouve avec « Lama chéri » lui semblent plus que proches, tout à fait liés et annonciateurs de ceux que lui dévoile la science dont son père est un fou, cela tombe bien.
Dans l'évolution et ses à-coups heureux ou pas, la maisonnée de la Côte de Jor s'est harmonisée, comme si l'avancée de l'un des membres du foyer correspondait au creux traversé par un autre. Louis évolue comme un balancier, stable en ses limites ouvertes sur l'impossible dès qu'il est en contact avec « Lama chéri », il ose et tait, aime et réfléchit sans jamais trop extravertir de lui les ombres salutaires qu'il dépasse comme un guerrier au front blême. Car, tout de même, se dit-il parfois, nous avons créé, saisi notre chance à être tous trois ici, mais chacun d'eux est à la fois son maître et sa propre dépendance. Même Noëlla qui, en adulte, assume avec un dynamisme régulier la lourde tâche qu'elle a choisie – mais a-t-elle choisi et quand ? – de mener une scolarité tout à fait normale et d'y ajouter cet enseignement que dispense « Lama chéri » à tous ceux qui en choisissent la voie.

Noëlla qui s'isole très souvent dans la nature a pris conscience que c'est là, lorsqu'elle est vraiment toute seule, qu'elle se sent le plus proche du monde entier. Et ce monde entier lui semble si vaste que rien, pas même l'horizon ne l'en sépare plus. C'est pourquoi lorsque des amis de Suzi et Louis viennent déjeuner, prendre un verre en passant, comme cet après-midi, Noëlla est très étonnée par ce besoin pressant qu'ont les adultes de n'échanger que des mots, toujours des mots encore des mots, comme si une sorte de vertige du vide devait absolument et inconsciemment être comblé. Lorsqu'ils sont partis, Noëlla a dit :
– Pouvez-vous me donner une bonne raison sur cet abus de parlotte, chronique, que je ne cesse de constater dès que vous recevez ? Et bien entendu, vous n'êtes en cause ni l'un, ni l'autre.
Puis elle n'a pas attendu la réponse avant de se diriger face au ciel, dans le jardin, sur la pelouse, disparaissant derrière la petite cabane, son refuge.
Suzi a commenté en regardant sa silhouette qui s'éloignait :
– Je suis toujours ahurie devant le langage qu'emploie Noëlla. Pas toi ?
Louis semblait rêveur pour répondre :
– Elle a raison, pourquoi se rencontre-t-on les uns et les autres pour parler seulement ?
Un silence. Il continue :
– C'est vrai ça ! Il pourrait bien arriver au 21e siècle une autre façon d'échanger. Plus énergétique, plus fluide, où les mots ne seront que l'aboutissement

d'un contact plus vrai, plus intense, plus intérieur… non ?
Louis regarde Suzi qui regarde la cabane, là-bas sur la gauche derrière laquelle Noëlla a fui vers sa solitude. A fui ? Mais non, se dit Suzi, j'ai vraiment des schémas dans la tête moi ! Elle retrouve un moment de paix cette enfant, elle ne fuit pas. Puis à Louis :
– Tu sais, depuis trois ans, je vis un rêve absolu. Je vous aime tant tous les deux. Ce ne fut pas facile pour moi, comme tu le sais, et cette impression ancrée en moi que l'on peut remédier à tout et même changer sa vie entière sur un simple choix est une révolution permanente que je vis encore, après trois ans et demi ici. Alors oui, je crois sincèrement que les relations pourraient bien changer pour ce 21e siècle prometteur… cependant c'est de chacun encore une fois dont il est question… il semblerait que les enfants soient bien plus près de ce changement que n'importe lequel des adultes que nous fréquentons et voyons.
– À part « Lama chéri » ! lance Louis.
– « Lama chéri » est un enfant de lumière dans un corps de vieux tibétain. C'est cet enfant de lumière en chacun qui est en question, me semble-t-il.
– C'est le Christ, pour nous, Sa lumière…
– C'est vrai, moi qui suis bouddhiste de façon atavique et culturelle, je sens bien ce que tu dis, sans vraiment le comprendre ou plutôt… le vivre.
C'est alors que Noëlla déboule en courant, en riant et se précipite sur Suzi qu'elle embrasse en disant :

– Vraiment, tu sais, je suis si heureuse que Louis et toi vous soyez trouvés. Parce que si j'avais dû dessiner une maman et lui donner vie, ce serait e-xac-te-ment toi. Je t'aime très fort.
Suzi, les larmes aux yeux, a serré très fort Noëlla sur son cœur.
Et à partir de cet instant ce fut différent, la maisonnée tout entière, concernée et complice, a commencé à vivre un rythme plus global, plus particulier, unique et si dynamique que Noëlla elle-même a pu quelques jours après parler de synergie. Et là encore Suzi s'est demandé comment Noëlla, et où… pouvait trouver ce genre de mot.
Il semblerait, a conclu Suzi en elle-même, que Noëlla vive si intensément les choses du quotidien et de son évolution, que forcément, les mots justes suivent pour exprimer la réalité d'une expérience et non d'une quelconque théorie où le mot précède toujours l'expérience qui ne vient parfois pas…
Suzi, alors, s'est dit que le 21e siècle, ce serait aussi cela. Vivre et non apprendre uniquement. Et cela lui semble un si beau programme que le rire joyeux, a fusé.
Noëlla qui prenait un morceau de chocolat dans la cuisine où elles se trouvaient toutes deux, s'est retournée avant de sortir en disant :
– Cela fait plaisir de t'entendre rire ainsi.
Suzi s'est fait la réflexion suivante : c'est fou, cette enfant ne m'a pas demandé pourquoi je riais, mais m'a remerciée de rire.
Noëlla, décidément, n'ayant aucun tic d'adulte dans sa mentalité toute neuve, donne en permanence des

leçons bonnes à prendre. Suzi s'est alors attaquée avec ferveur et amour à la préparation du dîner.

*

Une tradition bouddhiste tibétaine dit que tous les êtres vivants et sensibles sont nos pères et nos mères parce qu'ils l'ont été lors de nos innombrables vies antérieures.
Suzi qui a lu cela le ressent très profondément. Et Noëlla qui est arrivée aujourd'hui d'une rencontre avec « Lama chéri » en parle.
– C'est vrai, ce que je t'ai dit l'autre jour rejoint tout à fait cela, vois-tu, qu'est-ce que tu en penses toi ?
C'est alors que Louis est entré dans la chambre de Noëlla puisque la porte était ouverte et que s'adressant à elles deux il a ajouté :
– Oui, mais n'empêche que la naissance dépend des parents au présent !
– Ben évidemment, a lancé Noëlla en haussant les épaules.
Puis regardant son père :
– Mais je sais que tu comprends, tu nous titilles avec ta logique c'est tout.
Éclats de rire des trois qui ensuite sont descendus pour regarder les nouvelles de treize heures en ce dimanche ensoleillé.

*

Continuelle en sa conscience,

Courte en ses nuits claires,
Longue et fluide en ses journées belles,
Complice avec la nature et
Friande d'espace et de liberté,
Noëlla grandit comme éclot une rose.
Mattes et lisses comme de doux abricots, ses
Joues ont les rondeurs de l'enfance et
Sur son visage typé que le regard
Souligne d'une intensité profonde,
Les calmes retenues de l'Asie font
Bon ménage avec les durées de
L'Occident dont la vie scolaire est
Découpée. C'est sur sa tête, là où
Louis l'embrasse depuis toujours que
La couronne de lumière d'un monde
Spirituel s'est déposée au fur et à
Mesure qu'elle y parvenait.
Mais de couvre-chef, point, aux yeux
Désavertis de ceux qui la croisent,
Enfant fragile en son squelette et
Forte en son âme, ligne souple et
Cœur de braise sous les cendres passées qui le
Ravivent comme une nouvelle naissance qui lui
Ouvre l'univers sur l'éternité d'un
Monde que « Lama chéri » occupe et vit pour
Et avec tous ceux qui cheminent dans la
Lumière éternelle des différentes confessions
Qui, se pressant au monde occidental et
Asiatique, africain et aux quatre
Vents de la planète, se croisent et
S'observent sans se retrouver encore.

C’est pour cette raison et d’autres encore que des cœurs d’enfants comme celui de Noëlla font ce voyage vers une terre obtuse qui porte des générations de séparatistes à réconcilier absolument.

Chaque enfant est une plate-forme du
Cœur qui ouvre sur le monde des
Millénaires d’amour perdu dont la
Semence est à fertiliser par
Le don de chacun à tous.
Ainsi chemine Noëlla, porteuse d’une
Identité spirituelle commune à tous que
Bien peu encore osent vivre de façon si
Totale.
Le cœur est une rose dont la couleur nous
Échoit et du rouge au blanc en passant
Par le jaune, des qualités s’incarnent ou s’envolent tandis que des chants d’enfants nous disent notre infantilisme à ne pas les reconnaître comme ces maîtres de la vie et de la mort, revenant à l’une et réconciliant l’autre dans le cœur de la vie de tous comme un bourgeon à venir, quel que soit l’âge de chacun, d’où refleurira la rose intérieure, message de l’âme au cœur.
Ainsi en est-il de Noëlla, de
Louis et de Suzi qui,
Perchés sur la Côte de Jor,
Embellissent le monde et le
Siècle à venir de leur
Maturité, de leurs émerveillements, de
Leur amour et de leurs rires.

Ainsi va le monde, ainsi va la vie.
Ainsi roulent-ils comme cette
Roue que la Fortune et/ou la
Providence alimentent d'évolution pour
Donner à l'humanité tout entière le
Meilleur du cœur de chacun, le
Parfum d'une rose éclose aux
Qualités divines reconnues et
Acceptées.
Ainsi va l'amour
Ainsi va l'action
Ainsi va et ainsi vont celui et celle
Qui reconnaissent en la
Rose le parfum de leur propre
Chair.

*

Suzi a plus d'une fois repensé à son passé depuis trois ans et Louis qui en connaît tout depuis cette échappée à Montignac a été pour elle le pivot de sa coupure avec à la fois N'ga et Pedro. La brisure vécue très en profondeur par Suzi ne date pourtant pas de cette période proche mais de ces années de petite enfance à Hong Kong où déjà elle servait à ces clients proches de sa famille dont les pédophiles remontent, pour leur immonde tradition asiatique, à l'antiquité de certaines civilisations.
L'Asie a favorisé ce genre de pernicieuses habitudes à cause des devises qui se trouvaient être la clé d'une

meilleure façon de vivre, plus confortable, à bon compte et facile.
Cependant en ce qui motivait sa famille et les trois adultes qui furent à l'origine de ses viols et humiliations, il faut à Suzi, aujourd'hui après moult explications de N'ga sa tante – notamment – se rendre à l'évidence que seuls vice et plaisir, cachés et extériorisés, furent les moteurs de la descente en enfer qui ne réussit toutefois pas à annihiler d'elle autant que l'on aurait pu le prédire.
Grâce à Louis, Suzi a compris beaucoup de choses, a réglé et intégré de nombreuses dissociations ou gémellités intérieures dont elle était la victime inconsciente, consciente et rebelle. Grâce à Louis le ciel de plomb de sa jeunesse a pu dégager les lourds nuages d'un début de vie chaotique et sauvage encore perturbateur. Grâce à Louis, Suzi est en train depuis trois ans de naître à elle-même.
Il est vrai que la rencontre de « Lama chéri » y fut pour beaucoup. Comment avoir oublié en effet que Suzi a tout confié à Louis après la curieuse première méditation de Louis en présence de « Lama chéri » ? À l'époque, ce dernier n'était que l'oracle des tibétains rassemblés en Périgord. Puis Noëlla lui a donné ce surnom dès qu'elle lui a rendu visite avec Louis son père, elle avait alors cinq ans. Depuis « Lama chéri » devenu chéri par la grâce d'une petite fille peu ordinaire, est resté le lama de prédilection d'un enseignement dont Suzi bénéficie aussi. En effet sans vraiment étudier auprès de lui, elle n'en vit pas moins les effets quotidiens puisque, à la fois Louis et sa fille

sont nourris par une bénédiction, plus forte que tout autre lieu, les reliant ensemble au lama tibétain.
Force vive de l'enfance qui renoue avec le monde lorsque l'âme se trouve un cœur humain battant les rythmes de tous ses frères et sœurs. Descendue d'un engin aérospatial inconnu, Noëlla a des airs d'E.T. en visite professionnelle se baladant au pays de l'inconscience collective avec une assurance tout à elle qui prend par moments des résonances divines époustouflantes.
Suzi est consciente que Noëlla est, à la fois, une énigme et une merveille et le lien étroit qui a fait d'elle l'élève du « Lama chéri » est plus proche d'une sorte de discipulat que de cursus ordinaire.
Les mots bien sûr n'ont pas ici l'importance que l'on pourrait leur donner par simple ignorance. Non. Les mots ne sont que les traces sonores imparfaites d'une réalité évidente qui prend sa source en l'originel pour développer ses racines humaines dans le contexte planétaire habituel ou connu, ce qui, déjà, n'est pas si mal.
Suzi voyage au pays des prières avec dans le cœur une aspiration comme jamais, dont les premiers accents ont éclaté en mélodie dès sa rencontre avec Louis par cette matinée parisienne à laquelle le *Flore* a prêté son écrin citadin.
Suzi déploie maintenant son aspiration dans la maisonnée périgourdine dont la vue imprenable est devenue l'ouverture sur le monde. Suzi aime, fait la cuisine, les courses, l'amour, étudie la médecine tibétaine, les livres et versets sacrés qu'elle grappille

entre Noëlla, Louis, « Lama chéri » et d'autres et tente ainsi de comprendre le mystérieux et de vivre l'essentiel de façon pragmatique, avec le sens qu'elle sait donner ou repérer au jour le jour dans les moindres détails du quotidien. C'est dire à quel point Suzi est occupée, à quel point elle est concentrée sur un point en elle où l'étincelle a donné naissance à la flamme de son amour pour Louis et Noëlla, le monde et surtout, surtout la plus mal aimée de tous, elle-même.

Éblouie de vie, Suzi vit sur la Côte de Jor comme une âme en partance, en naissance, en équation avec les rencontres, les autres et elle-même, sur les notes majeures de ces mélodies intérieures que son cœur entonne pour tout et tous quand, en action de grâce – et c'est vraiment le cas – elle commence, termine, et vibre tout du long ces journées qui sont les siennes.

Suzi, éperdue de reconnaissance, se sent bénie de ces dieux invisibles omniprésents et, confiante, elle remet à ces anges qui les entourent, avec Louis et Noëlla, ses plus sincères remerciements pour la protection qu'elle a découverte ici et dont elle sait jouir en toute conscience, en toute plénitude.

Les ailes des anges occidentaux se mêlent aux esprits de son enfance lorsque, en pleurs, en peur ou en quête, elle invoquait Dieu et le Diable dont là-bas, en Asie, les images sont si différentes.

Finalement, se dit Suzi, seules les images changent. Mais les dragons de son enfance perturbée ont trouvé ici un asile à leurs caracolades et une intériorité dont la foi ne les a pas déçus. Protégée, chanceuse,

épanouie, Suzi conjugue sa chance dans son amour pour Louis. Et tandis que Noëlla grandit en sagesse et en âge, les portées des notes colorées que Suzi chante avec joie ouvrent les chemins de son amour à toute une génération. Au fond tout et tous sommes si interdépendants les uns des autres et de l'environnement que seules les envolées intérieures sont capables de relier en beauté les amours mortes à celles qui renaissent, ouvrant la voie du souffle premier à la vie de chacun afin que tous, l'humanité tout entière, en respire la joie en toute synchronicité.
Suzi est heureuse et elle se dit que jamais plus, si malheur arrivait encore, il n'aurait le même goût de néant que celui qu'elle a connu. Car maintenant Suzi sait par expérience ce qu'aimer signifie.
– Quand on dit que la vie suit son cours, ne veut-on pas signifier par là que nous en suivons les lignes proposées comme des invites à nous-mêmes ?
Noëlla vient de terminer sa phrase et Louis son père ainsi que Suzi échangent un regard.
Bien qu'ils ne soient plus à proprement parler surpris par les propos de Noëlla, il y a quand même des fois où ils accusent un choc certain quant à la formulation et au sens profond qui en découlent de façon abrupte. Ils sont, après cette phrase, en train de vivre une de ces fois-là.
– Cette phrase est une proposition de thèse, répond Louis.
– Et alors ? demande sa fille.
– Et alors cela mérite à la fois réflexion et dialogue, dit Suzi.

– C’est bien mon avis, répond Noëlla qui attend manifestement l’une et l’autre. Étant donné qu’au terme de la vie se trouve la vie, quels en sont les axes proposés qui peuvent nous mener de la vie à la vie sans heurt ? enchaîne-t-elle avec gravité.
Louis est silencieux, après un petit moment sa fille, le regardant :
– Le silence n’est-il pas le plus court chemin de soi à l’autre ? Et donc de la vie à la vie ?
Puis elle continue :
– Voyez-vous, c’est ce que « Lama chéri » évoque pour moi et c’est ce que je vis avec lui. Encore me reste-t-il à comprendre pourquoi c’est facile avec lui et plus difficile avec d’autres. Et impossible avec d’autres encore. Vous avez une idée à ce sujet ?
– Peut-être « Lama chéri » a-t-il trouvé en lui le fil du silence ? dit alors Louis.
Un silence où tous trois s’harmonisent.
Puis Noëlla enchaîne doucement :
– Il est vrai que quand on réussit à saisir le fil du silence, c’est l’éternité qui répond. Ainsi le cours de la vie et son sens se rejoignent. Ce qui, en somme, est une piste pour ma question, n’est-ce pas ?
Un autre silence s’ensuit.
Noëlla ensuite se lève et remercie Louis et Suzi ainsi :
– Merci vous deux, vous m’avez bien aidée. Le plus dur reste à faire : vivre tout cela et l’intégrer à l’expérience comme une vérité de plus. Mais on peut toujours essayer, non ?
Noëlla est partie, sans doute rejoindre « Lama chéri ».

– Et elle n’a pas neuf ans ! laisse tomber Louis.
À quoi Suzi ne répond, prudente, que par un sourire suivi d’un baiser.

*

Cette année Noëlla a décidé de ne pas fêter son anniversaire comme elle en a l’habitude. Elle a donc prévenu son père et Suzi que ce jour-là il ne faudra compter sur elle que pour déjeuner avec eux. Mais que le reste de la journée serait consacré à une étude avec « Lama chéri ».
– Ce sera, a-t-elle dit, mon cadeau, si vous le voulez bien. C’est en effet essentiel dans mon cursus de la sagesse.
La question est donc entendue.

*

Louis est-il amoureux ?
Non, Louis aime de tout son cœur et de toute son âme sa fille et Suzi, à la fois de la même façon et différemment. Il y a une constante dans l’amour. Et puis des différences. Et parce qu’elles existent les unes et les autres, l’amour inclut et spécifie tout en libérant les limites pour apporter ses ouvertures et son cortège de similitudes et d’impromptus. D’inattendu.
Or ou argent, le matériau est précieux.
Louis est un amoureux de l’étude et de l’amour et si le roman ne parle pas d’un métier qu’il exerce pourtant, c’est que la réussite sociale n’est que

l'éphémère de ces traditions intimes que l'évolution intérieure construit et détruit pour reconstruire différemment encore. Et que dans ce processus de vie, le métier n'est qu'une composante pragmatique même et surtout quand, touchant à la perfection ou la visant, le destin en fait une vocation.

Louis est un amoureux. L'amour est sa foi et sa force, don constant de lui-même, il ouvre et ne cesse d'enrichir de chacun, de chacune, limites et cœur.

À cœur ouvert Louis aime, apprend, donne et vit pour, avec, dans cette immensité que représente pour lui, dans tout ce qu'il fait, un service constant au mieux-être de l'humanité. De manière floue encore il se sent responsable plus que d'une fille, de Noëlla, comme d'un élément essentiel pour l'évolution. Que fera-t-elle ? Il n'en sait rien. Mais confusément encore il sait que ce qu'elle est déjà sera pour une raison ou une autre déterminant même s'il ne parvient pas, pour sa part de père, à en discerner les importances certaines. L'amour qui le relie à Noëlla n'est pas uniquement filial, c'est beaucoup plus. Et parfois en présence de « Lama chéri » il ressent pour ce dernier le même sentiment inconnu qui le relie à Noëlla. Une sorte de respect et de confusion parfois où « être sa fille » n'a pour lui, le père de Noëlla, aucun sens.

Ce n'est pas franchement facile à vivre et il n'en a jamais parlé. Même pas à Suzi. Seul « Lama chéri », à chaque fois que Louis pense à cela en sa présence, ouvre un œil amusé, sourit, compatissant, et passe à autre chose. Et c'est une bien piètre consolation qui

pourtant aide Louis, c’est un comble ! Allez comprendre, après tout, ces liens forts et infinis qui relient les âmes au cœur du présent ! Une énigme de plus que Louis n’a pas la prétention de résoudre. Depuis sa rencontre avec Suzi, la vie de Louis a pris un tournant brusque qu’il a l’impression d’avoir su gérer au mieux. Le présent est un envahisseur qui ne laisse à Louis aucun loisir pour penser au passé ou bâtir un avenir abstrait dont la tête serait le metteur en scène. Entre Noëlla et Suzi, Louis regarde couler l’évolution passionnante qui le relie comme une inévitabilité et ainsi, entre fille et femme de sa vie, son cœur est devenu la roue tournante d’un mouvement impensable à présent sans elles. Et dire que Noëlla n’a que neuf ans – bientôt – et que Suzi et lui ne se connaissent que depuis trois ans ! C’est dire que chaque seconde sépare chaque être humain vivant d’une possibilité de changement total, radical et, pourrait-on dire, de bouleversement. Un potentiel à ne pas négliger dans une vie mais à ne pas envisager non plus. D’ailleurs cela est impossible tant le destin réserve des surprises. Cadeaux, se dit Louis. Et sans savoir pourquoi il se met à penser à « Lama chéri », le fidèle guide de ces dernières années.
Sans raison, Louis, qui se sent comblé, se sent aussi et paradoxalement sur une voie difficile et tandis que monte en lui une aspiration certaine, à quoi ? il ne sait pas, il lance à Suzi un regard qui la traverse vers leur avenir toujours incertain. Parce que ce soir Louis se dit que rien n’étant prévisible, comment peut-on faire des projets ? Et que si l’on fait quand

même des projets, alors il faut, avec beaucoup d'humilité, se dire qu'ils ne parviendront à se réaliser que s'ils sont en accord avec cette volonté divine qu'il pressent de plus en plus fortement dans les moindres actes et décisions, même les plus intimes.
Il y a en Louis une joie qui jongle en permanence avec tout ce que présente et propose la vie, en général. Et l'illustration de ce mouvement constant en lui est bel et bien sa rencontre avec Suzi. Cette dernière avait d'abord pensé qu'il avait provoqué au *Flore* leur rencontre. Mais a-t-il seulement, sans doute, à l'époque suivi le doigt de Dieu qui en dessinant leur destin lui avait montré Suzi, et pas une autre ? Suzi est au révisionnisme quant à toutes ses pensées et sensations passées. Tant de petits miracles au quotidien ont eu lieu aux côtés de Louis que Suzi accepte l'indicible, constate l'imprévisible et aime ce pardon qui en elle réconcilie des extrêmes qui jusqu'à présent dos à dos, tentent une harmonie où, malgré tout, constate-t-elle, les deux polarités, nécessaires, avaient lieu d'être quand même.
Il y a au sein du couple que forment Suzi et Louis un formidable élan, ensemble, vers… vers quoi ? se demande Suzi. Louis dirait vers Dieu, lui. Parce que son amour, en tout, pour chacun, n'est qu'expression de sa dévotion et de ce respect qu'il confère à l'autre parce qu'en lui, en elle, il voit cette étincelle-là qui est sans aucun doute pour lui, divine. La marque de Dieu est sur tous, en tout. Louis aborde la vie de cette façon et c'est troublant, pour Suzi, de constater à quel point Louis est à la fois curieux – dans le bon

sens du terme – et respectueux de chacun et de chaque souffle de vie, quel qu'en soit le règne. Du végétal au spirituel, de l'animal au divin, du minéral au céleste, Louis est un contemplatif de Dieu, un guerrier de l'absolu. La contemplation n'étant pas, a fortiori, son élément naturel le plus constant. C'est dans l'action que Louis aime. C'est par l'action qu'il le montre. C'est par le choix qu'il l'exprime. Ce qui force effectivement l'admiration de Suzi comme de tous, y compris Noëlla, qui, sur ces points précis, est l'âme jumelle de Louis, se dit encore Suzi.

Entre les effervescences que l'aube ressuscite et les secrets que la nuit engloutit, une jonction se fait, en l'homme, la femme, l'enfant, qui trouvant ses issues dans le subconscient, surcharge un jour la pénible tâche de vivre, pour tous, dans une certaine transparence de l'inconscient qui, pense Louis, a lui aussi ses limites. Ces dernières n'étant que l'insolubilité d'une trop forte condensation de problématiques diverses que l'on se fait subir à défaut d'en être le maître.

Suzi aime parler de tout cela avec Louis.

Noëlla, elle, ne dit rien, trop occupée déjà à maintenir cette transparence de l'inconscient et du subconscient, que lui enseigne « Lama chéri ».

La vie en maisonnée harmonieuse, sur la Côte de Jor, se passe plutôt bien. Les pas des uns ne servant évidemment pas aux deux autres, et ce dans le désordre, Suzi, Louis, et Noëlla avancent ensemble à des cadences différentes dont les mouvements se

perdent pour se retrouver tout en s'éloignant pour mieux se rapprocher, voire s'unir. Le respect mutuel étant une constante prioritaire que Suzi, dont le rythme est plus lent, apprécie à sa juste valeur.
Et le plus curieux est cette relation intime et charnelle qu'elle vit à son rythme pleinement sans accuser les chocs ou lenteurs dites psychologiques, mais le sont-ils ? Suzi n'est plus sûre de cela depuis quelque temps. En effet, il s'agit d'énergies et d'un sens beaucoup plus élevé et c'est pourquoi leur couple, physiquement n'est qu'harmonie en équilibre, à la fois latent et constant. C'est une superbe chose, se dit Suzi, c'est une première encore dans sa vie et elle remercie le Ciel à défaut de quelqu'un d'autre ou de Dieu en qui elle a encore du mal à croire.

Passantes et passagères d'ailleurs, certaines forces cruelles ou nostalgiques de tristesse contenue et lourde s'abattent parfois sur Suzi. Rompant le train-train de la quête d'un équilibre, ces forces n'ont prise que sur le passé qu'elles font resurgir au gré d'une image, d'une odeur ou encore d'un mot qui deviennent tout à coup la clé d'une dimension oubliée dont la porte s'est rouverte. Surprise de Suzi qui n'en croyait plus le pouvoir agissant encore. Malaise face à soi quand on sait, comme Suzi maintenant, que personne d'autre que soi-même n'est en cause…
Et la rage tout à coup qui lui monte à la gorge, non pas par rapport au passé révolu, mais contre Louis ou Noëlla, de façon brutale et jalouse. Car eux n'ont

pas de passé trouble. Et Suzi aussitôt de se réprimander pour son injustice viscérale. Noëlla et sa mère, inconnue, absente… Alors Suzi se calme ou tente de le faire en priant – elle a du mal – ou en psalmodiant un mantra enseigné par « Lama chéri ». Tout rentre alors dans l'ordre, jusqu'à la prochaine irruption d'elle-même, qu'elle ne peut encore maîtriser, et qu'elle subit donc, le temps d'une remise sur rails dont elle se débrouille de mieux en mieux. Douceurs blêmes et aigreurs insidieuses donnent à ces assauts du passé d'étranges saveurs dans lesquelles sombre Suzi, le temps d'un règlement de compte intérieur. Chaque marche péniblement gravie est alors pour elle une victoire et c'est sans peur, depuis peu, qu'elle avance sereine dans l'attaque perverse qui l'assaille. La sentant venir maintenant, elle en régule les diverses phases qu'elle doit traverser, elle le sait, avec beaucoup de lucidité, de prudence et de calme.
Et Suzi, dans ces perturbations qui l'éloignent momentanément de Louis et Noëlla, est bien forcée de prendre conscience qu'eux ne bougent pas, stables et confiants, ils attendent que passe l'orage, le sachant mais ne le bloquant en rien, puisqu'ils accompagnent de respect, en restant à leur place, les mouvements de Suzi. Pas un mot n'est échangé dans ces cas-là. À moins que Suzi n'en éprouve le besoin. Auquel cas, Louis est tout ouïe.
Et la vie va, dans cette évolution révolutionnaire de chacun, dont tous croisent et passent les seuils les

plus éprouvants avec une joie certaine à devoir en sortir.

Liberté de devenir.
Liberté chérie, comme le Lama.
Liberté du oui, comme du non.
À la vie, à l'autre.
En toute clarté.
En toute autonomie affective.
En tout amour.
Il paraît que ce serait ce que l'on appelle
Communément :
Le choix.

*

Depuis la maison périgourdine, la vue est si grandiose et intime, à la fois, que l'écrin qu'elle donne à la vision n'est qu'angle élargi à une dimension infinie dont l'horizon, encore vallonné, ou découpé comme les montagnes qui le cadrent, n'est que monde semblable et autre d'un jour à l'autre, tout au long de l'année.
Il y a dans ce paysage les verts les plus chatoyants, les bleus les plus dégradés, les marrons les plus nuancés. Soleil, lune, nuages ou pas, c'est un enchantement vivifiant et tonique et même, consolateur quand il le faut. En effet, la nature déploie là tout ce qu'elle sait et a appris. Les herbes, les fleurs, les couleurs, les plantes et les senteurs organisent leurs lumières et leurs ombres que cadence le vent, qu'ar-

rose la pluie, que tonne l'orage et que bénissent les éclairs. Il y a, du grondement au sifflement du vent ou de l'éclat au calme plat, un espace laissé à la faune ambiante qui s'y exprime dans l'intimité d'un silence auquel elle a aussi accès.
Cette nature en ses flamboyances ou en ses retenues, dépendant des saisons, est l'amie intime de chacun ici. Mais seule Noëlla entretient ouvertement avec elle et de façon assez naturelle pour sembler impudique aux adultes, un dialogue constant qui ne cesse que lorsqu'elle s'endort le soir.

Beaucoup d'Anglais dans la région, des Allemands aussi. Touristes ou résidents, ils ajoutent leur phonétique caractéristique aux sons ambiants, lorsque se promenant, ils déversent en passant les émerveillements motivateurs de réflexions ou d'extase. Ils ne sont pas gênants. Ils s'intègrent au paysage qui s'ouvre à eux comme aux autres dans un seul souci de don total et pur, à tous.
Les cris des enfants, leurs jeux et leurs conciliabules comme leurs disputes sont aussi les bienvenus. C'est la vie qui s'exprime là et comme pour tout ce qui vient d'elle, la nature est accueillante. Elle berce ou fait l'écho, chaleureuse ou fraîche en ses tapis précieux, elle invite d'une pente ou provoque d'une cime, laissant aux vallons la joie de décliner des prairies riches de prélassements et de rendez-vous. Car l'amour ne s'y trompe pas, il connaît et reconnaît, tout en y aspirant, ces sites superbes qui deviennent

son cadre amplificateur et si naturel quand les amoureux se croient seuls au monde.

Plénitude, ivresse, découverte, sagesse, la nature ploie et emploie ses moyens les plus beaux comme des beautés à offrir coûte que coûte aux regards qui s'y essaient, contemplatifs ou émerveillés. Elle emplit les yeux de ses profusions touchantes dont les cœurs raffolent car c'est indiscutable et dès lors, le mental en est exclu.

Vivre et donner, aimer assez pour en être embellie.
Offrir plus qu'il n'est possible de prendre.
Générosité et accueil.
Que la nature est belle quand elle se
Promène par monts et vallées,
Passant sous bois le temps d'une
Lumière tamisée pour se
Récupérer changeante en diable sur les
Rives dorées d'une plage au
Blond divin. Elle invite, suggère, prend son temps et
Le vôtre, vous le rendant au centuple,
Rechargé en ondes lumineuses,
Oxygène et chlorophylle, la nature vous
Aime comme elle-même et à tout
Jamais. Pour chacun elle se pare afin de
S'offrir plus belle encore dans cette
Profondeur à vous communiquer de ses
Paysages à déguster.
Et c'est ce sens unique constant que l'on appelle
La Nature.

Quelle beauté !
C'est, sans voix que vous l'apprécierez.
C'est, en soi que vous la comprendrez.
C'est sans fin que vous vous y adonnerez.
Mais il faut pourtant, et c'est un
Devoir,
La respecter et la soigner,
L'aimer aussi et la comprendre.

C'est tout cela, comme un échange intérieur, qui se voit, s'anime et s'échange avec chacun sur et depuis la terrasse de la maison périgourdine de la Côte de Jor, qu'indique la nature environnante. De là, le paradis est tangible. Pour peu que l'on en perçoive dans le cœur l'étincelle qui y mène.
Et c'est purement magnifique.

*

Noëlla a vécu son neuvième anniversaire comme une peau qui se détache plutôt que comme une peau dans laquelle on entre.
La mue a eu lieu sous les auspices de « Lama chéri » qui lui a indiqué de façon subtile la réalité de ce nombre d'or : 9.
C'est la mesure des gestations, lui a dit « Lama chéri ». Et étant le dernier de la série des chiffres, il annonce, symbolise à la fois une fin et un commencement, une sorte de transposition sur un autre plan. Ce qui parle beaucoup à Noëlla qui écoute avec tout son cœur et toute son âme.

Comme le choix des armes, la voie du cœur ne trouve, sur le chemin de son ouverture, que les limites de la volonté personnelle à faire ou pas, avant d'accéder à la valeur globalisante de l'être.
Force calme et détermination tranquille, telles sont dans les yeux de Noëlla, son attitude et ses gestes, ce qui, d'abord, saute à l'entendement. Depuis toute petite, elle possède de façon innée, cette étrange concentration faite de mobilité attentive et de clarté de raisonnement qui engendrent un discernement s'apparentant à une forme de connaissance directe. Et pour une petite fille que l'on voit ainsi se conduire et parler comme une adulte et pas des moindres, c'est pour le moins troublant.
« Lama chéri » a reconnu en Noëlla cet élément intemporel qui, sans âge et sans sexe, qualifie l'être quelles que soient sa nature et sa position sociale ou humaine. De cette reconnaissance mutuelle entre « Lama chéri » et Noëlla est née une complicité spirituelle dont la trame du travail oriente l'intériorité de Noëlla vers ce qu'elle est, dans une forme de devenir unique qui correspond à sa spécificité et à un destin que personne autour d'elle ne néglige. Le respect et la tolérance y présidant sont à eux seuls les bornes d'un cheminement où sont clairement appréhendés les parents, la société, l'enseignement en général et une pratique quotidienne des préceptes bouddhistes que Noëlla a choisis librement.
Tout cela est sans doute un peu curieux pour les regards extérieurs critiques mais la justesse de ce chemin clarifie d'elle-même toutes les questions qui

sont posées par l'ignorance des autres. Ce n'est donc pas ou plus un problème pour personne à Montignac, compte tenu du fait que pour Noëlla il n'y a jamais eu de problème, ce qui a contribué d'emblée à assainir des curiosités qui auraient pu se glisser là où tout n'est que transparence. Il est certain que le cartésianisme français bien ancré dans les mentalités est source de clichés et idées toutes faites, mais l'apathie qu'il entraîne est bien entendu bouleversée par une enfant comme Noëlla. L'évidence de ses facultés dites intellectuelles est une somme d'acquis spirituels de haut niveau dont la sagesse est une constante indéniable. Et de même que Mozart, enfant prodige, faisait l'unanimité par son talent, Noëlla, être humain à part entière fait l'évidence par sa sagesse.
Comme un arpège qui se dégouline de musique composée, de la tête aux pieds, Noëlla improvise sa vie de façon spectaculaire, véritable satellite d'une autre façon de voir et d'agir, de comprendre et de choisir. Et tandis que Louis l'accompagne d'une vigilance toute fraternelle, Suzi, l'amie, la sœur, ne se situe plus très bien dans ce sillage double car parfois il lui semble que l'enfant, c'est elle. Tout cela est si curieux. Tout cela est si embarrassant parfois aussi. La seule action que Suzi puisse sur elle-même pour l'instant est de gommer de façon résolue de tous ses propos et actes, l'infantilisme qu'elle se surprend à vivre. C'est dire que quand Suzi est inconfortable, c'est Noëlla qui soudain devient l'aînée et il faut bien le dire, les rapports en sont un tantinet cham-

boulés. Louis, quant à lui, ne voit rien ou fait-il semblant, se demande Suzi. Noëlla, elle, perçoit les plus infimes pensées de son père. Il est à l'aise car il aime réellement. Et rien de ce que vit Suzi ou elle-même ne lui est indifférent. De cela Noëlla est sûre, ce qui lui donne courage et aisance dans les relations triangulaires au sein de la maisonnée. Relations au gré de laquelle sa maturité intérieure se glisse harmonieusement dans les jeux supposés être les siens et dont elle fait profiter tout le monde en les adaptant comme elle sait, avec un art particulier reliant petits et grands sous l'égide d'une joie de vivre qui s'applique à toutes les circonstances.

Chacun des membres de cette maisonnée peu ordinaire a des rapports particuliers avec « Lama chéri ». Seule Suzi le rencontre moins souvent bien qu'elle l'aime beaucoup mais éprouve quelquefois une sorte de retenue envers lui due aux contacts fréquents entretenus avec lui par Noëlla et Louis. Comme si Suzi, timide en elle-même, n'entrevoyait pas encore la facilité d'un extrême abandon que Louis et sa fille vivent, pour leur part, dans tout ce qui concerne leurs rapports avec « Lama chéri ».

Tout cela est un peu confus. Suzi est à la fois heureuse mais ses prises de tête avec elle-même sont silencieuses et abruptes à l'image d'un flanc de coteau que l'énervement descend ainsi qu'une bombe dont on ne sait si la chute se fera en douceur ou explosera. Suzi tend vers des cimes nébuleuses dont les nuages environnants ont les caractéristiques de ses failles, trop connues d'elle, qu'elle tente aussi

de cacher, échappant volontairement au miroir de ses yeux quand elle sait pouvoir éviter une chute périlleuse tout en ne faisant rien pour cela. Complexe. Encore trop compliqué pour la clarté radiante de « Lama chéri » qu'elle continue de fuir sans en donner l'impression. Ne pas être prête a toujours été pour Suzi une angoisse qu'elle revit ici. Simplement l'angoisse s'applique à autre chose. Il ne s'agit plus d'un travail ou d'un rendez-vous mais de ces noces intérieures dont les énergiques polarités se pressent en elle. Elle n'est pas encore prête à ce mariage-là qui offre à son aspiration le profil d'un père et d'une fille que Louis et Noëlla dessinent à son cœur de façon si parfaitement harmonieuse. Suzi aurait tant aimé un père comme Louis. L'inceste est pour elle, et est-ce à jamais, la question est là, le frein caricatural à un développement sain dont elle a été privée. Le pas peut-il se remplacer ? Faut-il oublier ? Effacer ? Pardonner, certainement. Mais où cela la mènera-t-elle maintenant que son père est mort ? Quant à N'ga elle ne veut même plus en entendre parler. Une fois l'inceste consommé, c'est N'ga qui en a entretenu l'ambiguïté comme l'insanité. Suzi d'un geste a claqué la porte sur personne pour sortir de la maison et se promener devant le panorama superbe qui lui fait face. Ils vont rentrer. Et en attendant Louis et Noëlla, Suzi se sert du vent et de la beauté environnante pour se refaire la santé intérieure illusoire d'un refus à penser plus avant.

Il est dix-sept heures trente et dans son cœur résonne encore le bruit des coups de sonnette de ces

hommes, ces clients d'une heure ou d'une nuit que N'ga organisait. Le dégoût monte une fois encore à sa gorge et Suzi, à l'asiatique, crache un jet de salive directionnel qui s'écrase après avoir été dévié par la brise forte qui sévit en cette fin d'après-midi.
Elle éclate de rire et c'est finalement son rire qui la délivre de ses pensées. Une rupture du temps par la durée d'un instant qui contient une habitude oubliée depuis déjà longtemps : cracher.
Suzi se sent ensuite plus légère et peut enfin profiter de la nature jusqu'au retour des deux amours.

*

C'est dans ses propres créneaux qu'organise en nous la créativité permanente d'une source intérieure, qualifiée de divine, que Noëlla trouve le temps d'accomplir au quotidien les expressions diverses de son talent premier à être une enfant à la vision si élargie sur le monde que ceux qui la connaissent ou la rencontrent pour la première fois s'émerveillent, s'étonnent, captivés par la fascination magnétique qu'elle exerce en toutes circonstances de manière absolument naturelle. Et même de cela, impossible de dire qu'elle est inconsciente. Lucide jusqu'à dépasser tout raisonnement, elle constate et explique cette fascination avec beaucoup de sagesse :
– La plupart des amis, des enfants de mon âge que je côtoie n'ont pas l'habitude, voyez-vous, de se concerter avec eux-mêmes consciemment. Ou bien ils jouent et s'inventent un monde auquel les adultes ne

croient pas, ou bien ils font ce que les mêmes adultes leur disent de faire, à l'école, à la maison, au sport… partout. L'imagination, traitée de façon négligeable et comme si tout ce qu'elle motive ou provoque n'existait pas, finit par ne plus servir à rien. Tandis que pour moi avec Louis et « Lama chéri » ce fut et c'est très différent. En effet quand j'ai pu jouer avec un monde, dans ce monde, différent, peuplé autrement où je rencontre des anges… ce qui fait sourire n'est-ce pas ? eh bien ! moi, on ne me disait pas que cela n'était pas vrai, ni que c'était vrai. On m'a toujours laissé juger par moi-même ce qui résultait de tout cela.

C'est pourquoi aujourd'hui je sais faire la différence entre réalité, abstraction, illusion et imagination, ce qui m'a tout droit menée à ma créativité qui me permet d'exprimer une foule de choses qui ne me sont intimes que parce que aussi, elles peuvent servir aux autres.

Mais qui, à part Louis et « Lama chéri » va comprendre, peut comprendre cela ? Je ne vois autour de moi qu'adultes infantiles ne s'émerveillant ou ne s'étonnant que devant des caricatures d'enfants qu'ils « surdouent » alors que tout cela n'est après tout que naturel. Et parquer les enfants dits surdoués ensemble est la plus belle gaffe que l'on puisse faire sur le plan humain. En flattant leur orgueil, ils projettent des raisonnements que les adultes imposent en favorisant les ghettos. Voilà mon avis.

C'est ainsi que Noëlla vient de répondre à sa maîtresse à l'école. Elles se trouvent toutes deux

dans la salle de classe vidée par la récréation, et il s'agit en l'occurrence d'un dessin tout à fait superbe que Noëlla a remis comme les autres. Sorte de devoir qui servira à un décor pour la fête de fin d'année. Devant l'exceptionnelle qualité du dessin, la classe entière a voté pour qu'il soit retenu afin de travailler le décor à partir de cette idée toute simple d'un cosmos ouvrant à la Terre la vision de ses planètes qui deviennent ainsi des entités amies de la Terre dont elles vont tenter de modifier la trajectoire dans l'espace pour une réunion planétaire de haut niveau, dont les hommes n'ont aucune idée, qui créera des effets dans les villes et les villages d'une planète Terre dont les habitants seront les témoins. C'est ainsi que Noëlla a commenté succinctement son dessin. Enthousiasme général pour un travail maintenant à faire ensemble.

D'où la discussion, face-à-face, de Titoune, surnom de la jeune institutrice, avec Noëlla. Cette dernière recadre par ses propos une sorte de marginalisation qu'elle refuse de subir. Elle se vit comme une enfant parmi d'autres. Simplement les autres n'ont pas toute latitude de la part de leur entourage, pour devenir et exprimer pleinement l'être qu'ils sont. Noëlla explique cet espace qu'elle sait s'approprier comme un moyen de plus à vivre complètement. Et elle donne l'exemple de Louis, père exceptionnel à ses yeux de fille et de « Lama chéri » dont elle reconnaît, en ce qui la concerne, l'extrême utilité bienveillante.

– Mais, ajoute-t-elle, utilité n’est pas le bon terme. « Lama chéri » est une nécessité, il s’adresse en moi à cette partie intime que personne ne voit, que tout le monde occulte en passant à côté quand parfois elle n’est pas piétinée tout bêtement.
– Et ta maman ? demande Titoune, voyant que Noëlla n’a évoqué que ces deux hommes.
Après un silence, Noëlla répond :
– Maman, c’est une autre histoire. C’est une absence que j’ai comprise et dont j’ai eu à combler, je suppose, le vide. Il y a Suzi. Mais bien entendu, elle ne sera jamais ma maman, quoique nous nous aimions absolument. Mais voyez-vous, Titoune, je ne sais si vous pouvez comprendre, Suzi c’est comme moi, elle n’est pas finie. Enfant encore, adulte pas tout à fait. C’est sans doute pour cela que nous nous comprenons si bien. Et que nous nous aimons. Du moins de mon côté, c’est le cas.
Titoune caresse le crâne de Noëlla en signe d’acquiescement en disant :
– Peux-tu parler du dessin chez toi ? Nous allons y travailler tous ensemble et peut-être auront-ils des idées ?
– Ça c’est chouette ! réplique Noëlla avec joie, vous êtes extra Titoune ! C’est comme cela que nous devrions tous être : une ouverture totale aux autres, sans distinction stupide entre adultes et enfants, parce que la créativité de chacun n’a ni sexe, ni couleur de peau, ni âge. Elle existe et c’est cela qui est important.

Et Noëlla dans son enthousiasme a sauté au cou de Titoune qu'elle a embrassée avec fougue. C'est assez remarquable puisque Noëlla n'embrasse pas grand monde ! Titoune a éclaté de rire. Et Noëlla s'est sauvée en courant pour raconter à Louis et Suzi cette journée un peu différente et ce travail créatif en perspective.
En rentrant Noëlla s'est dit que finalement chaque jour devrait ressembler à cette journée-là. Inattendue, mobile, créative et enthousiasmante. Et elle s'est promis que cela n'était qu'un début.

*

Le printemps est éternel quand dans chaque saison Noëlla voit d'abord un début, une ouverture même si cela est en hiver quand frimas et vents, froid et parfois neige passent et visitent la Côte de Jor. Chaque début est une forme de bourgeon à éclore auquel Noël donne les couleurs du temps qui passe, et du vert au blanc, il est certain que les printemps se succèdent jusqu'à ce printemps, cette saison qui résume en elle tous les débuts végétaux. Le cycle d'une saison inclut et compte avec son printemps à elle. C'est, pour Noëlla une évidence.
La neuvième année de Noëlla a commencé par une forme de prière qui lui est chère. C'est un dialogue où elle s'adresse directement à son ange gardien qui, sans lui répondre tout de suite, enregistre pourtant tout ce qu'elle dit pour ensuite continuer son dia-

logue par des signes très concrets qui pavent du matin au soir les journées de Noëlla.
C’est vrai qu’il ne faut pas être pressé. C’est vrai qu’il faut savoir ne pas demander mais simplement faire ses choix et puis attendre pour voir si cela était, comme le pensait Noëlla, juste. Le signe alors vient, il est net, clair et précis et parle alors beaucoup mieux à l’intéressée que tous les discours du monde.
Ce matin-là Noëlla s’est entretenue avec son ange gardien. Son souci était de ne pas passer par négligence ou inconscience à côté de toute cette année qui se présente, d’en remplir chaque journée de façon à rester dans la voie directe que Noëlla s’est choisie, et cela concerne les autres. S’améliorer pour aider les autres à faire de même. Ensuite peut-être le monde entier pourra aller moins mal. Mais il faut bien commencer n’est-ce pas ?
Puis Noëlla s’est rendue, après le petit déjeuner en famille, vers « Lama chéri » où un silence harmonieux l’a enveloppée tandis que les OM se succédaient agrémentés dans certains silences par le tintement de la clochette de cuivre du maître tibétain, dont Noëlla ne se lasse pas.
Pour la première fois, elle a vécu une sorte d’électricité intense dans tout son corps. Jamais elle n’avait auparavant ressenti cette sorte de courant électrique, à ce point. La particularité de sa méditation ce matin est due aux neuf répétitions que module « Lama chéri » pour tout ce qu’il entonne. Ce rythme installe une atmosphère très spéciale que Noëlla vit comme si elle était portée par les sons dans une

dimension que les cellules elles-mêmes reconnaissent et savourent, et ce des pieds à la tête.
Noëlla, les yeux clos, n'a plus envie de couper cet état si harmonieux que le temps a disparu de là où il a émergé. L'éternité est au rendez-vous, mais l'impatience de Noëlla à ne pas en sortir la replonge directement dans la durée qu'elle crée. C'est un peu agaçant, au point qu'elle tente un regard qui filtre ses paupières mi-closes vers « Lama chéri ». Celui-ci, sans lever les yeux qu'il a baissés, fixant un point quelque part sur le tapis, sourit, remettant au silence la distraction de Noëlla… qui se décontracte à nouveau pour ne pas briser ce qu'il reste d'harmonie dans la petite pièce. Mais rien à faire, ce matin il y a les pensées de Noëlla dans le silence et cette dernière est surprise du boucan que cela engendre. Même « Lama chéri » les entend ! C'est dire !
Il y a d'abord ses neuf années passées dont les trois dernières ont été capitales. Et puis cet adieu au pensionnat, à la Suisse, pays qui ne lui déplaisait pourtant pas si ce n'est l'esprit d'une mentalité à laquelle elle avait du mal à se faire. Suzi. Suzi a été quelqu'un d'important tout de suite. La femme qu'aime Louis, comment cela aurait-il pu ne pas être essentiel pour la suite ? Et la vie dans la maisonnée. Ses amis ici, à l'école, sorte de fond assez flou avec ce que sont et font jeux et études, étude et jeu. Neuf années qui se baladent au ciel d'un mobile occupé par Louis, Suzi, « Lama chéri », Noëlla… et tous les autres. Un concerto en notes profondes pour escapades en soi très instructives.

Les pensées de Noëlla filent, font des petits, reviennent. Des visages s'imposent et elle revoit des détails anodins qui l'agacent. Mais tout de même elle parvient à rester tranquille et relativement détendue. Pour la première fois, « Lama chéri » rompt le silence de la méditation qui se termine. « Lama chéri » parle si peu que l'on arrive à en oublier son accent un peu pâteux mélangeant français et anglais.
– C'est ok. Normal. Normal.
Neuf années. Très court. So long.
Il y a beaucoup de fils tendus avec tous.
Trop.
Neuvième année très ouverte. Enseignement. Bouddhisme. Étude. Pour commencer à ne pas trop tenir les choses. C'est bien. Tu as bien compris. Learn. Give. Joy. Moi, ton ami. Il faut take time du neuf. Neuf fois toujours pour OM cette année.
Jamais « Lama chéri » n'a tant parlé d'une seule traite. C'est ce qui saute directement au cœur de Noëlla. Elle a tout compris mais bien au-delà des mots. Une année de travail. Et la chance de pouvoir étudier et méditer, prier et comprendre. Car Noëlla a parlé à « Lama chéri » de son ange gardien. Il sait « Lama chéri » que Noëlla ne peut pas ou bien prier ou bien méditer, mais qu'elle a trouvé un équilibre entre les deux, faisant faire à l'Orient et à l'Occident un pas l'un vers l'autre à travers et par sa petite personne. « Lama chéri » a approuvé. Il n'y a pas de raison de se priver de quoi que ce soit dans ce domaine de l'indicible. Seul le silence est un facteur d'harmonisation à qui sait synthétiser en lui, elle, ce

qui sans être dit n'est qu'invocation-prière faisant de chacun l'émetteur-récepteur d'une autre manière de se vivre, afin de mieux vivre les autres.
Noëlla s'est inclinée devant « Lama chéri » qui l'a relevée en riant joyeusement.
– Tu être souple. Good, good.
Noëlla a ri avec lui avant de s'éclipser pour un déjeuner-cadeaux très sympathique. Ils étaient neuf. Gracieuse attention de Suzi qui avait tout organisé en ce samedi très spécial.
Mais Noëlla est restée centrée, malgré la fête agréable et le gâteau-bougies inévitable, sur une intériorité assez remuée pour avoir encore besoin de travailler pour garder cet équilibre salutaire que sons et mantras lui procurent.
C'est vers seize heures trente qu'elle est repartie pour retrouver « Lama chéri » pour une séance d'étude cette fois.

*

Bodhisattva : Aspirant à la Bouddhéité, à l'état de Bouddha, dont les actions et les pensées sont uniquement motivées par Bodhichitta.
Bodhichitta : Aspiration à l'omniscience dans le seul but d'aider tous les êtres vivants à sortir de Saṃsāra.
Saṃsāra : État de conscience caractérisé par l'Ignorance et provoquant un cycle continuel de renaissance sans liberté de choix et sous la dépendance du karma.

Karma : Littéralement : action (du corps, de la parole et de l'esprit). Dans l'Enseignement bouddhiste, le karma signifie les résultats de ces actions imprégnant l'esprit et provoquant par cela de nouvelles actions produites automatiquement. Cette loi du karma oblige l'esprit qui la subit à reprendre un corps, vie après vie.

C'est ainsi que commence l'étude pour Noëlla. « Lama chéri » lui parle des deux aspects du bouddhisme : l'étude de la doctrine, puis sa mise en pratique. « Lama chéri » pratique le bouddhisme en Occident de la façon dont le Dalaï-Lama l'enseigne, lui dont l'approche est globale puisqu'elle inclut les quatre traditions existant au Tibet. Le Dalaï-Lama participe à toutes et par là même, sa pratique du bouddhisme est universelle en son sens profond. De l'avis de « Lama chéri », c'est ainsi que devrait se traduire l'attitude bouddhique dans le contexte occidental.

« Lama chéri » donne aujourd'hui à Noëlla les paroles de Bouddha :

« Ô moines et hommes sages, comme on éprouve l'or en le frottant, le coupant et le fondant, ainsi jugez de ma parole et si vous l'acceptez que ce ne soit pas par simple respect. »

Et « Lama chéri » de souligner pour Noëlla le fait que le Bouddha lui-même recommande une attitude de libre réflexion et de libre investigation personnelle de son enseignement.

L'étudiant est donc responsable de sa pratique et de ses découvertes. Il ne peut en aucun cas abdiquer cette responsabilité essentielle de la démarche bouddhique.
Noëlla est très attentive.
Elle est passionnée par ce qu'elle apprend et sa curiosité mêlée d'une haute aspiration donne un élan plein de ferveur à sa quête.
Mais est-ce une quête ? N'a-t-elle pas déjà simplement trouvé ce pourquoi elle est venue ? C'est une pensée furtive qui la traverse. Ou bien capte-t-elle une certitude venant d'ailleurs, dont « Lama chéri » serait le vecteur muet ?
L'heure est à l'étude. Et l'heure est riche.
Après avoir abordé et expliqué, médité sur Bodhisattva, Bodhichitta, Saṃsāra et Karma, « Lama chéri » détaille l'Ignorance et son opposé, la Libération. Le concept du « je » et l'illusion ainsi engendrée.
Le court temps d'une vie ou incarnation.
Et le panorama, toujours difficile, dans lequel elle se passe. Par lequel chacun passe. Ce qui donne sens ou pas à la naissance humaine, en elle-même… les liens du désir, de l'aversion et de l'attachement… le sentiment du « moi »… Illusions racines… lesquelles faut-il arracher et comment ?
En fait « Lama chéri » aujourd'hui, pour ce neuvième anniversaire d'une étudiante précoce, commente la neuvième pratique du Bouddhisme tel qu'enseigné par le Dalaï-Lama, 14e de la lignée : Tenzin Gyatso.
Cette neuvième pratique est ainsi énoncée :

« Le bonheur des trois mondes est comme la rosée sur la pointe d'une herbe qui disparaît en un instant. Aspirer à la Libération suprême, qui est immuable, est une pratique des Bodhisattva. »

Les trois mondes étant le physique, l'émotionnel et le mental… se résume Noëlla en relisant la neuvième pratique.

En trois ans d'étude avec « Lama chéri », elle est parvenue à cette neuvième pratique pour le jour de son neuvième anniversaire.

Il y a trente-sept pratiques.

La voie est longue. Mais tout étant relatif, c'est sur sa responsabilité face au monde, à l'humanité, à son incarnation, à ses choix de vie et donc à elle-même, que dépend le sort du monde entier et des sociétés, aussi.

Aujourd'hui Noëlla le sait.

Il lui suffit maintenant de s'y tenir.

*

Engendrer ce qui n'est pas encore né.

Développer ce qui a été engendré.

Telle est l'essence des pratiques des Bodhisattva. Dans les rayons de couleurs qui forment ces lettres développant des lignes grandes et souples à volonté, le regard de Noëlla libère en son émerveillement des nuances aux tonalités cristallines que son cœur chante et que son âme irradie.

Dans un ciel saphir, des étoiles lumineuses dansent le ballet d'une chorégraphie lente et les rayons lu-

mineux, tels des baguettes de chefs d'orchestre, scandent en les précédant des notes musicales aux sons inconnus.
Attentive, Noëlla soupèse la Lune et les planètes qu'elle devine plus qu'elle ne les distingue. Le sol rouge de Mars, tapis glacial d'apparence chaleureuse, jette dans l'illusion du regard une réalité que les yeux seuls ne peuvent saisir.
Il y a des rondes claires dont les feux radieux tournent le monde dans un ciel renouvelé en ses sombres clartés. Et du saphir aux radiances bleues, une infinité de couleurs dégradent leurs tons jusqu'aux blancs… jusqu'à ce blanc nacré annonçant l'originelle source de toutes les lumières disponibles…
Noëlla, dans ce bain extraordinaire, tente un saut qui la mène, pont arc-en-ciel diaphane et inattendu, sur la ligne souple d'un étonnement peu commun où libérée de toute densité, elle est dévoilée de luminosité comme un écran aux immensités cosmiques que personne encore n'aurait jamais exploré.
La matrice géante dans laquelle elle a plongé dépose Noëlla dans la corbeille sans fond des colorations du temps dont elle fait le tour, passagère d'un songe, collée à la réalité d'une autre forme de vision que l'on pourrait qualifier de clairvoyance.
Noëlla circule, esprit libre et corps de lumière entre ciel et terre entre terre et planètes, dans un monde dont les galaxies ouvrent à ses sensations énergétiques, des avenues douces aux parcours unifiés.
Danse sans fin, aérienne et volatile, Noëlla rythmée de joie et soulevée d'enthousiasme se retourne alors

pour regarder une étoile… et se retrouve allongée dans son lit, tombant d'ailleurs et y demeurant, dans une perplexité que le rêve quitté ne peut tout à fait effacer.
Noëlla se retourne dans son lit et avant de se rendormir, elle lance à son ange gardien un message de remerciement. Ce n'est pas tous les jours que l'on fête neuf années bien remplies. Ce n'est pas toutes les nuits qu'il est donné aux enfants des hommes de glisser dans le vol d'un ange jusqu'aux confins de l'univers… et de s'en rappeler les sensations uniques.
Merci.
Un soupir d'aise.
Et Noëlla repart cette fois dans le sommeil, autre façon d'apprendre de Dieu et des anges, ce qu'enfin l'on tend à devenir lorsque le cœur se détermine à être.
Merci.
Un souffle.
Une lueur, une ombre.
Noëlla, oubliant son corps, est partie retrouver son âme.

*

De glace et de Feu,
D'or et de Lumière,
De parole et d'action,
De toi à moi et
De chacun à tous,
La pratique que j'ai choisie

Est une voie limpide dont
Je te remercie de me faciliter
L'accès.
Ma dixième année ne fait que
Commencer, et déjà
Le fardeau imprévisible des ans
Perçu par mon cœur dans les
Souffrances qui tirent les traits des
Adultes et leurs épreuves, me
Touchent fort, au point d'en accepter
L'augure d'inévitabilité que
L'incarnation développe pour chacun.
De glace et de Feu,
D'or et de Lumière,
De parole et d'action,
De moi à toi et
De tous à chacun,
La pratique que j'ai choisie et
Le refuge que j'y ai pris auprès de
« Lama chéri », me permettent
Aujourd'hui d'envisager sereinement
Toutes les difficultés à venir sans
Aucune crainte.
Et pour cela, Louis, je te dis
Merci.

Noëlla
17 juillet 1997

C'est ce mot-poème que Noëlla remit à son père le soir même de cette journée d'anniversaire si particulière. Un poème d'initié à initié que Louis lut sans émotion

mais avec des battements de cœur accélérés par la conscience d'une charge d'âme qui prenait elle-même la relève.
À neuf ans !
Ce qui aurait semblé impossible au siècle dernier ou même il y a quelques années, annonçait pour lui une relève que le vingt et unième siècle saluerait comme « normalité » !
Et ainsi va la vie… vers la vie.

*

Insistante, glorifiante, éblouissante,
Dense et pourtant si légère et diaphane,
La lumière dans la nuit ouvre de son
Éclat radiant une porte dans l'infini qui en
Dépend.
C'est dans la foulée d'un rêve, dont la réalité ne fait aucun doute à Noëlla, que les pas se font, faciles et aériens sur des problématiques pourtant concrètes dont les solutions apparaissent avec une clarté si évidente que l'impossible, lié au mental, y abdique de façon définitive.
Entre neuf et dix ans, le cercle infranchissable de l'objectivité dépasse un à un les seuils de ces limites dont chacun le compose.

Limpide, transparente, irradiante et
Plus blanche que tous les blancs connus,
La lumière ouvre sa vasque intemporelle
Au regard avide de Noëlla qui s'en

Emplit.

C’est dans l’aube d’un petit matin de plus que le cœur émerge encore tout enveloppé de ces soins tranquilles dont l’âme le comble en secret. Et quand les bribes de ces luminosités colorées, dans leurs lignes aux arabesques inoubliables, se déversent au quotidien qui les recueille, les expressions, les mots, les relations et leur kyrielle de découvertes et de rondeurs inconnues, belles, font à Noëlla l’hommage qui lui est dû en tant qu’être, à la faveur de l’humain. Noëlla, chaque matin, repose quelques instants au creux du vertige imaginaire d’un lit douillettement magique, sorte d’œuf aurique, espace inviolable contenant tant de merveilles qu’il lui faut, c’est vrai, un moment d’adaptation avant d’aborder cette autre réalité, ni plus ni moins concrète que celle d’où elle débarque. Nuit et jour, le temps d’un soupir heureux, se chevauchent pour ensuite faire place au chemin de l’un qui se nourrit du voyage de l’autre.
Noëlla sourit comme un bébé heureux, comme un adulte comblé, comme une enfant consciente de cette chance de savoir, de connaître, d’appliquer et de vivre ces expériences qui découlent directement de nos capacités à choisir.
La paix est du retour, même quand la perturbation et l’effervescence fuient des voyages parce que l’Ignorance, remise à sa place, n’a qu’à bien se tenir devant Noëlla qui, à chaque étude avec « Lama chéri », en balaye les vestiges collectifs auxquels elle se refuse de donner vie.

Et ainsi Noëlla, forte d'une intériorité bien alimentée, diffuse-t-elle sans cesse ces plages où le plein de lumière disponible à tous est saisi par elle.
Et ainsi va la vie de Noëlla… vers la Vie.

D'aucuns diront que l'histoire est une histoire et qu'un rêve est un rêve. Et bien pas tout à fait, dans la mesure où, réorientés en permanence vers et dans leur réalité, l'on prend conscience, comme c'est le cas pour Noëlla, que l'interpénétration de l'une dans l'autre donne à l'interdépendance des sautes d'impermanence qui, se rejoignant entre elles finissent certains débats et commencent certaines fins jusqu'à en unir dans un mouvement fait de constante mobilité les plus fragiles des rêves dont l'équilibre se forge.
Noëlla, chaque jour, découvre et entrevoit, perçoit et recueille tous ces moments dont les forces privilégiées viennent mourir en elle afin de donner à son cœur une dynamique nouvelle dont la joie est le tremplin.
Noëlla accompagne, s'accompagne, pardonne, se pardonne. Comment pourrait-elle ne pas le faire ? En effet, chaque instant de sa vérité s'unit immédiatement à ces autres vérités qu'elle rencontre, les complétant et les renforçant.
Dans une avancée fidèle aux sens qu'elle cherche, à celui qu'elle trouve, à ceux qui lui échappent encore, Noëlla pionnière de l'intériorité affiche complet aux errances des autres, trop occupée à sa quête intérieure. Ce qui permet à Noëlla une justesse imper-

sonnelle qui ne donne ni dans les sentiments, ni dans la sensiblerie. Ce qui n'est pas toujours le cas des adultes qu'elle côtoie.
Comme un « i » majuscule en quête de mots pour faire des phrases à couler dans le livre de la vie, Noëlla se coiffe d'un point sur tout comme une vision personnelle apte aux autres et à elle-même.
Il… Ici… Inconnu… Icare… ou bien encore Ile… et If comme l'arbre, Noëlla écrit des chapitres dont le sens contribue à cette verticalité d'une majuscule qui dans tout texte fait un lien entre le haut et le bas, la terre et le ciel.

Étrangère au pays de l'humain,
Noëlla est au sens humain du terme.
Mais le sens n'est ni unique ni giratoire.
Flèche de lumière en direction de la
Lumière, Noëlla trouve et bouge d'elle et en
Elle-même les divers sens à réévaluer
Dans une société qu'elle a intégrée.
Noëlla n'a que neuf ans.
Entre neuf et dix le temps n'est compté qu'en
Gouttes de lumière,
Larmes de ces anges, ses compagnons, qui,
Sans visage et sans autre appartenance que divine, n'ont de
Sens que de l'Être sur lequel et par
Lequel ils savent si bien veiller sur
Noëlla, comme sur chacun, pour
Protéger, éclairer et aider.

C'est sur une pensée pour eux que Noëlla chaque soir, se couche pour s'endormir de façon plus paisible, sur une planète bien secouée par les crimes des uns, les inconsciences des autres et les maladresses de tous.
Tous les soirs. Et les ailes qui la soulèvent ensuite n'ont d'égales que les beautés vers lesquelles elles savent et doivent entraîner Noëlla.
C'est pourquoi, pour Noëlla, les nuits ne sont que rendez-vous angéliques et voyages sacrés vers et dans la Lumière.

*

Érudition – Noblesse – Pureté.
Les mots reviennent, dansent, ondulent entre leur formulation, leur sens, une signification toute subjective que l'on s'en fait et une expérience très concrète dans laquelle ils nous entraînent à force de les prendre en soi, tout simplement, pour en découvrir les secrets qu'alors ils vous livrent d'eux-mêmes. C'est une jolie promenade que Noëlla aime. « Lama chéri », en lui livrant ainsi des mots, lui ouvre un cheminement tout à fait individuel, propre à elle, qu'ensuite elle utilise dans le silence pour préparer ces croisements et ces rencontres, ces dépassements et ce faisant, elle occupe un espace qui, étant le sien, appartient aussi à l'humanité tout entière, dans ce réservoir collectif où ceux qui ont opté pour la connaissance ne polluent plus. En effet, Noëlla entrevoit, sans plus, ce que « Lama chéri » ou Louis

évoquent lorsqu'ils prononcent le mot Vacuité. Et c'est parce qu'elle a posé une question à ce sujet que « Lama chéri » lui a donné les trois mots qu'elle cocoone en elle avec lesquels elle vit un peu plus, beaucoup mieux depuis son anniversaire. Ces neuf années déjà bien remplies. Si tant est que le vide apparent du silence puisse être comparé à un plein… mais cela aussi est du domaine du silence. Et de plus en plus, Noëlla, quand elle joue avec ses amis ou lorsqu'elle dialogue avec des adultes, prend conscience de la difficulté qu'ont les uns et les autres à ne pas faire de bruit avec leur bouche !

– Tu fais du bruit avec ta bouche, trop.

C'est pour Noëlla une forme d'insulte douce qu'elle a déjà employée, confondant par ce constat, amis ou adultes ainsi apostrophés. Le silence qui suit en général est un repos bienvenu où le calme pétrifié des uns équivaut à ce stress paralysé dont, inconscients, ils abreuvent les autres.

Noëlla intègre le monde comme une fleur émane son parfum, sans rien retenir pour elle.

Noëlla, âme directionnelle et cœur largement ouvert, avance, poupée de chair, poupée de flair, à la force exceptionnelle de ces énergies qu'elle comprend pour les vivre déjà. Petit corps pour grande âme belle, Noëlla rend à l'enfance ce que l'adulte voudrait lui faire oublier. Et parfois, elle capte une phrase qui lui revient, s'en va, s'enroule, la familiarisant avec son lot d'invisiblement présent dont le chant la ravit quand après quelque temps, les mots ainsi perçus lui permettent un autre seuil à dépasser.

Par exemple :
« Le goût de l'étude et la noblesse de l'esprit doivent être harmonieusement unis… »
« Pour le type supérieur de l'être religieux, la connaissance est indispensable. »
« On ne doit pas se fier à la personne du maître mais à ce qu'il enseigne. »
« Concernant l'enseignement : on ne doit pas se fier à la beauté ou à la douceur des mots, mais à leur signification. »
Ainsi vont et viennent, pour Noëlla, les phrases dont les mots pour elle deviennent objets de méditation car il est vrai que la signification lui en échappe… mais Noëlla ne se positionne jamais de façon purement intellectuelle, non. Elle accueille toujours les phrases les plus difficiles à comprendre, avec leurs mots curieux parfois, comme des amis à venir. Aucun rejet n'habite jamais Noëlla face à l'étude. Et devant l'espace ainsi ouvert, mots et phrases jouent de leurs notes et de leur tonalité pour agrandir encore jusqu'à l'infini les secrets dont ils sont porteurs. Un peu comme des guides de haute montagne dont on ne voit d'abord que l'équipement sans pouvoir apprécier encore les points de vue vers lesquels ils peuvent nous mener. Découverte sublime qui demande ténacité, endurance et joie sans oublier la confiance.
Ainsi va Noëlla.
Ainsi avance-t-elle dans un espace privilégié où la vie la précède, suivie attentivement par « Lama chéri » et Louis, pèlerins de cœur et guides d'âme,

pour le meilleur et pour le pire, jusqu'à cet équilibre des polarités que les mots jolis et mystérieux des expressions :

« Fil du rasoir »

« L'Impermanence est la balance de l'équilibre »

« Quand tu es en compagnie, veille à ta langue. Lorsque tu es seul, veille à ton esprit. » qui interpellent Noëlla sans aviver en elle la moindre impatience.

*

États étranges que ceux qui relient la veille au sommeil. Dans leurs phases différentes, parfois la conscience peut surprendre d'elle-même de curieux nœuds ou dénouements que rien, avant cette perception, n'avait prévu. S'endormir est un bien curieux phénomène, et Noëlla qui tente parfois de demeurer consciente de ce glissement magique qui mène l'esprit dans les paysages de rêves divers, Noëlla ne parvient pas à cerner ce laps de seconde – sans doute – qui permet de basculer d'un état à un autre. Ou bien de passer sans heurt. Mais pourquoi donc est-il si difficile de coincer ce moment-là ? La question, posée à « Lama chéri » n'a obtenu qu'un sourire hermétique pour réponse. Noëlla pourtant ne s'avoue pas vaincue et inlassablement, chaque soir en entrant dans son lit, elle tente d'emprisonner à sa conscience cette seconde magique qui fait le pont entre sa journée et sa nuit. Peine perdue. Elle se réveille le lendemain matin, victime de la même

frustration devant son incapacité à passer consciemment ce pont qu'elle imagine surprenant. Et qui l'est, puisque maître de deux mondes, il n'en livre pas la secrète liaison éternellement commune à tous les êtres humains.
Nostalgique de cette seconde inconnue et insaisissable, immanquablement, Noëlla chaque matin se remémore pour la journée une phrase extraite pour elle des pratiques du bouddhisme par « Lama chéri » :
« Pensons toujours à garder nos « trois portes : corps, parole, esprit. »
La quatrième porte, celle de l'inconscient que l'on appelle nuit ou rêve, lui demeurant pour l'instant fuyante…

*

Comme le pire, le meilleur reste toujours à venir. Et dépendant de notre propension à l'enthousiasme ou à la déprime, Suzi se demande pourquoi, tout en étant heureuse, elle peut par moments subir les revers de ce bonheur pourtant tranquille qu'il lui est donné de goûter entre Louis et Noëlla.
Il est vrai que cette dernière, avec ses études, ses silences, ses réponses toujours incisives et ses questions fortement embarrassantes, est une enfant curieuse. Suzi aime sa belle-fille. C'est certain. Mais « des fois », comme elle dit, cela coince. Cette forme de « surdon », comment qualifier ses capacités extra-

ordinaires autrement ? Des fois donc, c'est difficile, voire dur à assumer et même à supporter.
Noëlla passe, son regard vert axé sur un horizon imprévisible et caché aux yeux de Suzi, comme une rose se balançant au gré de la brise. Impersonnelle et éclatante de beauté, les tons chatoyants de sa peau mate irisant de lumière la pièce traversée ou bien l'endroit qu'elle choisit pour se poser, tableau éphémère d'une dimension entrevue qu'aussitôt elle remporte avec elle dès que l'appel la pousse ailleurs. Noëlla peut être turbulente. C'est toujours avec sagesse. Comme si la joie, l'éclat de rire ou la course folle n'étaient là encore, que pirouette du temps sur l'espace occupé par elle à ces moments-là.
Suzi ne voit là qu'une enfant.
Mais la petite fille tout en étant une enfant, ne l'est plus tout à fait. Et c'est ce « plus tout à fait » qui s'inscrit en lettres de feu entre Noëlla et Suzi, qui, pour sa part d'adulte, arrive toujours à un moment ou à un autre à se sentir débile et stupide dès que Noëlla ouvre la bouche ou dès que cette dernière pose sur Suzi son regard directement troublant.
Dans ces moments-là, Suzi se sauverait à toute allure si elle le pouvait, mais se contrôlant comme elle le peut, elle ne fait qu'ajouter au malaise ainsi dérangeant.
Plus Suzi fait comme si, plus elle est perturbée. Il lui semble en effet que Noëlla voit en elle, sans regarder, simplement, Noëlla sait.
Suzi, agacée par elle-même, se dit qu'elle devient paranoïaque. Ce qui, trouve-t-elle, est une bonne

réaction. Mais c'est une réaction et cela ne va toujours pas.
Louis n'est pas concerné par le méli-mélo de Suzi. Il ne s'en doute même pas.
S'en doute-t-il ? se demande Suzi qui écarte cette question. Peu importe. Après tout, moi je suis mal et c'est suffisant.
Mais Suzi ne peut ni se raisonner, ni en parler à Noëlla, ce qu'elle jugerait stupide.
C'est pourquoi Suzi se plonge de plus en plus dans des livres de cuisine végétarienne, indienne, chinoise et indonésienne. Exotisme chéri qui plaît à Louis et à Noëlla, redonnant ainsi à Suzi une prise sur ses propres racines asiatiques qui tanguant un peu ces temps-ci entre Noëlla, Louis, le Périgord noir et la France, risquent de ne pas trouver leur place, ce qui serait dommage.
Lucide. Suzi est lucide. Et tandis qu'elle se goinfre d'épices et de préparations succulentes qu'elle fait découvrir à Louis et Noëlla, elle pense avec une certaine forme de nostalgie à sa tante N'ga dont l'autorité lui manque un peu.
Un peu, vraiment. À tel point qu'elle cherche dans son carnet le numéro de téléphone de N'ga à Paris. Et qu'elle l'appelle.
Mais il n'y a plus d'abonné au numéro demandé. Suzi est à la fois soulagée et paralysée. Elle retourne à ses fourneaux. Il est dix-neuf heures trente, le dîner est prêt et Suzi les yeux perdus sur l'horizon flamboyant d'une soirée d'été se sent seule au monde.

*

La Côte de Jor est une amie à laquelle Noëlla se confie. Et de fait, c'est le silence bruissant de vent qui en rayonne les parfums aux mille et un bruits que l'environnement orchestre de verdure. Il semblerait que Noëlla n'ait jamais connu que ce silence. Il est à la fois calme et intempérie, lune et soleil, réceptacle et mont que des merveilles peuplent, venant du ciel, de la terre et de quelque part en Noëlla où se dessinent les filigranes de ces mondes auxquels elle accède. Imagination, méditation, visualisation et écran du quotidien qui en amplifie les visions dans les échos profonds qui en sortent, et auxquels Noëlla est d'ores et déjà sensible, sinon habituée.
La Côte de Jor est belle, c'est un fait. Mais elle part incognito depuis la vallée pour s'engouffrer dans le panorama des montagnes qui la protège des curieux. C'est en ses sommets vallonneux et placides qu'elle est le plus elle-même, là où, dominant les pentes douces et abruptes, elle se réfugie dans la clarté radieuse d'un dégagement dont les yeux s'emplissent, et que le regard apprivoise dans un émerveillement toujours renouvelé. Il n'est pas rare de croiser des touristes qui posent cette question inévitable :
– La Côte de Jor, s'il vous plaît ?
Et ils y sont. Mais sans le savoir.
La Côte accueille subrepticement, elle éloigne en rapprochant et c'est quand elle est le plus proche

parce qu'elle vous porte, que vous vous posez la question de savoir où elle se trouve.
Souvent Noëlla pense à cette question posée, à laquelle elle n'a pas envie de répondre. Un jour, devant un jeune couple avec un bébé qui dormait sur l'épaule de son papa, Noëlla qui rentrait de l'école a répondu :
– Chut, elle est là, mais il ne faut pas la réveiller, c'est à vous d'être éveillé, comme pour lui…
Elle avait alors montré le bébé. Les parents avaient souri. Mais Noëlla n'est pas du tout sûre qu'ils aient compris… Ce jour-là, comme aujourd'hui quand elle y repense, elle a tendance à vouloir protéger la Côte de Jor, comme celle-ci la protège, ainsi que la maison qui la contemple.
Noëlla aime la Côte de Jor. Non pas pour son histoire mais pour les affinités qu'elle y trouve dans cette campagne sereine et brute qui reçoit des éléments leurs plus belles expressions. La nature y est brutale et tendre. De loin l'on pourrait la croire lisse… elle a pourtant des faux airs des *Hauts de Hurlevent* dont Suzi lui a parlé. Sauvage et offerte au ciel, tendre et unie à elle-même, la Côte de Jor est une région chère au cœur de Noëlla qui n'imagine pas vivre un jour ailleurs…
Dans ce paysage, chéri de Noëlla, se fondent tous les pragmatismes, venir, partir, prendre une voiture ou un vélo, tout cela existe bel et bien, mais on n'en parle pas. Le décor est si beau que tout cela n'est que rajout, inutile d'en faire un plat. La Côte de Jor absorbe les impératifs qui la relient au monde. La Côte de Jor

existe, on peut y vivre et Noëlla en est très heureuse. Mais la Côte de Jor est la Côte de Jor, un point c'est tout. Un peu comme si la Côte de Jor vous habitait autant sinon plus que l'on y réside. Un résident de la Côte de Jor est un être à part qui puise en elle ce que Dieu a mis un jour en lui, en elle jusqu'à les convier par le destin à venir habiter dans ces verts somptueux qui pansent l'œil des plus horribles blessures qu'il a été susceptible d'observer, de voir…
Il y a là un miracle permanent mais Noëlla a des relations très particulières avec les miracles en général et celui-là en particulier.
C'est donc pour Noëlla, tout à fait naturel.
Et c'est ainsi que se décline son amour pour la Côte de Jor : de façon naturelle.
Et c'est bien.
Et c'est reposant.
Et ainsi sont fortifiées ces fondations sur la vie que Noëlla construit au jour le jour avec Louis, Suzi, « Lama chéri » et son propre cœur à l'écoute.
Et c'est beau, se dit-elle encore.

*

Une fois n'étant pas coutume, Noëlla se regarde dans le miroir de la salle de bains de ses parents. Suzi est en train de mélanger de l'huile d'olive avec de la bergamote, cela sent fort et bon. Déjà Noëlla a recueilli un peu du mélange dans ses paumes de main qu'elle a frottées ensemble puis elle s'est fric-

tionné les avant-bras avec une moue de plaisir. Suzi l'observe en riant.
– Que te dit le miroir chaque matin ? demande Noëlla doucement.
– Oh ! Cela dépend des matins, vois-tu !
– C'est bien ce que je pensais, marmonna Noëlla.
– Comment ça ? demande Suzi, surprise.
Mais Noëlla est occupée à sentir ses poignets qu'elle a enduits du mélange concocté par Suzi pour mieux bronzer.
– Qu'est-ce que tu veux dire ? insiste cette dernière.
– Oh ! Simplement que le miroir te renvoie tes humeurs.
– Et alors ? demande encore Suzi qui ne comprend pas trop ce que Noëlla veut dire par là.
– Et alors, et alors… répond Noëlla, énigmatique.
– Oui, et alors ? réplique Suzi.
– Et alors, il t'appartient de saisir dans le miroir le prochain pas à faire sur toi, en toi, et non de te laisser imposer des humeurs dont tu subis ensuite les effets.
Silence entre Suzi et Noëlla.
– Et toi qu'est-ce qu'il te dit ? demande Suzi.
– Moi, je ne me regarde pas, je n'interroge que mon cœur, répond Noëlla d'une voix absolument neutre.
Ce qui a pour effet d'irriter Suzi qui n'en montre toutefois rien. Mais Noëlla n'est pas dupe. Elle s'approche de Suzi, l'embrasse sur les mains en lui disant :
– Excuse-moi, c'est ainsi. Je ne veux pas t'irriter mais il semblerait depuis quelque temps que, soit je

suis maladroite, soit tu n’attends pas de moi ce que je suis. Et à cela je ne peux réellement rien, vois-tu ?
Suzi, qui n’est pas une mauvaise fille, prend Noëlla par les épaules et la serre contre elle.
– C’est moi. Je pense que tu as raison. J’assume mal ton âge qui n’est qu’apparent ! Ton apparence qui n’est que normale. Tes études avec « Lama chéri » qui empire cet écart et les complicités avec ton père qui ne sont que naturelles. J’ai un problème.
Noëlla la regarde après s’être écartée un peu pour dire :
– C’est sûr, ce n’est pas franchement habituel tout cela. Mais il nous faut vivre avec. Non ? Il me…
Suzi l’interrompt.
– Je t’en prie Noëlla, apprends-moi le silence heureux. Celui qui découle d’un état, semble-t-il, moi je ne connais plus que le silence réactif, c’est une désapprobation ou un rejet que je n’aime pas.
– Vois-tu Suzi, moi ou Louis ou qui que ce soit, pouvons t’enseigner quelque chose. Mais c’est à toi de l’apprendre réellement en faisant tes propres pas dans l’expérience. Pour apprendre le silence tel que tu le décris, il faut d’abord être capable de préparer un espace où il pourrait s’épanouir. Personne ne peut le faire à ta place, puisque cet espace t’est particulier puisque intérieur. Mais tu es sur la voie puisque tu y aspires.
Suzi regarde Noëlla dans les yeux, elle a oublié le silence qu’elle vient de formuler, ses questions, son irritation, pour dire :

– Je ne sais pas, vois-tu, si je pourrais un jour m'habituer à la façon dont tu t'exprimes. C'est…
Mais Suzi ne trouve pas de mot.
Alors Noëlla clôt la conversation en disant :
– C'est plutôt rassurant, il n'y a rien de pire que l'habitude.
Noëlla est sortie sur un sourire.
Suzi s'est regardée dans le miroir, droit dans les yeux. Le miroir est muet, elle n'arrive pas à y trouver la moindre expression sur son visage de marbre. C'est peut-être bon signe, se dit-elle avant de sortir à son tour.

*

De ces années qui défilent, de ces mois, de ces heures, de cette seconde infinie, qui déroulent l'infini en se prévalant de la durée, seule l'éternité est un miroir, un puits sans fond, un espace à venir, un décompte du temps que produit la vie en ses entêtements les plus durs. Que sommes-nous si ce n'est la chair-matière et l'Esprit omniprésent qui nous rappellent sans cesse leur conflit intime que résolvent réalisation et évolution quand, comprises et conscientes, elles sont les compagnes des aspirations quotidiennes à vivre en séducteurs cette vie dont le souffle discret s'offre et se retire au gré des âges et des caprices du destin.
Neuf, dix, onze et plus, que sont ces années qui expriment par l'âge physique ce qu'en plus l'on ne saurait analyser ou compter, cette âme jeune, moins

jeune ou millénaire qui occupe l'espace du corps le temps d'une incarnation.
Où se rejoignent nos expériences et qu'enfantent-elles lorsque la vie reprend la vie en ses desseins toujours renouvelés ?
Où se noient et où se perdent, mais où se retrouvent les beautés et les noirceurs, les lumières et les bonheurs, les défaites et les joies de ces petits « moi » misérables qui, de détails en essentiel, osent aller et venir l'impossible jusqu'à l'écœurement ou l'extase ?
Dans les ocres décapants, teintés de noir des luttes les plus profondes, quand l'ego revendique et qu'il maltraite la solitude jusqu'à l'apitoiement de soi, dans les sombritudes rebelles qui bloquent et renversent à tour de rôle les timides tentations que le cœur persiste en son inassouvissement, où se saisissent, quand se désistent les folles inquiétudes qui font du quotidien un enfer permanent ?
Il y a des périodes catastrophes que nous perdurons aux faits qu'elles nous assènent en tempêtant et en râlant, ces moments crapuleux d'une destinée haïe sont-ils les tests d'un optimisme à entretenir ? Trop lâches pour le chérir, alors nous le fuyons dans l'illusion des évidences qui resserrent leur étau dans la tempête intérieure qui ne tarde pas à déborder sur l'entourage que l'on accuse ainsi d'être responsable des pires de nos propres maux.
La faillite intérieure est un cargo léger qui va où les vents poussent. Vents de nos éclats trompeurs qui nous sèment des trahisons à placer absolument. Et il

est si aisé de les distribuer que personne ne peut y réchapper. C'est pourquoi tout le monde nous fuit. Les pensées de Suzi volent bas cette saison. Et le printemps qui s'installe alentour ne voit bourgeonner en elle que les fleurs du passé fanées par de multiples manipulations mentales. Suzi est perdue dans des réalités si intimement odieuses que rien ni personne ne peuvent l'en tirer, l'en distraire.
Sans démordre, Suzi s'enferre et pleure sur elle et un passé à jamais passé.
Louis, tel un prince rājpūt indien des années trente, conserve dans le tumulte de Suzi une impassibilité spectaculaire. Il est tranquille, attentif, concentré sur l'essentiel, comme à l'accoutumée. Et c'est pourquoi, ce calme intensifie encore, si besoin était !, les défaillances tentaculaires du mental de Suzi, emballé comme un cheval fou.
Louis est l'homme. Celui que l'on rêve, que l'on aimerait si par chance le destin le plaçait sur votre chemin. Louis est le mâle. Quand Suzi est très mal, elle le traite d'étalon, pire des insultes à ses yeux, elle ne réussit qu'à faire naître un sourire très « louisien » qui n'effleure même pas la tranquillité de son compagnon.
Louis est trop heureux. Mais est-on jamais trop heureux ? En plus, c'est faux, se dit Suzi qui demeure cependant un tantinet lucide. C'est faux, il n'est ni heureux, ni malheureux. Il est, à la manière bouddhiste… Et Suzi ne trouve pas le mot ! Parce qu'il n'y a pas de mot, conclut-elle enfin, énervée, irritée à tel point que le saladier lui échappe des

mains sans même qu’elle s’en rende compte. Le bruit de casse la fait bondir. Il est treize heures, ils vont arriver.

*

Vivre et trouver un sens certain à sa vie, voilà ce que Louis a toujours fait. C’est dans cette optique, étrangère en général aux jeunes générations que Louis s’est positionné, dès son plus jeune âge. C’est donc, avec Noëlla sa fille, un vrai bonheur pour lui que de suivre et d’accompagner une évolution qui lui semble, à lui, depuis l’aube consciente de sa vie, si essentielle.

Louis est un bel homme, mais même lorsqu’un beau matin au *Flore* il avait abordé Suzi de façon si spontanée, ce n’est pas à la séduction qu’il s’adonnait ainsi que le font certains. Non. Simplement, le regard à la fois sec et troublé de Suzi l’avait touché au point de vouloir le rassurer en la faisant sourire. Apporter à ces yeux-là un peu de joie et de légèreté. Et il y était parvenu, bien qu’à la seconde où il était allé vers elle, il n’imaginait pas, à l’époque, à quel point leur vie à tous deux allait changer.

Quant à se qualifier, Louis, immanquablement, se dit un « homme de terrain ». Cela fait en général rire ses amis qui le prennent pour un intellectuel. Mais Louis ne vit, ni ne respire comme tel. Non. Louis est toujours dans l’action. À tous niveaux. En tout. Avec chacun. Avec tous. Louis est un homme de terrain,

quel que soit ce dernier, parce que Louis ne sait rien faire d'autre qu'agir.
Il y a en Louis des cascades d'actions en ébullition, du devenir au probable, du possible au « c'est fait », Louis agit, entreprend et se lance tel un poisson dans les chutes d'un Niagara intérieur fascinant qu'il n'analyse ni ne sectionne en tranches.
Louis est action.
L'amour, Louis n'en a jamais parlé trop comme de « quelque chose » à quantifier ou à qualifier. Non. Louis est trop occupé à le vivre. Et si ce regard de Suzi au *Flore* un matin lui a tant parlé, c'est que le silence du lien qui l'a relié aux yeux de Suzi a été d'une éloquence troublante. Derrière ces yeux-là, une âme en difficulté, une femme vulnérable, seule, un peu perdue dans l'assurance toute faite qu'évoquaient sa personne, ses vêtements, son air faussement autonome, le tout dans un paquet stress bien ficelé. Louis n'en a pas été dupe. C'est pourquoi il l'a abordée, déstabilisant d'elle tout ce qui n'était pas elle, justement.
L'amour, Louis le vit tant, même dans la moindre de ses conversations, comme avec le garçon du *Flore* qui, ce matin-là, n'était pas en forme non plus. Échange fraternel pour éclairer un peu une journée parisienne de plus sous le signe stress-pollution. Ben voyons !
S'étant remis en question depuis toujours et très souvent, la rencontre de Louis avec « Lama chéri » n'a fait que confirmer un chemin têtu qu'aujourd'hui Louis sait qualifier de quête.

Inconsciente, déterminée, consciente et non moins soutenue, cette quête a trouvé en « Lama chéri » un formidable tremplin avec l'enseignement délivré par ce Tibétain qui n'a pas d'âge, est le père de tous, le frère de chacun et l'ami inconditionnel du cœur dans le silence retrouvé comme une bénédiction de plus, sous les cieux cléments du Périgord, au sommet et dans les vallées de la Côte de Jor.
Il y a en Louis des joies immenses, et quand par le passé ces joies connaissaient les creux inévitables des vagues de la vie, au fond de cette coulée insidieuse ou brutale, Louis trouvait encore le moyen d'en faire émerger avant l'heure la joie suivante, toujours au bord de son cœur, à portée d'âme… En fait, et depuis toujours, Louis est une sorte de joie continue qu'il connaît pour telle et qu'il communique en permanence.
Louis n'est pas avare de sa joie, ni du reste. De rien. Louis est prodigue en ses dons, en ses fêtes, en ses retours et même en ses départs qu'il fulgure comme des bolides de la vie et du souffle qui le propulsent loin, très loin dans ces rythmes qui, en continuant son évolution, l'attendent ou le poussent.
Louis est un homme de joie que la fille, du même nom, ne connaît point. Et Suzi en est la preuve. Louis ne s'arrête pas à cette preuve, il la constate, poursuivant son chemin auprès d'elle sans lambiner à l'attendre, sans juger, déplorer ou regretter. Louis n'est qu'un sillon dans la vie de Suzi, et cette dernière n'est capable que d'en respirer l'écume. Ce n'est déjà pas si mal, se dit Louis. Il y en a qui n'ont

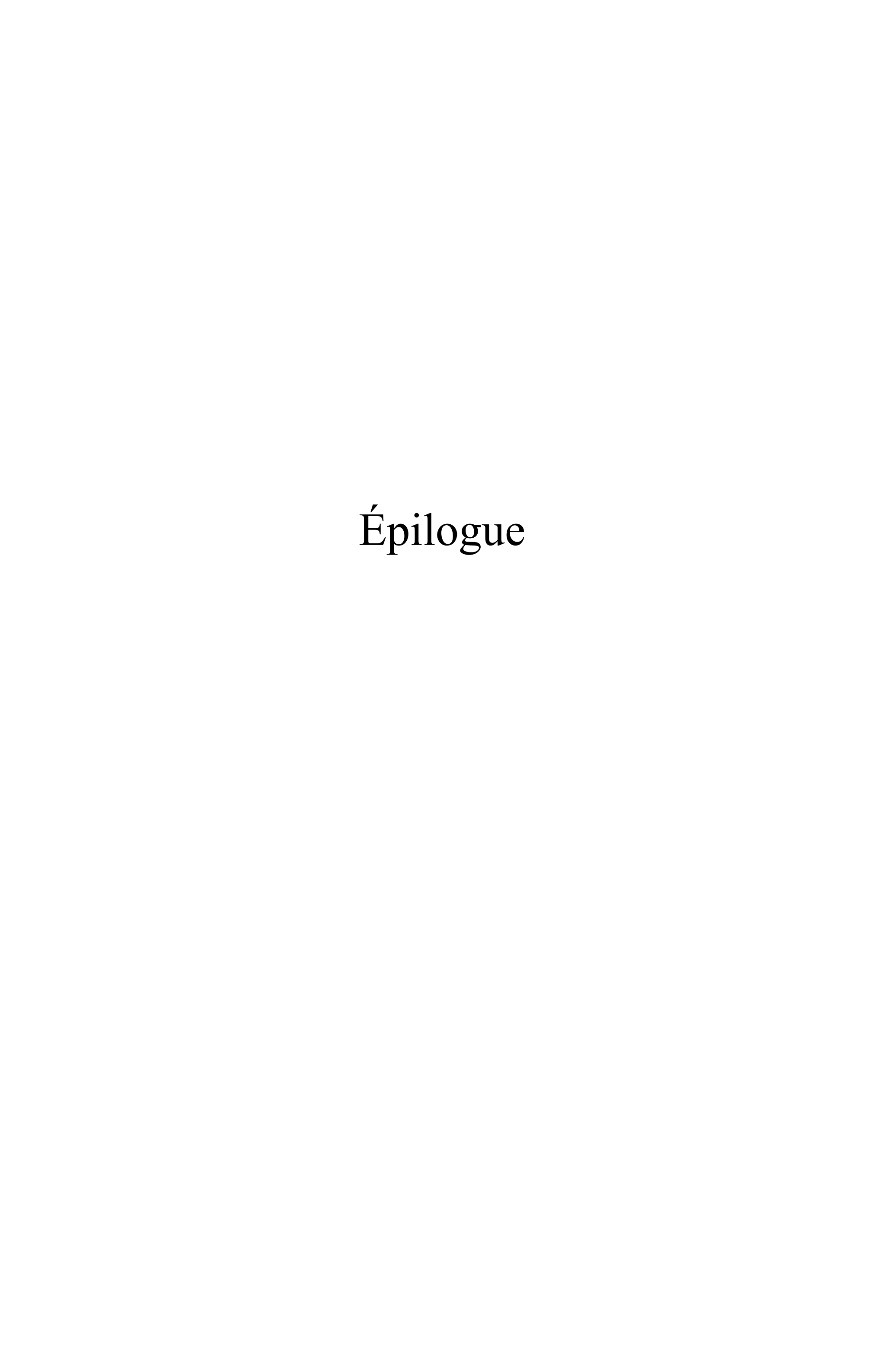
même pas idée du sillon. Quant à l'écume dont il est conscient, s'en abreuver ou en recevoir les picotements est, en soi, une nourriture si légère qu'à la rejeter Suzi ne prend pas peine. N'est-ce pas ? Tout est donc bien dans l'esprit de Louis qui ne s'attarde qu'aux joies promises ou confirmées. C'est dire que Louis ne perd ni son temps, ni ses pensées en élucubrations vaines.
Louis, quand il est tombé amoureux de la Côte de Jor, ne soupçonnait pas, il y a près de trois ans, que sa vie, celle de Noëlla et celle de Suzi en seraient bouleversées.
Louis, aujourd'hui se sent comme un chat ayant trouvé son territoire et sa maison. Comme pour son intériorité, l'intérieur de sa maison est, se dit-il, ce que j'en fais. La Côte de Jor est devenue l'amie incontournable dont l'environnement et le site ne peuvent pour l'instant en tout cas, être évités. Le destin a des raisons impératives que le cœur sait suivre quand il y retrouve ses propres nécessités. C'est exactement pourquoi, aujourd'hui, Louis sait que la Côte de Jor est pour lui et Noëlla le seul et unique endroit. Pour Suzi, c'est différent. Mais Louis ne veut pas penser pour Suzi.
Assis sur un banc sous les arbres, devant une table de bois, face à ce paysage sublime, cette vue imprenable et paisiblement forte, Louis, sans penser, laisse aller le calme et la joie qui l'habitent là où ils doivent. Curieusement il prend conscience tout à coup que calme et joie sont devenus, pour lui à ce jour, sans objet. C'est ainsi que lorsque sa pensée ef-

fleure l'idée que peut-être Suzi et lui ne finiraient pas leurs jours ensemble, ni le calme serein, ni la joie immense qui l'animent n'en furent ébranlés le moins du monde. C'est ensuite, dans les minutes qui ont suivi cette constatation que Louis s'est dit qu'en lui pointait une forme de sagesse ne dépendant nullement des événements ni des autres, mais capable, en les incluant, de ne leur faire que la place qui était la leur respectivement.

C'est dans cette bouffée d'oxygène intérieure et souveraine que Louis s'est alors levé pour rentrer dîner.

La journée calme avait pourtant été rude, comme une chaleur trop lourde que le couchant allège en ses fraîcheurs ombrées.

Dans la joie, dans le calme,
Louis est rentré.



Épilogue

Il en va des histoires comme des cœurs, des âmes ou des êtres, elles vivent leur vie dès que, saisies par une attention, elles peuplent par la lecture le quotidien des hommes et des femmes qui les rencontrent.
Rencontre éblouissante s'il en est puisque à chacun, chacune, elle devient spécifique en épousant le cœur et la tête en leur accord, en leur désaccord, en leurs failles respectives, libérant dans la lecture qui en est faite, des ronds dans l'espace de l'imaginaire, cercles comparables à ceux que font dans l'eau les cailloux lancés par quelque élan joyeux ou triste, agressif ou tonique, c'est selon.
Les histoires, le sait-on jamais, ont été ou seront, réalités ou rêves, elles se promènent et se propagent comme des voiles qui soulèvent de la vie des comportements que l'on y comprend soudain ou auxquels, en aspirant, nous nous reconnaissons, comme des personnages frustrés d'eux-mêmes dans ces labyrinthes intimes où nous entraînent les auteurs qui ont charge de les faire vivre en les personnifiant.
Les histoires sont belles, étranges, fascinantes et aimables, même quand certains y sont écœurants et vulgaires, pour peu que le talent soit au rendez-vous et l'art de dire en écrivant subtil assez pour communiquer des extrêmes l'essence même du suc de cette

vie dont d'aucuns méconnaissent le Souffle divin, à moins qu'ils ne l'éludent. Les histoires sont des corolles de vie accueillant chaque lecture que l'on en fait comme un pétale qui donne chair à nos aspirations, balayant de son parfum unique les voiles obscurs que le quotidien tisse en permanence lorsque l'enthousiasme le déserte.
L'histoire vit ses vies au cœur de chaque lecteur. Parfois le souvenir en fait une réalité logée quelque part entre réalité et fiction qui, le temps d'un doute, livrera une nourriture oubliée, semée là par une imagination qui aura su la concrétiser.
Les histoires sont les ailes colorées et poudrées de ces papillons du rêve que capte la réalité d'un talent pour nous en dessiner les vols légers que nous suivons du regard par-delà ces horizons clairs que les écrivains savent peindre de toutes les couleurs, éclairant même de leurs sombritudes les nuances les plus opaques, afin de mettre en exergue la lumière qui, en tout, préside au talent de pouvoir et savoir tout écrire. Tout dire. Tout révéler de ces mondes parallèles dans lesquels l'imagination moissonne et cueille les fleurs et les fruits de ses plus belles inventions.
Histoire vécue. Histoire écrite. Histoire lue.
Imaginée ou non, ces personnages ont leur propre vie qui parfois réjouit celle du lecteur jusqu'à cette identification dont l'être donne à l'humain ses plus belles moissons et espérances.
Maintenant que vous avez lu. Moi, j'ai envie de vous remercier. Car vous avez bien voulu entrer dans ce

monde unique qui fait de nous des sœurs et des frères en quête de sens. Toute histoire a un sens. Plusieurs parfois. Tout sens vit sa propre histoire en chacun. Et parfois quand au détour d'une imagination la rencontre du sens évoqué par un personnage fait écho dans le cœur, c'est qu'une partie de nous s'y trouve, dans l'embryon que l'imaginaire a fécondé et fait naître. C'est dire à quel point lecteurs et écrivains sommes solidaires du sens de la vie dont la quête toujours renouvelée par l'âme et le cœur n'a pas plus d'ultimité que la mort. Cette dernière nous invitant encore, qu'elle soit d'un être ou d'une vie, à ce sens que la vie donne à toute fin.

Entre fin et vie, encore un début.

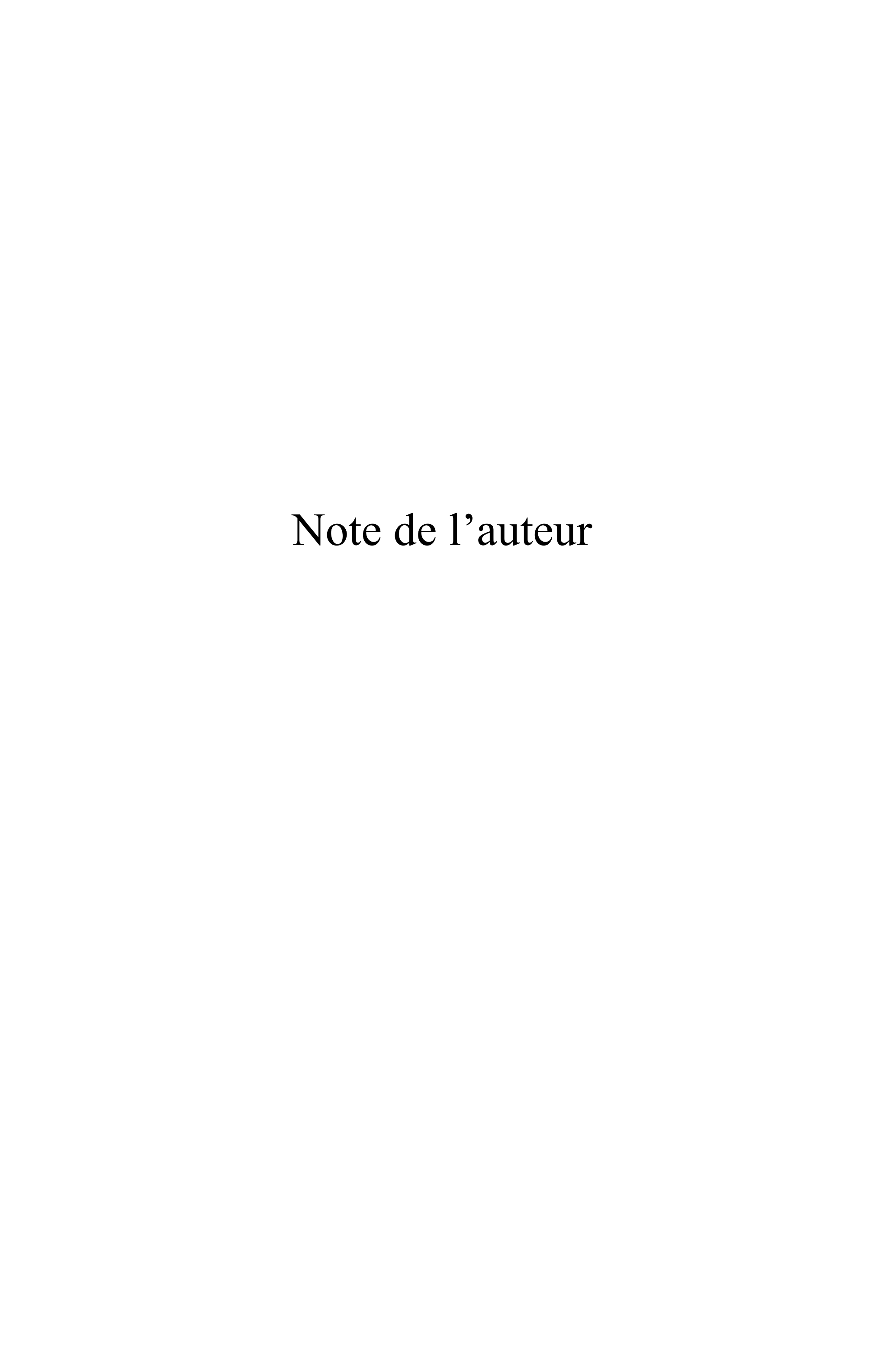
C'est à ce commencement, unique à chacun, que se clôt ici l'histoire de Suzi, Louis et Noëlla, chacun d'eux étant un peu de nous tous.

En laissant « Lama chéri » à votre réflexion, fermons les parenthèses que représentent Pedro et N'ga, elles sont propres à chacun de nous et peuvent permettre au sens de forger ses rails en chacun, quoi qu'il arrive.

Merci d'avoir lu.

Fidèlement vôtre,

Un auteur en amour de lecteurs.



Note de l’auteur

Toute histoire, tout conte étant, à la fois symbolique, il apparaît ici que les trois personnages centraux sont ceux d'une intériorité, celle de Suzi qui, traversant son mal-être parfaitement explicite voire logique, dépasse les barrières de ses blocages pour toucher du « cœur » à travers deux rencontres, ses propres potentiels intérieurs trop barricadés jusque-là.
Au *Flore*, c'est Louis, l'Esprit en elle, qui se heurte au mental qui n'en a pas du tout l'habitude.
Ensuite, sur la Côte de Jor, Noëlla, huit puis neuf ans, est cette petite fille adulte en elle, qui n'a jamais eu la parole ni pu exister.
Ces deux parties de Suzi vont avancer malgré elle, faisant d'elle une spectatrice de son propre devenir qu'elle a du mal à gérer.
Dans les aspérités, les malaises, les doutes qui assaillent Suzi face à elle-même et non aux autres, ces deux personnes rencontrées de manière tout à fait objective, lui renvoient le miroir de ses propres complétudes auxquelles son mental se refuse encore trop assailli qu'il est (encore) par des faits et souvenirs en révolte contre tous et la vie.
Suzi, Louis et Noëlla ont donc plusieurs lectures, mais le symbolisme qui les relie tous les trois est une

bien belle relation à la fois objective et subjective, puisqu'intérieure.
Et il en est ainsi dans nos vies, chacun. La Providence, Dieu, le karma, la destinée, le Destin, qui que ce soit, semblent nous mettre face à des miroirs dont nous ne savons pas regarder l'essentiel en nous, le collant par habitude mentale aux autres qui nous en privent, croit-on !
À chaque niveau d'intériorité, l'autre est à la fois une aide que le mental tourne en handicap à sa propre sauce égoïste, et le tremplin vers ce que nous sommes aussi sans en avoir encore conscience.
Nous pouvons pour Suzi, en déduire que son intériorité est magnifique car de Louis ou de Noëlla, il y a là un véritable potentiel de beauté, de spiritualité dont Suzi ne connaît rien, ou si peu.
L'attitude finale de Louis est superbe, l'Esprit est prêt à voir s'envoler Suzi vers elle-même, donc vers le Divin, ce qui rendrait la présence physique de Louis inutile, sans atteindre ce dernier, puisque l'Esprit est en phase avec lui-même et que chacun doit le découvrir en soi.
Conte de Jor donne à la vie de l'une, Suzi, les aspérités des autres par le passé qui l'ont agressée et assaillie voire saturée, mais aussi la révélation que tout cela n'est pas une fatalité. Et c'est à Suzi de le décider et de vivre la suite comme elle le pourra et le décidera.
Les miroirs ne sont que des miroirs où les reflets des uns croisent ceux des autres, jusqu'à ce point capital où le miroir étant reconnu pour ce qu'il est, l'on s'y

plonge en soi-même en dépit de ce que l’on y trouvera d’inconnu et de sublime parfois.
Suzi a encore beaucoup à apprendre, certes, mais Louis et Noëlla nous en disent plus sur elle qu’elle n’est encore capable de prendre pour évoluer.
Face à elle-même, Suzi est mal à l’aise. Noëlla est pour elle une trop belle promesse, et Louis branché sur l’action et l’Amour pourrait bien déclencher en Suzi la fuite salutaire vers la solitude et le silence où elle comprendra que tout miroir n’est que le reflet de soi parfois très prometteur, et c’est ici le cas.
Quels que soient nos proches et nos vies, nos mal-être et nos potentiels, des rencontres importantes comme des bornes placées sur la vie, nous mettent face à nous-mêmes pour le meilleur et pour le pire.
À chacun de dégager le meilleur du pire, et en ce sens, *Conte de Jor* est une ouverture vers l’avenir que les protagonistes ont offert à mon imagination pour vous convier à plus d’attentive bienveillance envers tous ceux que vous rencontrerez pour un bout de chemin ou une vie.
Pour ma part d’auteur, c’est avec une grande joie que je partage avec vous ce Conte aux parfums de Jor, c’est avec un enthousiasme réel que je le soumets à votre cœur pour qu’il en alchimise à son état, la symbolique universelle et personnelle à la fois, que vous y trouverez, même inconsciemment.
Et il en est de même pour tous les romans, Fiction et Réalité, que j’ai pu écrire déjà.

À vous, lecteur, je donne ces trésors qui me viennent d'ailleurs ainsi que des cadeaux utiles pour l'évolution.
Cette note me vient spontanément à la relecture, en même temps que le titre. Je ne savais pas encore la portée symbolique de cette histoire que je découvre aujourd'hui, et je vous la dédie puisque, pour vous, je l'ai écrite.
Cordialement,
L'auteur en amour de lecteurs.

leïla chellabi

Table des Matières

Du même auteur

1. Romans

Sur les Traces du Nazaréen
Les liens invisibles (érotique)
Histoire puissance trois
Catherine la solide Insolite
Ouergane
Rama
L'œil de cristal
Chronique d'une Approche Théorique
Au fil des modes et aux toi de la vie
L'Ampli-Roman
En passant par Mimizan
La Gouve
Conte de Jor
Samia et demie
Un Couple en marge
D'ici et D'ailleurs
Octave à Tanger
Vivelle
Dans les creux de la vie
Marouerg
La Maison des non-dits
L'émeraude de Fès
En attendant Aïda
Le voyage d'Amina
Parenthèse à Malte
Set de femmes - Chronique tangéroise
Romantissime
On n'en Meurt pas…
La Ville
Cristal de femme
Rencontre à Madrid
Sur le pont d'un Maroc arc-en-ciel
Une femme au Sud
Une île au bout du Cœur

Asma/Chaïbia - une + une = Une
Tanja la magique
La Nuit du devenir
Face à Face à Tanger (érotique)
Masque Démasque
Un Jour Une Vie
Sur les voies du deuil
La vie en pointillé
Générations
Nadia
Thaïe

2. Contes

Contes de Portes marocaines (gratuit)
Contes d'éthérique et de Vie
Venusia The Lady on Venus
La Branche Magique
Contes Planétaires

3. Pièces de théâtre

Mano
L'Amour en Question

4. Témoignages

L'Infini côté Cœur ou Gary/chellabi
L'amant d'un jour
Hommage à Sri Aurobindo
Lettre d'ailleurs
Codes codés encodés
Un jour en Asie
J'ai le Maroc au cœur
Sous sub conscient
Autoscan
Silence Solitude Service
Dialogue en Solo
L'enfer en technicolor
Chambre 137
De Bric et de Vrac
Mon Actuscan 1 (gratuit)

« De la médecine entre autres… »
Mon Actuscan 2 (gratuit)
« Du temps des gilets jaunes etc… »
Mon Actuscan 3 (gratuit)
« Pour de plus justes relations humaines »
Mon Actuscan 4
« Médecine/Politique - Vie citoyenne - Évolution »
Mon Actuscan 5
« Nos Frères de l'espace, Les mondes et nous… »
Mon Actuscan 6
« L'Amour inconditionnel »
Mon Actuscan 7
« Transformation - Âmes sœurs - Service - Covid 19 »
Mon Actuscan 8
« Feu mon Ami »
Mon Actuscan 9
« Les Hauts de Hurletemps »

5. Essais sociopolitiques

D'une citoyenne - réflexions sur le la les politique(s)
De Shamballa à Rabat
2001 : Les citoyens la politique
Manuel citoyen
Il sera une fois la citoyenneté
Citoyenneté : l'Avenir du Futur
Face : Gouvernance - Pile : Citoyenneté (gratuit)
Rêve pragmatique, Engagement Citoyen
Entre nous commentaires et opinion (gratuit)
Toi l'Enfant (droits de l'enfant) (gratuit)
Supramental Mon Ami (spirituel)
Haut et Clair Sur le fil politique

6. Essais philosophiques

Essai sur la Beauté
Essai sur la Pensée libre
Liberté Bonheur
Pourquoi ? Comment ?
Roman Vie Fiction
Des éclats de diamants dans la boue (social)

7. Enseignement Christique et Énergétique humaine
Le sang du calice de Morya (gratuit)
À Nos disciples
Le Maître en incarnation Les groupes et Shamballa
Christ en soi, Christ en tous, Christ en Vie
Du Silence de Dieu au Principe christique
Le cœur ouvert
… de Shamballa… aux Caraïbes
Livre d’or
Maîtrise initiatique dans l’incarnation
Les Saisons de la Transformation
Expérience et Maîtrise
Sur les pas de Christ et au-delà
La Source et le moyen
La Mère le monde et vous tous
Du rêve ou de son Absence
De l’Esprit au sexe
Unité de synthèse et Magie Divine
L’Envol
Ange ô mon Ange
La 7ème étape
Énergétiquement Vôtre
Réponse aux « channelings »
Transition et Vie
« … de la Cellule … »
Le Nomade de l’Amour
Cœur au mon Cœur
Le Yoga du feu
Devas
D’un Point de Vie ésotérique
Cendres de glace - Poussière d’étoiles
Le couple gnostique
Prophètes et Médiateurs
Connexions - Devas Violets
Cœur Kaléidoscope
Originally written in English

Paddy's World (gratuit)
My word again
The Sacred Journey through Empowerment

Translation into English

On the tracks of the Nazarene
The blood of Morya's Chalice (gratuit)

Traducido al español

Una pareja al margen

Couverture LC
ISBN 978-2-36633-049-6

LCenteur
leïla chellabi
contactlc2020@gmail.com